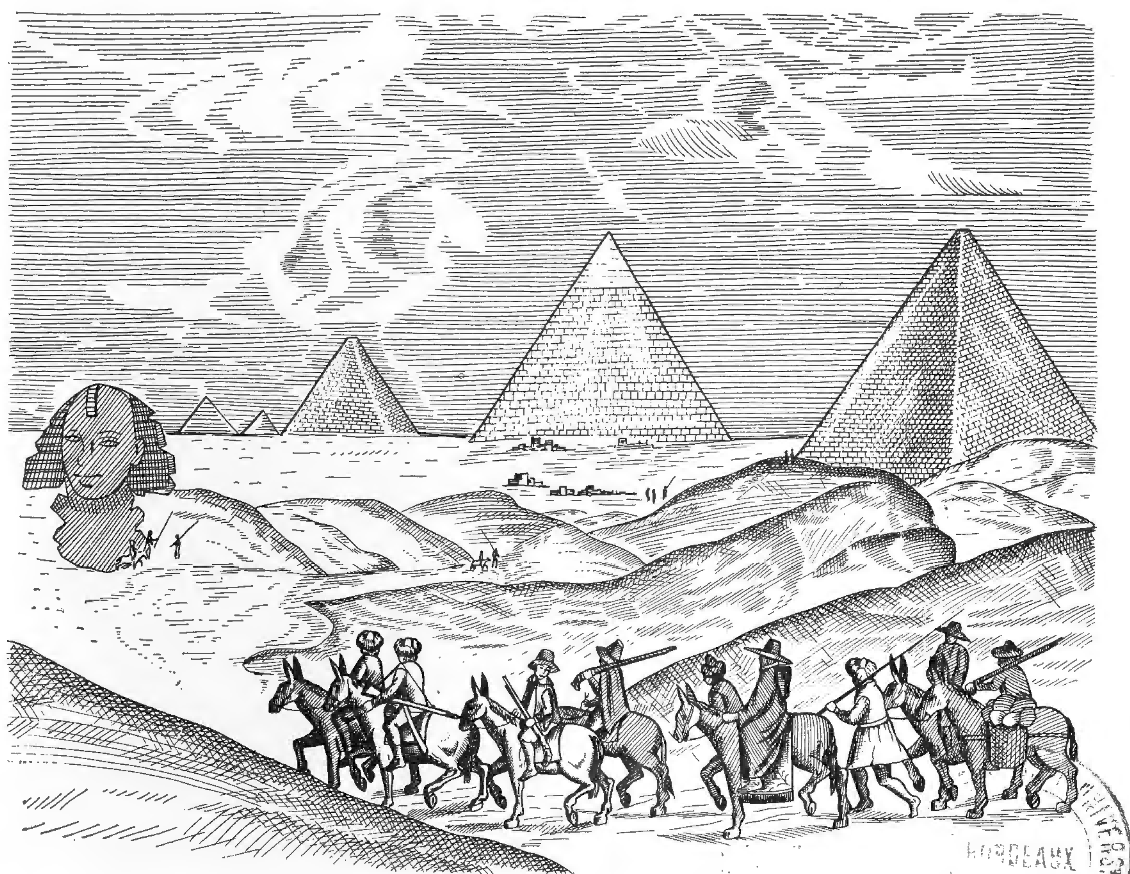


VOYAGES EN EGYPTE des années 1611 et 1612

La redécouverte de l'Egypte a été, pour les hommes d'Occident, une passionnante aventure. Pendant longtemps ce pays ne fut guère considéré que comme la toile de fond d'épisodes bibliques, le lieu des exploits de Joseph et de Moïse, le refuge de la Sainte Famille; puis les croisades ajoutèrent à cette image le fracas guerrier des batailles, le souvenir des revers, celui des victoires. Avec le xve siècle s'ouvre une nouvelle période de la redécouverte. Etape sur la voie des Lieux Saints, et riche elle-même de souvenirs sacrés, l'Egypte commence aussi à être observée pour elle-même, à travers sa vie de chaque jour, ses habitants, ses paysages, son histoire récente. Les contacts sont encore très limités, quels que soient l'importance des échanges commerciaux et le faste des ambassades officielles. Pourtant, de 1400 à 1700, c'est-à-dire avant que ne s'ouvre, avec le xviiie siècle, l'ère des grands voyages, plus de deux cent cinquante auteurs occidentaux ont publié une relation de leurs aventures égyptiennes. Bon nombre de ces récits sont d'accès difficile, en raison de leur rareté; certains sont encore manuscrits; d'autres sont rédigés en anglais, allemand, espagnol ou italien, mais aussi en latin, en flamand ou en tchèque. C'est dire que leur utilisation, même lorsque le livre lui-même est accessible, n'est pas toujours à la portée immédiate de ceux qui s'occupent d'histoire orientale.

CE VOLUME
LE SEPTIÈME
PUBLIÉ DE LA
COLLECTION DES
VOYAGEURS
OCCIDENTAUX
EN ÉGYPTE
A ÉTÉ IMPRIMÉ
EN 1973 PAR
L'INSTITUT
FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE
ORIENTALE
DU CAIRE

Voyages en Egypte

des années 1611 et 1612

George SANDYS
William LITHGOW

Traduit, présenté et annoté par Oleg V. Volkoff

LE VOYAGE EN ÉGYPTE
DE GEORGE SANDYS
1611

AVANT-PROPOS

L'ÉGYPTE EN 1611

Depuis 1517, l'Egypte fait partie de l'empire turc. Le sultan régnant à Constantinople, Ahmad Ier, est représenté au Caire, en 1611, par un gouverneur, Mohammed pacha. Détenant, en théorie, le pouvoir suprême en Egypte, ce dernier doit en fait compter avec son « diwan », composé des six commandants de la milice turque et des douze beys principaux. Sans l'assentiment de ce conseil, il ne peut rien entreprendre.

Les gouverneurs des provinces sont, pour la plupart, d'anciens mamelouks ou leurs descendants. Ayant acheté la ferme de l'impôt, ils sont devenus riches et très puissants, et leurs fréquentes révoltes créent souvent des difficultés à la Porte.

A Boulaq, à Alexandrie, à Suez, se trouvent des arsenaux impériaux, et les « capudans » ou commandants des ports sont des personnages importants. Celui d'Alexandrie (dont dépend également le « capudan » de Rosette) est nommé par le gouverneur du Caire. Le « capudan » de la mer Rouge qui, elle, n'est pas surveillée par la flotte ottomane, porte une responsabilité plus grande. Aussi le sultan le choisit-il lui-même.

Les douanes sont affermées. Il y en a cinq : à Alexandrie, dont dépendent celles d'Abuqir et de Rosette; à Damiette; à Borollos; à Boulaq; et enfin une dernière, située sur la route de Suez.

Lorsque la Porte se trouve en état de guerre, l'Egypte doit lui fournir un contingent de soldats. Chaque année elle verse également au sultan un tribut de 600 à 800.000 ducats, auxquels s'ajoutent des redevances

en nature : riz, sucre, étain, parfum, etc. En 1615, c'est-à-dire quatre ans après le voyage de Sandys, le tribut de 600.000 ducats nécessite pour son transport trente bourriques, une véritable caravane que le voyageur Della Valle appellera « une riche ânerie ».

Les Européens vivent en Egypte sous le régime des Capitulations signées en 1517 et renouvelées en 1528. Ces conventions ne sont d'ailleurs pas toujours observées, et il arrive même que le consul soit jeté en prison. Néanmoins — par comparaison avec les chrétiens autochtones et les juifs — les Européens jouissent de grands avantages. Toutefois leur liberté n'est pas complète et ils doivent, par exemple, se soumettre aux règlements concernant l'habillement.

L'université musulmane de l'Azhar jouit encore d'un grand prestige, mais elle « vit surtout sur son passé » (1). Le temps n'est pas aux études, et une sorte d'engourdissement envahit l'enseignement prodigué par la vénérable école. Les sciences tombent très bas, et partout se fait sentir la lourde main de l'occupant turc.

Les grandes fêtes — la Naissance du Prophète, les cérémonies du Ramadan, le départ du Tapis sacré — apportent un peu de variété dans la vie du petit peuple. La plus importante de ces solennités a lieu lors de l'ouverture du Khalig, ce canal qui traverse le Caire. Le pacha y assiste en personne, des bateaux richement décorés sillonnent le Nil et l'on tire des feux d'artifice. En province, le « mouled » de Sayyid Ahmad al-Badaoui, à Tantah, attire des milliers de visiteurs.

---

(1) *L'Egypte ottomane de la conquête par Sélim* (1517) *à l'arrivée de Bonaparte* (1798), par Etienne Combe, dans : *Précis de l'histoire d'Egypte par divers historiens et archéologues,* Imprimé par l'imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, MCMXXXIII, t. III, p. 103.

Pour conclure : dans l'Egypte de 1611, opprimée par les Turcs, « on sent comme un ferment de désorganisation, un microbe de dégénérescence » (1) qui ronge l'édifice; mais, dit l'historien E. Combe (2) « je ne crois pas qu'il ait été plus dangereux ou plus désagréable de vivre en Egypte qu'en Europe, déchirée par les affreuses guerres de religion ».

L'AUTEUR

Né à York (Angleterre) le 2 mars 1577 (3), George Sandys était le septième fils de Edwin Sandys, archevêque de York. Il étudia à St. Mary's Hall (Oxford) et au Corpus Christi College, et fut admis en 1596 au « Middle Temple » (sorte de Conseil supérieur de l'Ordre des avocats). Deux ans plus tard il épousa une pupille de son père, Elisabeth Norton, mais en 1606 la séparation fut prononcée entre les deux époux. Sandys entra ensuite au Foreign Office (Ministère des Affaires Etrangères).

---

(1) Combe, *op. cit.,* p. 116.

(2) *Id.,* p. 117.

(3) Pour rédiger cette courte biographie nous nous sommes servis des ouvrages suivants :

Michaud, *Biographie Universelle ancienne et moderne,* art. Sandys (George).
Encyclopaedia Britannica, 1966, art. Sandys (George).

Le premier de ces ouvrages donne comme date de naissance de Sandys l'année 1577, le second, 1578.

Il existe une biographie de Sandys : R.B. Davis, *George Sandys, Poet-Adventurer,* London, 1955, mais nous n'en avons pu consulter que les quelques pages (en photocopies) concernant le séjour de Sandys en Egypte.

En mai 1610 il quitta l'Angleterre pour un voyage dans le Proche Orient. Il passa par la France peu après l'assassinat de Henri IV, événement qu'il qualifie de « meurtre exécrable », puis se rendit à Venise où il s'embarqua le 20 août 1610 pour Constantinople; c'est à partir de ce moment qu'il commence à tenir un journal détaillé de son voyage. Il traverse la mer Adriatique et la mer Egée, s'arrête à plusieurs îles célèbres, puis séjourne quelque temps à Constantinople et visite la plaine de Troie. Fin janvier 1611, Sandys quitte Constantinople pour l'Egypte. De là, il se rend par voie de terre en Palestine où il séjourne successivement à Jérusalem, à Bethléem et au Mt. Carmel. Après un court voyage à Saïda (l'antique Sidon) et à St. Jean d'Acre, il prend le bateau pour l'Angleterre, mais le mal de mer le force à s'arrêter à Malte. Après un court repos, il gagne la Sicile, l'Italie, et retourne en mars 1612 à Londres.

Revenu en Angleterre, Sandys joue un rôle actif dans les différentes Compagnies qui furent créées pour la colonisation de l'Amérique du Nord. Son frère, sir Edwin Sandys, avait pris part à la rédaction des statuts de la Compagnie de Virginie (1609), et George lui-même était devenu membre de la Compagnie en 1607. En juillet 1621 il visite la Virginie accompagné de son neveu par alliance, sir Francis Wyatt, gouverneur de cette colonie, et y séjourne quelque temps en qualité de Premier Trésorier résident et de Directeur pour l'industrie et l'agriculture. Il continue à remplir ces fonctions lorsque la Couronne décide, en 1624, d'administrer elle-même la colonie. Après son retour en Angleterre, en 1625, il fit partie, pendant quinze ans, des différents comités formés à cet effet.

Il passa les dernières années de sa vie en Angleterre, occupé à des travaux littéraires auxquels il s'était toujours intéressé, à la rédaction de ses récits de voyage et à des traductions. Il écrivit une paraphrase des Psaumes et traduisit, en vers, les Métamorphoses d'Ovide. Pendant ses

loisirs, il fréquentait des hommes de lettres, entre autres lord Falkland qui lui adressa des vers. Il mourut le 5 mai 1643 [1].

LE RÉCIT DE SANDYS

Sandys s'embarque à Constantinople fin janvier 1611 et « quatre jours après avoir perdu de vue Rhodes » arrive à Alexandrie. Il y reste quelque temps, puis se rend, le 2 février, par voie de terre à Rosette. Après un court séjour dans cette ville, il remonte en bateau le Nil jusqu'au Caire qu'il atteint cinq jours plus tard, c'est-à-dire le 7 ou 8 février. Il y restera presque un mois, visitera Matariyah où s'arrêta, selon la tradition, la Sainte Famille, et fera une excursion aux Pyramides de Guizéh. Le 4 mars 1611, il quitte le Caire avec une caravane à destination de Jérusalem. Il traverse Khanka, Belbéis, Khattara, Salahiéh, et le 10 mars franchit la frontière pour s'enfoncer dans l'Arabie Pétrée.

Si le récit de son séjour en Egypte suit, d'une façon générale, l'ordre chronologique, il n'a pourtant rien de l'exposé méthodique d'un savant voyageur, mais rappelle plutôt la conversation d'un homme du monde cultivé et observateur qui relate ses impressions de voyage. Les souvenirs mythologiques se mêlent à des énumérations de plantes et d'animaux, et à tout instant le narrateur s'interrompt pour citer des vers latins.

Ses descriptions se caractérisent par beaucoup de précision et un souci constant du détail : chaque information dont il n'a pas pu vérifier personnellement l'exactitude, s'accompagne d'un prudent « dit-on » ou « disent-ils », qui rejette sur ses informateurs la responsabilité pour la véracité

---

[1] *Biographie Universelle.* L'*Encyclopaedia Britannica* donne 1644.

du renseignement qu'il nous communique : « le lac de Zembre où, *disent-ils,* il y a des sirènes et des tritons » (p. 73); la source de Matariyah « jaillie, *dit-on,* par miracle » (p. 80); « les Egyptiens, las de leur oppression, *comme disent quelques-uns,* appelèrent les Sarrasins pour les aider à expulser les Grecs » (p. 83), etc.

Malgré son souci constant d'exactitude, Sandys n'a pu éviter quelques erreurs, dues non pas à de la négligence de sa part mais au faible développement des sciences à cette époque. Ainsi (et sans ajouter son habituel : dit-on) il déclare que la crue du Nil arrête immédiatement les épidémies de peste (p. 76); il confond (comme beaucoup de voyageurs de ce temps) Baghdad et Babylone (p. 79); il nomme la princesse Tulbyyia : « femme de Qaïtbay » (alors qu'elle fut, en réalité, l'épouse du sultan Mohammed ibn Qalaoun) (p. 93). Son ignorance de la langue arabe l'induit à estropier la plupart des noms propres égyptiens : Ahmad ibn Touloun devient sous sa plume Humeth Aben Thoulom (p. 79); ʿAmr devient Hamro (p. 83) et Abuqir garde son nom ancien de Bucharis (p. 90). Enfin — et c'est plutôt étonnant de la part d'un homme instruit — il s'essaie à des explications d'ordre étymologique : il fait dériver « hedjin » (chameau coureur) de « hadj » (pèlerinage) (p. 97); suggère que « Rosette » provient peut-être de « rôz » — le riz (p. 91), et nous donne même la traduction d'une inscription hiéroglyphique ! (p. 82).

Dans son ensemble, la relation de Sandys sent donc un peu l'amateur. Il ne dit pas un mot des lieux qu'il n'a pas personnellement visités (à l'exception de quelques phrases sur Damiette et le couvent du Mt. Sinaï) alors que, habitant tout un mois au Caire, il aurait pu facilement réunir quelques informations sur la province égyptienne; une demi-page seulement est consacrée au gouvernement de l'Egypte; il ne mentionne qu'incomplètement le nom du Pacha en fonction. Bref, on ne constate pas chez lui une tentative de donner un tableau

complet de l'Egypte de son temps, mais seulement l'intention de distraire intelligemment ses lecteurs.

* * *

Le style de Sandys reflète les tendances de son époque : l'absence de règles de grammaire fixes résulte en des phrases mal équilibrées; le désir de ne négliger aucun détail induit l'auteur à prendre encore plus de liberté avec la syntaxe et d'abuser de propositions subordonnées — ce qui rend, parfois, ses phrases à peine compréhensibles. Le puissant courant humaniste du XVIIe siècle se manifeste par les nombreuses citations des auteurs anciens — accompagnées de traductions pas toujours très fidèles, en vers anglais — et la construction, çà et là, tout à fait latine des phrases. En même temps, le lecteur moderne remarque avec amusement une certaine maladresse chez Sandys lorsqu'il tente de décrire les phénomènes naturels, la faune et la flore de l'Egypte : il semble que l'auteur éprouve de la peine à plier son style à la précision exigée par les descriptions scientifiques; les termes nécessaires lui font également défaut, et, remplacés tant bien que mal par des vocables tirés du langage courant, alourdissent le récit mais, d'un autre côté, lui donnent une saveur toute particulière.

LE VOYAGE DE SANDYS EN ÉGYPTE

Sandys relate son débarquement à Alexandrie (p. 72) et commence par consacrer plusieurs pages à la description générale du pays où il vient d'arriver; nous avons ainsi un court aperçu géographique de l'Egypte (p. 72), la majeure partie en étant évidemment occupée par le Nil (pp. 73-74), le climat et la crue du grand fleuve (pp. 75-76), phénomène dont

Sandys tente de donner une explication (pp. 77-78). Par parenthèses, dans toute cette première partie, comme aussi souvent par la suite, Sandys ne fait que reproduire les renseignements réunis avant lui sur l'Egypte par Diodore, Strabon et Pline.

Il continue par une description de la faune de l'Egypte : des poissons, des hippopotames, des « taureaux du fleuve » (?), des crocodiles, de l'ichneumon. Il passe ensuite à la flore (p. 80), puis, sans transition, revient à l'histoire de l'Egypte. Reproduisant toujours les récits des anciens, il nous dit quelques mots de la civilisation pharaonique (pp. 81-82), de la conquête par Alexandre le Grand, du règne des Lagides (p. 83) et de la conquête musulmane; un court passage décrit le gouvernement des Mamelouks jusqu'en 1517, puis celui des Turcs.

Suivent de nouveau une description du pays (p. 85), un aperçu du caractère des Musulmans et de leurs coutumes, et un paragraphe consacré aux Coptes (p. 86). Sandys décrit l'ancienne Alexandrie (pp. 87-88) et le lac Maréotis (non d'après les renseignements réunis sur place par lui-même, mais toujours d'après les auteurs qui ont parlé de ces lieux avant lui, et en confondant d'ailleurs, par moments, Maréotis avec Mœris), puis revient brusquement au début de sa narration : son débarquement à Alexandrie (p. 90).

C'est ensuite la relation de son voyage par voie de terre jusqu'à Rosette (p. 91), puis par le Nil jusqu'au Caire (p. 92), quelques lignes sur la fondation de cette ville par Djawhar et, de nouveau, des aperçus généraux sur l'Egypte (pp. 92-93). Sautant d'un sujet à l'autre, Sandys raconte une dispute qu'il eut avec « un Maure miséreux », puis énumère les fruits que l'on trouve dans les jardins de la ville. Suit un long paragraphe sur le caméléon, sur la Citadelle, et sur le commerce transitant la mer Rouge (p. 95). Ensuite viennent quelques renseignements sur les Arméniens d'Egypte, le couvent du Mt. Sinaï, la religion musulmane

(p. 96), le départ de la caravane du pèlerinage à la Mecque (p. 97). Après toutes ces digressions, il revient « à notre sujet » — le Caire.

La page 98 contient une longue description des fours à poulets et du spectacle de la rue avec ses baladins. Puis Sandys relate une excursion à Matariyéh (p. 99) et aux Pyramides (p. 100) dont il visite l'intérieur, nous donne un aperçu de l'ancienne Memphis, des momies (pp. 103-105) et raconte sa visite au Vieux-Caire (p. 106).

Le 4 mars 1611, Sandys quitte le Caire en compagnie d'un Anglais et de trois Italiens : « l'un d'eux était un prêtre et l'autre un médecin » (p. 106). Tous les cinq se joignent à une caravane qui, par l'Arabie Pétrée, se rend en Palestine.

* * *

Dans notre traduction du texte de Sandys nous avons supprimé quelques mots — indiqués par (...) — qui auraient pu blesser certains de nos lecteurs. (Aucun de ces passages ne contient d'ailleurs de détails intéressants, et ces suppressions ne nuisent en rien à la clarté du texte).

Les notes sont destinées, d'abord, à expliquer à ceux de nos lecteurs qui sont peu familiarisés avec l'Egypte du XVIIe siècle, certains termes ou particularités des mœurs égyptiennes de cette époque; ensuite, à rétablir l'orthographe correcte des noms arabes — presque toujours estropiés par Sandys qui, apparemment, ne connaissait pas l'arabe. (Pour l'orthographe de ces noms nous avons suivi celle adoptée par l'*Encyclopédie de l'Islam*); enfin, en indiquant les titres des ouvrages que nous avons consultés, ces notes serviront à faciliter les recherches de ceux qui voudraient une documentation plus étendue sur telle ou telle information contenue dans le récit de Sandys.

L'omission d'une référence dans une note explicative signifie que nous nous sommes servis pour la rédiger soit du *Nouveau Larousse Illustré* (en six volumes, plus un volume de supplément) soit du *Guide Bleu. Egypte*. Edit. de 1971. Notre but n'a pas été de faire étalage d'une vaine érudition (dans ce cas particulier, à portée du premier venu !) mais d'éviter une perte de temps à nos lecteurs : lors de la mention, par exemple, d'un personnage de la mythologie grecque ou latine, ceux de nos lecteurs qui ne sont pas des spécialistes des religions anciennes, n'ont peut-être présentes à l'esprit que d'une façon assez confuse les biographies des dieux, apprises jadis sur les bancs du collège.

La numération de ces notes est continue.

Nous avons mis en marge les numéros qui correspondent aux pages des éditions de 1670 et 1673 de l'ouvrage de Sandys. Aux pages [19-20] nous donnons un tableau indiquant l'équivalence entre les pages des éditions anglaises de 1627, 1670 et 1673. Ces indications faciliteront le travail des chercheurs qui voudraient consulter le texte anglais. C'est aussi elles qu'il faut mentionner dans le cas d'une citation. En outre, pour simplifier l'utilisation de cette traduction, elle est pourvue d'une pagination moderne.

* * *

Avant de clore cette introduction, nous voudrions adresser nos remerciements : à Mme Vivi Täckholm, professeur de Botanique Systématique à l'Université du Caire; au Dr. Zaki Iskander, directeur des affaires techniques au Service des Antiquités; à M. O.H.E. Khs-Burmester, professeur à l'Institut Copte du Caire, qui, tous, ont eu l'obligeance de nous communiquer des renseignements nécessaires à la rédaction des notes explicatives; nous voudrions aussi exprimer notre gratitude à Mlle V. Razoumovsky, B.A. (London), qui a bien voulu revoir avec nous le

texte de la traduction et dont l'aide nous a été très précieuse pour la traduction de certains passages d'une compréhension difficile.

LE LIVRE

Les bibliographies que nous avons consultées [1] et les bibliothèques auxquelles nous avons pu avoir accès, nous ont permis de constituer la liste suivante des différentes éditions de l'ouvrage de G. Sandys.

I. Éditions anglaises.

1615

A Relation of a Journey begun An : Dom : 1610. Foure Bookes, containing a description of the Turkish Empire, of Ægypt, of the Holy Land, of the remote parts of Italy and Ilands adjoyning. London. W. Barrett. 1615. In-fol., épître, 310 p., fig., planche, cartes, titre gr. (L'épître dédicatoire est signée : George Sandys). 19 × 28 cm.

Contient un portrait de l'auteur placé dans un médaillon avant la page de titre.

Exemplaire : *British Museum* 679 h. 16; G. 2273.

---

(1) T. Tobler, *Bibliographia Geographica Palaestinae,* Leipzig, S. Hirzel, 1867.
P. Paulitschke, *Die Afrika-Literatur in der Zeit von 1500 bis 1750 n. Ch.,* Meridian Publishing Co., Amsterdam, Holland, MCMLXIV.
The Cambridge Bibliography of English Literature, Cambridge Univ. Press, 1940.

1621

A Relation of a Journey begun An : Dom : 1610. Foure Bookes. Containing a description of the Turkish Empire, of Ægypt, the Holy Land, of the Remote parts of Italy, and Ilands adioyning. The second ed. London, for W. Barrett. 1621. (4), 309 p., titre gr., carte sur double page pliante, planche et 48 cartes gravées, vues et illustrations (certaines sur page entière). Petit in-folio.

Exemplaire : British Museum 567.i.23.

1625

L'ouvrage de Sandys fait partie de : SAMUEL PURCHA'S *Pilgrimes, containing a history of the world in sea-voyages and land-travels,* by Englishmen and others. London. 1625 ff., in-fol. Vol. II, N° 3.

1627

A relation of a Journey begun An : Dom : 1610. Foure bookes. Containing a description of the Turkish Empire, of Ægypt, of the Holy Land, of the Remote parts of Italy, and Ilands adioyning. The third edition. London. Printed for Ro : Allott. 1627 ($26^1/_2 \times 19$ cm.). Deux pages non-chiffrées contenant l'épître dédicatoire adressée « To the Prince » et signée : George Sandys. 309 pages. Gravures, fol.

La description de l'Egypte se trouve aux pages 92 à 138.

Exemplaires : British Museum 981.e.8; 1474.dd.14; Le Caire, *Collège de la Sainte Famille des* RR *PP Jésuites* 163/4.

1632

SANDYS *Travailes,* etc. *The third edition.* pp. 309. Printed for R. Allot. London, 1632, fol.

Exemplaire : British Museum 10125.f.8.

1637

SANDYS *Travailes,* etc. *The fourth edition.* pp. 309. A. Crooke, London, 1637, fol.

Exemplaire : British Museum 1297.m.26.

1652

SANDYS *Travailes : Containing a history of the originall and present state of the Turkish Empire... The fifth edition,* pp. 240. Printed by R. Cotes, London 1652, fol. With a second title page engraved.

Exemplaire : British Museum 10027.h.10.

1658

SANDYS *Travailes etc.* Illustrated with fifty graven maps and figured... *The sixth edition,* pp. 240. Printed by R. and W. Leybourn, and are to be sold by John Sweeting, London, 1658, fol. The engraved title page is unaltered from the fifth edition and bears the date 1652.

Exemplaire : British Museum 789.e.25.

1670

A Relation of a Journey begun an : Dom : 1610. Foure Bookes. Containing a description of the Turkish Empire, of Ægypt, of the Holy Land, of the Remote parts of Italy, and Ilands adjoining. The 6th Edition. London. Printed for Philip Chetwin. 1670. Rob. Clavee. Epître dédicatoire « To the Prince », signée : George Sandys (pages non numérotées). Carte « Part of Africa ». 240 pages. $32 \times 20^1/_2$ cm. fol.

La description de l'Egypte se trouve aux pages 72 à 108.

Exemplaires : Le Caire. *Société de Géographie* A D 297; *British Museum* 1475.c.6; Bruxelles, *Bibl, Fondation Reine Elisabeth,* 43.729.

1672

Titre légèrement différent.

1673

Sandys *Travels, containing an History of the Original and present State of the Turkish Empire : Their Laws, Government, Policy, Military Force, Courts of Justice, and Commerce. The Mahometan Religion and Ceremonies : A description of Constantinople, The Grand Signior's Seraglio, and his manner of living : Also, of Greece, With the Religion and Customs of the Grecians. Of Ægypt ; the Antiquity, Hieroglyphicks, Rites, Customs, Discipline, and Religion of the Ægyptians. A voyage on the River Nilus : Of Armenia, Grand Cairo, Rhodes, the Pyramides, Colossus ; The former flourishing and present State of Alexandria. A Description of the Holy-Land ; of the Jews, and several Sects of Christians living there ; of Jerusalem, Sepulchre of Christ, Temple of Solomon ; and what else either of Antiquity, or worth observation. Lastly, Italy deecribed, and the Islands adjoining ; as Cyprus, Crete, Malta, Sicilia, the Æolian Islands ; Of Rome, Venise, Naples, Syracusa, Mesena, Ætna, Scylla, and Charybdis ; and other places of Note.* Illustrated with Fifty Graven Maps and Figures. *The Seventh Edition.* London, Printed for John Williams Junior, at the Crown in Little-Britain, 1673, fol.

La description de l'Egypte se trouve aux pages 72 à 108.

Exemplaires : British Museum 567.i.13 (2); 214.c.1.

1864

Une nouvelle édition de l'ouvrage de Sandys fut publiée en 1864.

II. Éditions étrangères.

Hollandaises

1653

Sandys *Voyagien, behelsende een historie ... des Turcksen Rijcks ; als mede, van Ægypten ; ... neffens een beschrÿvinge van het H. Landt, ... Eyndlyck, Italien beschreven met hare naburige Englanden...* Uyt't Engels Vertaelt, door I.G. Verciert met ... kopere Figueren. t'Amsterdam, 1653, 4°. Une seconde page de titre, gravée, porte la date de 1654.

Exemplaire : British Museum 10077.bb.22.

1654

Voyagien, behels. een historie van de oorspro. ende tegenw. standt des Turcksen Rijcks ... Als mede, van Ægypten ... neffens een beschrijvinge van het H. Landt ... Eyndelyck, Italien beschreven met hare Eylanden. Uyt't Engels vert. d. J.G.

(lazemaker). Utr., L. Roeck, 1654. 263 p.w. front, 3 pl. a. 26 text-engrs. 40 H. roan.

La seconde page contient un titre encore plus détaillé :

SANDYS *Voyage ofte een Beschrÿvinge vant Heylichlandt vande Iooden en verschëyden Secten der Christenen a ldaer van Ierusalem Het Graff Christi, den Tempel Salomons Als Meede De Notoirens Waerdige Antiquiteÿten van Turkyen, Grieken, Egypten, en andere Vreemde Landen,* verciert met dertich treffelijcke coopere figuiren.

$44^1/_2 \times 19$.

1665

SANDYS, *Voyagien, Behelsende ten historie v. de Oorspronckelijke ende tegenw. Standt des Turcksen Rycks : hare Wetten, Regeeringh, Politie, Krijghsmacht, Hoven v. Justitie ende Koophandel. Als mede v. Egypten ; d'Antiquiteyt, verborgene Characteren, Ordinantien, Costuymen, Discipline ende Religie der Egyptenaren.* Amst., Baltes Boeckholt, 1665.

Exemplaire : British Museum 10077.bbb.23.

Allemande

SANDY GEORGE. *Reisen, inhaltende ; die Historie von dem Standt des Türkischen Reiches, die Beschreibung von Constantinopel. Zugleich auch von Egypten. Besonders einer Reisebeschreibung des gelobten Landes, etc. Endlich eine Beschreibung Italiens.* (Ill.), pp. 635. J.G. Schieb. Frankfurt, 1669, 12°.

Exemplaire : British Museum 10026.a.3.

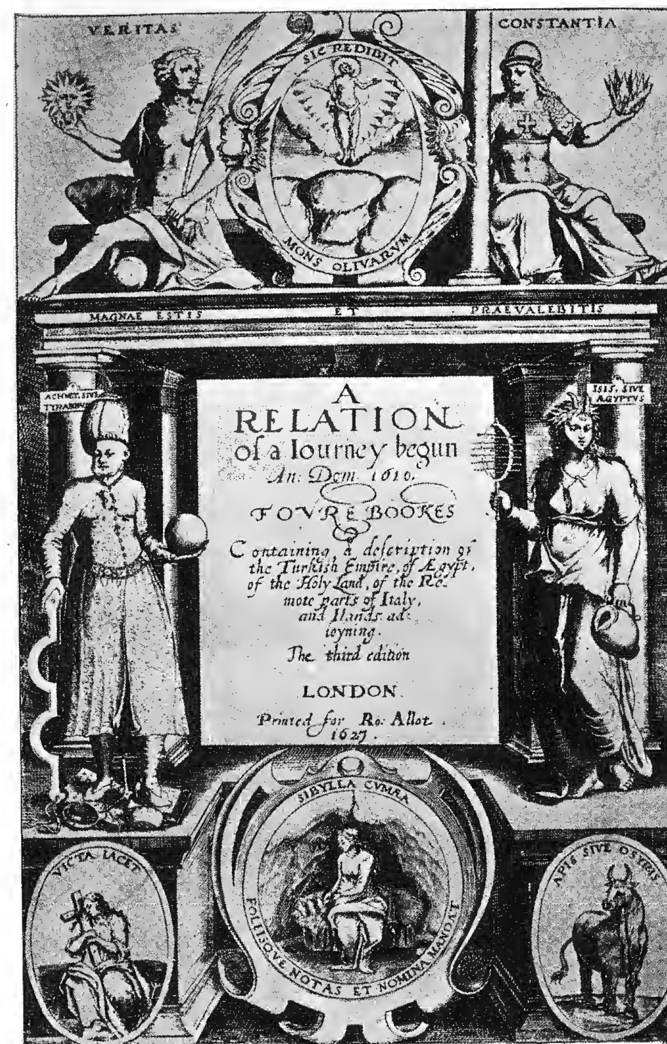
* * *

La *Cambridge Bibliography* mentionne que des extraits en anglais se trouvent dans : J. HARRIS, *Navigantium Bibliotheca,* Vol. I, II. 1705.

TABLEAU INDIQUANT L'ÉQUIVALENCE ENTRE LES PAGES DES ÉDITIONS ANGLAISES DE 1670, 1673 ET 1627

Editions de 1670 et 1673 (utilisées pour notre traduction) Pages	*Edition de 1627* Pages
72	92-93
73	93-94
74	94
75	94-96
76	96-98
77	98-99
78	99-100
79	100-102
80	102-103
81	103-104
82	104-106
83	106-107
84	107-108
85	108-110
86	110-111
87	111-112
88	112-113
89	113-115
90	115-116
91	116-117
92	117-119
93	119-120

Editions de 1670 et 1673 (utilisées pour notre traduction)	*Edition de 1627*
Pages	Pages
94	120-121
95	121-123
96	123-124
97	124-125
98	125-126
99	126-128
100	128-129
101	129-130
102	130-131
103	131-133
104	133-134
105	134-135
106	135-137
107	137-138
108	138



Sandys Travels,

CONTAINING AN

HISTORY

OF THE

Original and present State of the *Turkish* EMPIRE:
Their Laws, Government, Policy, Military Force,
Courts of Justice, and Commerce.

The *MAHOMETAN* RELIGION and CEREMONIES:

A DESCRIPTION of *CONSTANTINOPLE*,
The Grand Signior's *Seraglio*, and his manner of living:
ALSO,
Of *GREECE*, With the RELIGION and CUSTOMS
of the *GRECIANS*.

Of *ÆGYPT*; the Antiquity, Hieroglyphicks, Rites, Customs,
Discipline, and Religion of the *Ægyptians*.

A VOYAGE on the River *NYLUS*:

Of *Armenia*, *Grand Cairo*, *Rhodes*, the *Pyramides*, *Colossus*;

The former flourishing and present State of *ALEXANDRIA*.

A Description of the *HOLY-LAND*; of the *Jews*, and several
Sects of *Christians* living there; of *Jerusalem*, *Sepulchre* of *Christ*,
Temple of *Solomon*; and what else either of Antiquity,
or worth observation.

LASTLY,

ITALY described, and the Islands adjoining; as *Cyprus*, *Crete*,
Malta, *Sicilia*, the *Æolian* Islands; Of *Rome*, *Venice*, *Naples*, *Syracusa*,
Messina, *Ætna*, *Scylla*, and *Charybdis*; and other places of Note.

Illustrated with Fifty Graven Maps and Figures.

The Seventh Edition.

LONDON,
Printed for *John Williams Junior*, at the Crown in *Little-Britain*. 1673.

Les voyages de Sandys,

CONTENANT UNE

HISTOIRE

de l'origine et de l'état actuel de l'EMPIRE *turc*:
ses lois, son gouvernement, sa politique, sa force armée,
ses cours de justice et son commerce.

La RELIGION MUSULMANE et les CÉRÉMONIES:

UNE DESCRIPTION de *CONSTANTINOPLE*,
du sérail du Grand Seigneur, de sa manière de vivre,
AINSI
[qu'une description] de la *GRÈCE*, avec la RELIGION
et les COUTUMES des *GRECS*.

De l'ÉGYPTE; l'antiquité, les hiéroglyphes, les rites, les coutumes
l'instruction, et la religion des *Egyptiens*.

UN VOYAGE sur le fleuve NIL:

De l'*Arménie*, du *Grand Caire*, de *Rhodes*, des *Pyramides*, du *Colosse*;

L'état florissant de jadis et [l'état] présent d'*ALEXANDRIE*.

Une description de la *TERRE SAINTE*; des *Juifs*, et de plusieurs
sectes *chrétiennes* qui y vivent; de *Jérusalem*, du *sépulcre* du *Christ*,
du *Temple de Salomon*; et ce qu'il y a d'autre d'antique
digne d'être observé.

ENFIN

la description de l'*ITALIE*, et des îles voisines; comme *Chypre*,
la Crète, *Malte*, *la Sicile*, les Iles *Eoliennes*[1]; de *Rome*, *Venise*, *Naples*,
Syracuse, *Messine*, *l'Etna*, *Scylla*, et *Charybde*; et d'autres places célèbres.

Illustré de cinquante cartes gravées et de figures.

Septième édition.

LONDRES
Imprimé pour *John Williams le jeune*, à la Couronne de *Little Britain*. 1673.

---

[1] ancien nom des îles Lipari.

Voyage de Rhodes à Alexandrie

Ayant maintenant perdu de vue Rhodes[2], nous ne vîmes pas de terre jusqu'au troisième jour; le soir nous crûmes apercevoir la côte d'Egypte; craignant la côte exposée au vent, nous restâmes toute la nuit en pleine mer, les éclairs fournissant une lumière inadéquate mêlée au tonnerre et à la tempête. Le lendemain[3] nous entrâmes dans le port d'Alexandrie, récemment tombé en discrédit à cause d'un [certain] nombre d'épaves qui, éparpillées çà et là, témoignaient lamentablement de la protection insuffisante offerte par ce port. Car pas plus de deux nuits auparavant, les vents du nord, fouettant de toute leur force l'entrée du port, des vagues violentes avaient arraché de leurs ancres les navires du premier [rang]; ceux-ci avaient heurté les autres et les avaient coulés tous ensemble, exactement vingt-deux en nombre, entre autres ce grand navire de guerre appelé le « Lion Rouge », pris seulement l'année précédente aux chevaliers de Malte. 72

Description de l'Egypte — Ses produits

Mais avant de continuer [notre récit] d'une façon détaillée, il convient de dire quelque chose de l'Egypte en général. Egyptus[4], fils de Bélus, appela ainsi, pour

---

[2] SANDYS partit d'Angleterre le 20 août 1610 et se rendit à Constantinople. Il en repartit en janvier 1611, passa en vue de Mytilène, Chio, Samos, Patmos, Cos et Rhodes [3] c'est-à-dire quatre jours après avoir quitté Rhodes [4] d'après une légende, Ægyptos, fils de Bélus, roi de

72 sa plus grande gloire, ce royaume, nommé Misraïm[5] par les Hébreux, de Misraïm le fils de Cham, Mesre[6] par les Arabes, et Chibith[7] par les habitants, de Chibith le premier maître de ce pays et qui le premier se mit à bâtir des maisons. A l'est il confine aux déserts arabiques, ceux de Bara[8], de la Libye et de la Numidie[9] s'étendant à l'ouest; au sud [il est] séparé de l'Ethiopie par la grande cataracte[10], et [il est] limité au nord par la mer égyptienne[11] faisant partie de la Méditerranée. Une côte dangereuse et

---

Babylone, aurait été envoyé par son père conquérir l'Arabie

[5] « le nom hébreu habituel pour l'Egypte. Ce mot apparaît pour la première fois au XIVe siècle av. J.C. sous la forme de « mṣrm » dans des textes cananéens, et de « miṣri » dans les tablettes d'Amarna ». J.D. DOUGLAS, *The New Bible Dictionary*, London, The Inter-Varsity Fellowship, 1962, art. Egypt

[6] Misr. Nom arabe de l'Egypte. Provient d'une racine sémitique d'où le langage courant a tiré la forme « Masr ». *Encyclop. Islam,* édit. 1927, art. Egypte

[7] « Chez les peuples originaires de cette terre, et distingué des Arabes et des Turcs, dont il est dominé, le nom Egypte se conserve encore sous la forme de Kypt; et Léon d'Afrique en était instruit, quoiqu'on lise Chibth d'une manière peu correcte, dans le texte italien (tome I, fol. 81) publié par Ramusio ». M. D'ANVILLE, *Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne,* Paris, Imprimerie Royale, 1766, p. 35. « Les Coptes, nom donné par les Arabes aux chrétiens d'Egypte. Tout le monde est d'accord aujourd'hui pour voir dans le mot Kibt une corruption d'Aiguptios ». *Encyclop. Islam,* édit. 1927, art. Kibt

[8] Barka ? Barka désigne à la fois chez les auteurs arabes une ville — al-Mardj aujourd'hui — et le pays qui en dépendait, c'est-à-dire la Cyrénaïque. *Encyclop. Islam,* édit. 1960, art. Barka

[9] ancien nom de l'Algérie

[10] la deuxième cataracte, à 8 km. en amont de Wadi Halfa

[11] Bahr al-Abyad, nom donné par les Arabes à la partie de la Méditerranée qui borde l'Egypte. BAEDEKER, *Egypte et Soudan,* 1914, carte p. III.

inhospitalière, pleine de bas-fonds, et n'ayant pas de port sauf celui 72
d'Alexandrie qui est séparé du reste du pays par un désert, si bien qu'il ne peut être envahi ni par terre ni par mer, sinon avec beaucoup de difficulté. On dit qu'il s'étend du nord au sud sur cinq cent soixante milles en un long[12] territoire enserré entre des montagnes arides, large en certains endroits d'à peine quatre [milles][13], en quelques [autres endroits] de plus de huit milles, jusqu'à ce que, pas loin du Caire, en amont (sic) [de cette ville], il commence graduellement à s'élargir, et continue [à s'élargir] jusqu'à la mer même; il y a cent quarante milles entre Rosette et Damiette[14] situées [respectivement] sur les confins occidentaux et orientaux du [territoire] qui est inondé par le cours naturel du fleuve, et [il y a] trente milles de Rosette à Alexandrie[15], [le] tout [formé] de terres basses et situées à un excellent niveau.

> Terra suis contenta bonis, non indiga mercis,
> Aut Jovis; in solo tanta est fiducia Nilo.
>
> Lucan. I. 8.[16]

Grâce à quoi, dit Isocrate[17], ils ont à leur disposition aussi bien la sécheresse que l'humidité, qui, d'ailleurs, sont octroyées par

---

[12] la distance de Wadi Halfa à la Méditerranée est de 1030 km.

[13] en fait la largeur de la vallée du Nil en amont du Caire varie entre 5 et 10 km.

[14] la distance de Rosette à Damiette est, à vol d'oiseau, de 135 km.; quant au littoral du Delta, il s'étend sur 600 km.

[15] la distance est de 65 km.

[16] traduction littérale : Terre contente de ses richesses, elle n'attend rien du commerce ni du secours de Jupiter, tant elle a mis sa confiance dans le Nil seul. LUCAIN, *Belli civilis,* lib. VIII, 446

[17] *Eloge de Busiris,* 6.

72 Jupiter. Il convient plutôt d'admirer la fertilité extraordinaire du sol que de la décrire : aux temps jadis [elle] passait pour le grenier du monde, si bien qu'on ne croyait pas que l'Empire romain pût subsister sans l'opulence de l'Egypte. [Cela] explique cette phrase de Sélim [18] quand il eut conquis le pays, que, maintenant, il avait pris une ferme qui nourrirait ses Jemoglans [19]. Parmi les autres denrées produites par cette terre et qui sont emportées d'ici par les étrangers, les principaux sont le sucre, le lin, le riz, toutes sortes de graines, de la toile de lin, des peaux, du sel, de la boutargue, de la casse.

Le Nil — Tout ce qui a de la valeur ici provient de la munificence de ce fleuve; le plus excellent de tous les autres [fleuves] pour le cours et la qualité [de ses eaux]. D'une origine inconnue, quoiqu'elle fût souvent cherchée au temps jadis (et cela par de grands potentats).

Teque vident primi, quaerunt tamen hi quoque Seres,
Aethiopumque feris alieno gurgite campos.
Et te terrarum nescit cui debeat orbis.

[18] Sélim Ier, surnommé Yavouz (le Féroce), sultan ottoman (1467-1520) qui conquit l'Egypte en 1517 [19] orthographié également Adjemioglan ou Adjemoglan. Autrefois, en Turquie, enfants des peuples tributaires, enlevés à leur famille et élevés dans l'islamisme. On les incorporait dans les janissaires. Sandys décrit leurs fonctions à la p. 37 de son livre, édit. de 1673, et à la p. 47 de l'édition de 1627. Pour plus de détails voir A.H. Lybyer, *The government of the Ottoman Empire in the time of Suleiman the Magnificent*, Cambridge, [Harvard Univ. Press], 1913, p. 79.

Arcanum natura caput non prodidit ulli :
Nec licuit populis parvum te, Nile, videre,
Amovitque sinus et gentes maluit ortus
Mirari quam nosse tuos.

Lucan. I. 80. [20]

Cependant Néron envoya avec succès deux centurions [21] qui 73
aidés par le roi d'Ethiopie et recommandés par lui aux princes voisins, arrivèrent enfin à certains grands marais [22] dont les

[20] traduction littérale : Les premiers à te voir sont les Sères, qui pourtant cherchent eux aussi ton origine; puis tu roules, dans les plaines de l'Ethiopie, des flots qui lui sont étrangers, et l'univers ignore à quelle terre il te doit. La nature n'a dévoilé pour personne le secret de ta source; elle n'a pas permis aux peuples de te voir, ô Nil, dans ta petitesse; elle a dérobé ta retraite; elle a mieux aimé à faire admirer ton berceau que de le faire connaître. Lucain, *Belli civilis*, lib. X, 292 [21] Pline, *Histoire Naturelle*, VI, 35,4 [22] ce sont les marécages de « Sudd », c'est-à-dire « fermeture, obstruction », constitués par des plantes aquatiques qui forment des îles flottantes et bouchent souvent le cours du Bahr al-Gebel en amont de sa rencontre près du lac Nô, avec le Bahr al-Ghazal. Le « Sudd » s'étend à partir du lac Nô vers le sud sur 766 km. — Cf. la très curieuse brochure de Sir William Willcocks, *The Sudd reservoir or nature's provision of perennial irrigation and flood protection for the whole of the Nile valley*, tiré à part du *Bulletin de l'Institut d'Egypte*, t. I, 1919. Conférence prononcée à l'Institut d'Egypte le 17 février 1919, où l'auteur démontre que ces marécages sont un régulateur naturel du cours du Nil : « The Sudd region which has been cursed by hundreds, possibly thousands of travellers (...) and called « a damp hell » is in reality one of the most wonderful reservoirs in the world » (p. 41). Voir également : H.E. Hurst, *Le Nil*, Paris, [Payot], 1954, p. 113.

73 habitants ignoraient eux-mêmes l'étendue; et il ne fut pas possible de l'établir par leur intermédiaire; l'eau était tellement encombrée de mauvaises herbes qu'il était impossibles d'y passer à gué ou de la traverser en bateau. Ils y virent deux rochers d'où jaillissait, avec une violence extraordinaire, le courant. Mais il resta incertain si c'était là la source, ou seulement un affluent; si c'était là le commencement [du fleuve] ou bien [simplement] de l'eau d'abord disparue dans la terre puis ressortie. Mais nos géographes les plus hardis placent sa source cachée dans le lac de Zembre [23] (où, disent-ils, il y a des sirènes et des tritons) à onze degrés au-delà de l'équateur [24]; il est situé entre des montagnes hautes et inaccessibles [25], et [il est] si grand qu'il mérite plutôt l'appellation de mer.

De là, il [le Nil] part en formant des méandres à travers de vastes déserts et de nombreux royaumes, semblant souvent modifier

[23] probablement Dembea, autre nom du lac Tsana, d'où sort le Nil bleu. *Atlas manuel de géographie moderne,* Paris, [Hachette], 1884, carte n° 57. — CH. DEZOBRY et TH. BACHELET, *Dictionnaire général de biographie et d'histoire,* Paris, [Dezobry, Magdeleine et Co.], 1857, art. Dembea [24] le lac Dembea (ou Tsana) se trouve à environ 12 degrés *en deçà* de l'équateur [25] ce sont les Monts de la Lune des Anciens, probablement les Mts. Ruwenzori. Cf. J. BALL, *Egypt in the classical geographers,* Cairo, [Government Press], Bulaq, 1942, p. 101. — O.G.S. CRAWFORD (*Geographical Journal,* numéro de septembre 1949, cité par H.E. HURST, *Le Nil,* Paris, [Payot], 1954, p. 193) croit que les Monts de la Lune désignaient la chaîne située à l'est du lac Tsana et dont le sommet le plus élevé est le Mt. Abuna Joseph (4.190 m.).

des sources délaissées, élargies maintenant jusqu'à former de grands 73
lacs; il réunit de nouveau ses eaux indisciplinées qui se divisent souvent pour former des îles fertiles (parmi lesquelles celle de Méroé [26] est la plus belle et la plus célèbre) et apparaît toujours comme plus grand que violent.

— Sed cum lapsus abrupta viarum
Excepere tuos, et praecipites cataractae,
Ac nusquam vetitis ullas obsistere cautes
Indignaris aquis, spuma tunc astra lacessis;
Cuncta fremunt undis, ac multo murmure montis
Spumeus invitis albescit fluctibus amnis.

Lucan. I. 10. [27]

Car, changeant d'aspect, pareil à un torrent furieux qui se fraye un chemin entre des rochers brisés et des passages difficiles à traverser, il s'élance d'une prodigieuse hauteur dans la vallée en bas; et cela avec un tel grondement des eaux, qu'une colonie qui fut installée là par les Perses, devenue presque sourde à cause

[26] « sur la rive Est du Nil, à environ 95 km. en amont de l'embouchure de l'Atbara. A ne pas confondre avec la moderne Méraoué, à environ 550 km. plus bas sur le Nil, et qui occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Napata», BALL, p. 15 [27] traduction littérale: Eh bien ! lorsque ton cours est interrompu par des gouffres escarpés, des cataractes à pic où tu tombes, que tu te révoltes contre des rochers qui font obstacle à tes ondes, libres jusque-là, c'est alors que tu menaces les astres de ton écume; tout frémit au bruit de tes vagues; la montagne gronde longuement et les flots violentés font blanchir le fleuve sous l'écume. LUCAIN, *Belli civilis,* lib. X, 317.

73 du bruit [28], fut heureuse d'abandonner ses habitations, lui convenant par ailleurs parfaitement pour toutes les nécessités de l'existence. Entre autres, l'incroyable audace de ces gens n'était pas le moindre sujet d'admiration : ils osaient s'abandonner au courant déchaîné et aux tourbillons impétueux dans de petits bateaux ne pouvant contenir que deux [personnes] (l'une gouvernant, et l'autre ramant) négociant les passages à travers les rochers par de petits canaux; et enfin [ils] s'élançaient avec le courant, au [grand] étonnement des spectateurs qui, les croyant perdus, les voyaient après un moment comme projetés d'une machine, loin de la place de leur chute, ramant en sécurité dans les eaux apaisées.

Non loin de là, en aval, et aussi légèrement en amont, là où s'élevait jadis la ville Elephantis [29], Schrophi et Mophi [30], deux rochers pointus, dressent leurs sommets proéminents qui forment la plus petite cataracte [31] et sont appelés les Vignes du Nil. Là, comme le

---

[28] PLINE, *Hist. Nat.*, VI, 35,5, mentionne la ville de « Stadisis où le Nil se précipitant, enlève par son fracas l'ouïe aux habitants » [29] l'île Elephantine (près de Assouan) fut au temps des pharaons la capitale d'une principauté, puis le chef-lieu du nome. *Egypte*, Les guides bleus, Paris, [Hachette], 1971, p. 673. Cf. PLINE, *Hist. Nat.*, V, 10,11. « Elephantis est une île habitée, à 4.000 pas au-dessous de la dernière cataracte, et à 16.000 au-dessus de Syène... C'est à Eléphantis que s'arrête la navigation égyptienne ». [30] HÉRODOTE, II, 28. Ce seraient les pics Gordon-Bennet et Mackinnon. P. DAYE, *Stanley*, Paris, [Grasset], 1936, p. 240 [31] c'est la première cataracte, « suite de rapides, de tourbillons et de remous déterminés par les rochers et les îlots qui en obstruent le cours entre l'île d'al-Heiseh et Eléphantine ». *Egypte*, Les guides bleus, 1971, p. 683.

rapporte Hérodote [32] d'après [les dires d'] un prêtre égyptien, 73
il y a des sources d'une profondeur insondable, où l'on jetait de riches offrandes lors de leurs solennités annuelles. Grandi, comme on le suppose, par cet accès à des courants plus profonds et par des bords plus étroits, enserré des deux côtés par des montagnes peu éloignées, après une longue course

> Prima tibi campos permittit, apertaque Memphis
> Rura, modumque vetat crescendi ponere ripas.
>
> Lucan. I. 10. [33]

A quatre milles en aval du Caire [34] il se divise en deux branches principales et navigables, celle plus à l'est se jetant dans la Méditerranée près de Damiette (jadis Péluse) [35]; l'autre obliquant vers l'ouest, et appelée auparavant Canopique, tombe dans la même mer, un peu au-dessous de Rosette, faisant de la partie la plus riche de la terre une île triangulaire appelée Delta, car elle présente la forme de cette lettre. L'eau douce restant inchangée, et altérant la couleur du sel dans la mer, bien loin de la rive, peut être discernée de là. Il y a deux autres branches qui coulent entre

---

[32] HÉRODOTE, II, 28 [33] traduction littérale : Memphis est la première qui te livre ses plaines et t'ouvre ses campagnes, en empêchant des rives de mettre une limite à tes débordements. LUCAIN, *Belli civilis*, lib. X, 330 [34] en fait à 23 km. au nord du Caire [35] en réalité l'ancienne Péluse (actuellement Tell Farameh) était éloignée de Damiette d'environ 90 km.

celles-ci, mais [elles sont] pauvres en eau; en outre [il y a] divers canaux creusés [36] de main d'homme pour le transport en temps d'inondation; ces derniers ne sont pas d'un secours insigne au pays. De ces sept [branches] mentionnées par Hérodote [37] et des neuf par Ptolémée [38], c'est là, toutes celles que je vis ou dont j'entendis parler.

Ce n'est pas non plus une chose extraordinaire pour des fleuves que d'abandonner leurs lits obstrués soit par eux-mêmes, soit par la mer antagoniste, au moyen de bancs de sable et du gravier bouleversé qui bouche leurs passages.

La crue du Nil — L'ouverture du Khalig — Le Nilomètre de Rodah

Mais parmi les mystères cachés de la nature il n'y en a pas de plus merveilleux
74 | que la crue de ce fleuve faisant d'un simple désert (car telle est l'Egypte lorsqu'elle n'est pas arrosée par le Nil) la partie la plus fertile du monde habité; petite, lorsque les autres sont grands, et s'accroissant de leur diminution.

[36] au sujet des divers bras du Nil et des canaux aux siècles passés, voir: D'ANVILLE, p. 41, et PRINCE OMAR TOUSSOUN, *Mémoire sur les anciennes branches du Nil, Epoque arabe*, in : *Mémoires de l'Institut d'Egypte*, t. IV, Le Caire
[37] HÉRODOTE, II, 17 [38] CLAUDII PTOLEMAEI, *Geographia Tabulae XXXVI*. A CAROLO MULLERO instructae. Parisiis. Editoribus Firmin-Didot et sociis, MDCCCCI, Libyae Tab. III, Cyrenaica — Aegyptus. Cf. BALL, p. 105, pour la localisation des différentes embouchures du Nil.

| Inde etiam leges aliarum nescit aquarum, 75
Nec tumet Hybernus, cum longe sole remoto
Officiis caret unda suis, dare jussus iniquo
Temperiem caelo, mediis aestatibus exit
Sub torrente plaga, neu terras dissipet ignis,
Nilus adest mundo, contraque incensa Leonis
Ora tumet —

Lucan. I. 30. [39]

La terre brûlée alors d'une violente chaleur, jamais rafraîchie par la pluie (qui tombe ici rarement, et alors seulement en hiver) reçoit du secours du Nil qui observe régulièrement le cercle de ses saisons habituelles, commençant à monter avec le soleil levant le 17 juin, augmentant parfois graduellement jusqu'à vingt-quatre coudées, mais c'est le maximum. Jusqu'ici seize [coudées] était le maximum qu'il ait ainsi atteint, [niveau] représenté par la figure du Nil avec seize enfants [40] jouant autour de lui; [elle] fut apportée

[39] traduction littérale: Aussi n'est-il pas soumis aux mêmes lois que les autres fleuves : il ne s'enfle pas en hiver, où l'éloignement du soleil enlève à l'onde l'occasion de rendre ses services; destiné à tempérer un air trop brûlant, il sort de son lit au milieu de l'été, sous la zone torride; et, pour que la flamme ne détruise pas la terre, le Nil vient au secours du monde, et c'est contre la face en feu du Lion qu'il s'enfle. LUCAIN, *Bell. civ.*, lib. X, 228
[40] le Nil est représenté sous forme d'un homme vigoureux à demi couché,

de là et dédiée par Vespasien à son temple de la Paix; actuellement elle est visible sous cette forme à Rome au Vatican (voir fig. 1).

Cette année-ci il monta au Caire de vingt-trois coudées. Environ à deux milles en amont de la ville, à l'extrémité du Vieux-Caire [41], on coupe la digue, au commencement d'août, lorsqu'il est arrivé à sa plus grande hauteur; avant on est retenu par la crainte que la crue venant trop à propos ne détruise les fruits de la terre avant qu'ils ne soient prêts à être moissonnés. Le pacha y assiste lui-même, en personne (et donne le premier coup); il est accompagné d'une foule de gens qui [viennent] dans des galères et des bateaux de triomphe [mus] à la rame, et ils festoient plusieurs jours : le pacha dans le château de Michias [42], une île entourée du Nil (ainsi appelée parce que là s'élève le pilier au moyen duquel on observe la montée du fleuve), d'autres sous des tentes dressées sur le rivage, avec des solennités barbares et des réjouissances

---

le bras gauche appuyé sur le Sphinx, la main tenant une corne d'abondance. Seize enfants, faisant allusion aux seize coudées de l'inondation du Nil, entourent le colosse. Découvert à Rome, près de l'église de la Minerva, à l'endroit où s'élevait autrefois le temple d'Isis et de Sérapis, il fut placé au Vatican par ordre de Léon X. Pour la signification symbolique des différentes parties de cette statue ainsi qu'une description des autres statues du Nil, voir : DANIELLE BONNEAU, *La crue du Nil, divinité égyptienne,* Paris, [Klincksieck], 1964, p. 337. [41] Masr al-ʿAtikah. Nom que porte actuellement l'agglomération qui s'élève à l'endroit où se trouvait le village d'al-Foustat, ancêtre du Caire [42] c'est le Nilomètre (al-Miqyâs, « la mesure ») bâti en 715 sur l'extrémité sud de l'île de Rodah, et destiné à mesurer les crues du fleuve.



Fig. 1. — La statue du Nil apportée par Vespasien de l'Egypte, et visible maintenant à Rome au Vatican.

générales. L'image suivante fournit une représentation de leurs fêtes de nuit (voir fig. 2):

A. Le château dans l'île [43] où le Pacha, lors du percement de la digue du Caliz [44] (car c'eſt ainsi que s'appelle le fossé qui arrose l'Eſt de l'Egypte) feſtoie trois jours et trois nuits avec ses femmes (toutefois séparées des hommes) et accompagné des principaux personnages du pays.

B. Le pilier [45] qui s'élève dans une [chambre] voûtée à l'intérieur du château, où entre le Nil, et par lequel ils mesurent son augmentation; après quoi des garçons, des bannières jaunes à la main, informent journellement les citoyens [de la hauteur de la crue] et reçoivent pour leurs informations divers cadeaux.

C. Deux grandes djermes [46] sur lesquelles sont érigées pour ces

---

[43] le Nilomètre [44] le canal, le Khalig, qui traversait le Caire dans toute sa longueur. Large d'une dizaine de mètres, il présentait une branche qui enveloppait la ville à l'oueſt. E. ISAMBERT, *Itinéraire descriptif, hiſtorique et archéologique de l'Orient,* (Guide JOANNE), Paris, [Hachette], 1878, p. 305. Il a été comblé en 1899. Pour une description détaillée de la cérémonie du percement du Khalig relatée par QALQACHANDI, voir TOUSSOUN, p. 185 [45] colonne se trouvant à l'intérieur du Nilomètre et portant des degrés, ou coudées, numérotés de 0 à 17, qui permettent de mesurer la hauteur de la crue [46] bateaux servant à la navigation sur le Nil. Cf. A.-B. CLOT BEY, *Aperçu général sur l'Egypte,* Paris, [Fortin, Masson et Cie.], 1840, t. II, p. 450 : « Les *djermes* moins grandes que les *maachs,* sont également consacrées au transport

75 trois nuits des constructions de grande hauteur, avec des mâts et des poutres et garnies entièrement de lampes allumées qui offrent un spectacle merveilleux. Ils racontent ici qu'au temps du paganisme, les Egyptiens avaient l'habitude de sacrifier une jeune fille et un jeune homme à Isis et à Osiris le jour des solennités annuelles. Mais [une fois] cette coutume inhumaine abolie, ces illuminations furent offertes à leur place à ces idoles; [ces coutumes] sont depuis lors observées par les chrétiens et les musulmans, quoique ce ne soit plus un sacrifice [47].

---

des marchandises, mais on n'en fait usage que sur les deux branches du Nil. Elles vont aussi sur la mer d'Alexandrie, à Damiette, à Rosette, quelquefois jusqu'en Syrie et en Chypre ». L'auteur donne (pp. 449-454) une bonne description des différents genres de bateaux utilisés sur le Nil : *maachs, djermes, daabiehs, canges, kaïassehs.* Cf. également : J.B. Trécourt, *Mémoires sur l'Egypte, Année 1791,* édités et annotés par G. Wiet, [Publications de la Société Royale de Géographie d'Egypte], Le Caire, 1942, note 21 de la p. 63, qui comporte une douzaine d'extraits réunis par le commentateur et décrivant les embarcations du Nil. Voir aussi : M.J.J. Marcel, *Egypte, depuis la conquête des Arabes jusqu'à la domination française,* (Collection « L'Univers »), Paris, [Firmin-Didot], 1848, gravure n° 65 représentant une cange à voiles

[47] cette ancienne coutume fut abolie par le calife 'Omar qui fit jeter dans le Nil, par son lieutenant Ibn al-'As, une lettre adressée « au Nil d'Egypte ». Plus tard, les chrétiens remplaceront cette cérémonie par une autre, au cours de laquelle on plongera dans le Nil une petite châsse contenant le doigt d'un martyr. Cette pratique, interdite une première fois de 1303 à 1337, fut définitivement prohibée en 1354 et le doigt du martyr fut incinéré. G. Wiet, *L'Egypte arabe,* t. IV de l'*Histoire de la Nation Egyptienne,* par G. Hanotaux, Paris, [Plon], 1938, p. 177. Plus tard encore, cette cérémonie fut remplacée

| D. La plaine située entre le Vieux-Caire et le Nil où (les 76
admirables feux d'artifice cessant avec la nuit) ils jouent au jeu des chiens [48]; montrant d'autres exercices à dos de cheval et passant le temps en divers amusements. Entre-temps les feux d'artifice sont préparés de nouveau pour les solennités des nuits suivantes. Chaque sandjak [49] et chaque Turc d'importance a un splendide bateau muni de chambres et de moindres pans [de mur] [50], orné de toutes sortes de fanions et de flammes, chaque bateau arborant diverses couleurs. Ainsi se livrant à des combats navals pendant le jour, ils les lancent pendant la nuit avec des lampes de toutes les couleurs, ce qui complète joliment l'autre [spectacle]; les lumières étant placées si ingénieusement qu'elles dessinent les formes de galères, de bateaux, de djermes [51], de maisons, de châteaux, etc.

A leur retour, ils sont accueillis par ceux de la ville, qui parsèment leurs têtes de fleurs comme [pour honorer] les avant-coureurs bienvenus [d'un événement] qu'ils souhaitent depuis longtemps. L'eau qu'on a laissé entrer suit leurs pas. Des bateaux passent propulsés à la rame, là où il y a peu de temps encore [les gens] marchaient à pied, [l'eau] remplissant les fossés poussiéreux

---

par celle de la « Fiancée du Nil ». Cf. E.W. Lane, *The manners and customs of the modern Egyptians,* London, [Dent], 1914, p. 500. — Voir aussi : J. Besançon, *L'homme et le Nil,* Paris, [Gallimard], 1957, p. 69-70.

[48] sorte de colin-maillard, joué encore aujourd'hui par les gens du peuple

[49] un des chefs territoriaux ayant la responsabilité d'une région

[50] texte anglais : *lesser shet*

[51] cf. notre note 46.

76 et les citernes vidées depuis longtemps et, un moment après, couvrant en beaucoup d'endroits la surface de la terre, qui apparaît alors comme un lac trouble. La disette ou l'abondance de l'année qui suit sont en fonction de la montée du fleuve; car il apporte avec lui la terre aussi bien que l'eau dans un sol sablonneux et altéré, de par lui-même d'aucune utilité, si bien qu'avec le limon gras et fécond qu'il laisse après lui, [le fleuve] fertilise aussi bien qu'il humecte.

A ce limon, ils doivent non seulement leurs richesses, mais leur propre vie. Car la peste qui souvent fait rage ici de la façon la plus abjecte, cesse immédiatement avec les premiers signes de la crue. A tel point que si cinq cents meurent au Caire le jour précédant [le commencement de la crue], ce qui n'est pas rare du tout (car ceux qui sont en bonne santé tiennent compagnie aux malades, considérant que la mort est une fatalité et que [vouloir] éviter [les maladies] est [signe] d'irréligion), pas un seul ne meurt le jour suivant.

Il n'y a là donc rien de merveilleux, quoique l'antiquité, ignorante et superstitieuse, ait adoré ce fleuve sous le nom d'Osiris [52] qui leur accordait tant de bienfaits, et ceux qui ne pouvaient être expliqués étaient considérés comme surnaturels. C'est pourquoi ce n'est pas un spectacle déplaisant que de voir, là où [la terre

[52] Osiris, dieu de Busiris, dans le Delta, fut adoré en divers temples d'Egypte et en particulier à Abydos. Dieu dont la légende affirmait qu'il avait retrouvé la vie après avoir été assassiné, il est associé à la végétation, tour à tour morte et renaissante, et au Nil, dont le rythme annuel évoque également déclin et renouveau.

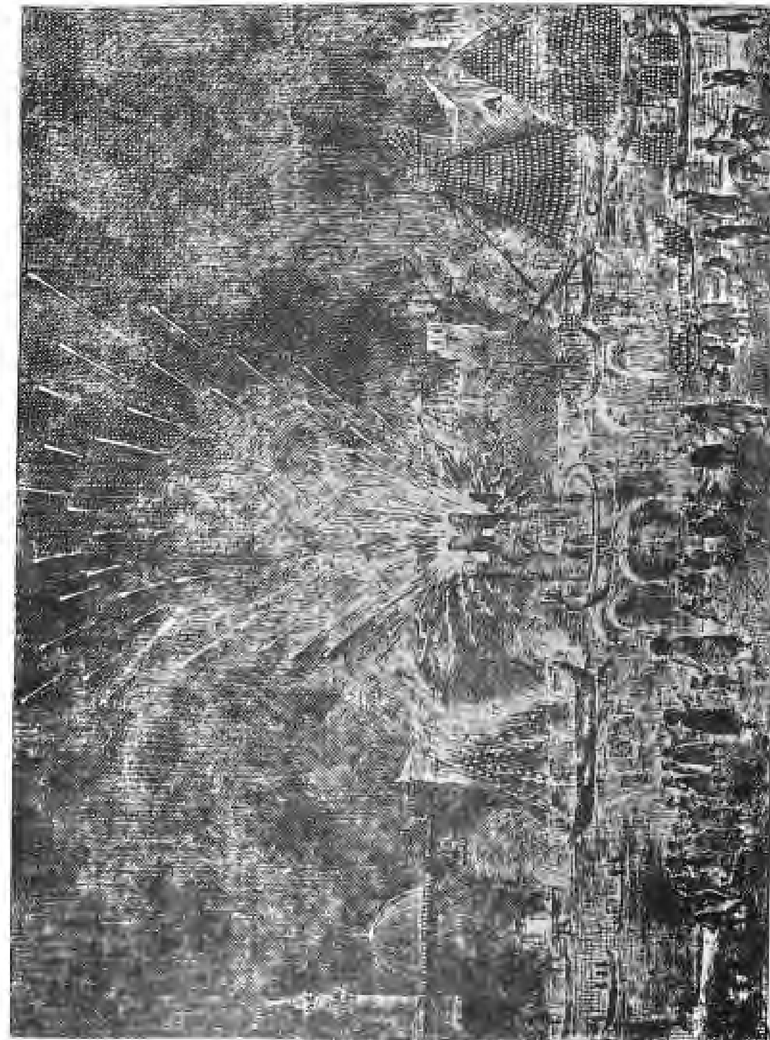


Fig. 2. — (Voir légende pp. [39-41]).

est] couverte d'eau, les villes apparaître comme de petits pays, 76
les gens passant et repassant en bateau, et pas rarement à la nage; [et] moins ils voient de leur pays, plus grande est leur satisfaction. Vers le milieu de septembre, il cesse de monter et, se retirant au bout d'un mois entre ses limites normales, laisse la place libre pour le labourage (la terre non labourée donnant son premier produit lorsqu'on jette le grain sur la boue, et le riz dans l'eau); [l'eau] descend jusqu'au [mois de] mai, et ensuite c'est une étonnante pénurie d'eau.

Diverses explications de la crue du Nil

Diverses personnes ont conjecturé diversement des causes de cette inondation[53]. Les Egyptiens [ont cru trouver une explication] en déchiffrant dans leurs hiéroglyphes la signification des trois cruches : [l'inondation] proviendrait (pensent-ils) d'une triple cause. D'abord, de la terre, capable, de par sa nature, de produire elle-même et de fournir de l'eau en abondance. Ensuite de l'océan du Sud d'où, s'imaginent-ils, elle provient; et finalement de la pluie qui tomba en Ethiopie supérieure au moment de la crue. La plus ancienne opinion était qu'elle provenait de la neige fondant sur ces montagnes; [c'était celle] d'Anaxagore et d'Eschyle : elle est aussi exprimée par Euripide[54].

---

[53] au sujet des différentes légendes et explications concernant la crue du Nil, cf. BONNEAU, *op. cit.* [54] à ce sujet, cf. SÉNÈQUE, *Questions naturelles*, l. IV A, II, 17, qui expose les théories de ces trois auteurs, ainsi que DIODORE DE SICILE, I, 37-38.

76 Aquam pulchram deserens
Fluminis Nili, quae ex terris defluit
Nigrorum hominum, et tunc tumefacit undas
Quum Aethiopicae nives liquuntur. [55]

Mais la chaleur excessive de ces climats, les pierres qui y sont brûlantes, la terre qu'on ne peut fouler pendant le jour, réfutent suffisamment cette erreur. Mais pour lui répondre par une de ses propres déclarations :

Vana fides veterum, Nilo, quod crescat in arva
Aethiopum prodesse nives. Non arctos in illis
Montibus aut boreas. Testis tibi sole perusti
Ipse color populi, calidique vaporibus austri.
Adde quod omne caput fluvii quodcumque soluta
Praecipitat glacies, ingresso vere tumescit
Prima tabe nivis — [56]

---

[55] traduction littérale : En quittant les belles eaux du Nil qui coulent des terres des hommes noirs et qui font bouillonner les ondes, quand les neiges d'Ethiopie fondent [56] traduction littérale : C'est une erreur des anciens de croire les débordements du Nil dus aux neiges d'Ethiopie. Ces montagnes ne connaissent ni l'arctos, ni borée. Tu en as pour preuves la couleur même des habitants brûlés par le soleil, et les austers aux souffles embrasés. Ajoute que tous les fleuves, dont la fonte des glaces précipite la source, commencent à s'enfler au retour du printemps, au premier écoulement des neiges. LUCAIN, *Bell. Civ.*, lib. X, 219.

Il ne neige jamais en Egypte, un pays beaucoup plus tempéré :

Memphin carentem Sithonia nive.

Hor. lib. 3. Od. 25. [57]

Au plus fort de l'hiver, il fait ici aussi chaud que chez nous en juillet. Thalès [58] attribue cela aux vents qui soufflent alors en remontant le
fleuve, s'opposent au courant | et forcent le cours d'eau ainsi 77
repoussé à se retirer; si bien que n'étant pas monté, mais empêché quelque temps [de couler], il descend à la fin avec une telle quantité d'eau. Cette opinion est plutôt alléguée que soutenue par Lucrèce.

Aut quia sunt aestate aquilones ostia contra,
Anni tempore eo qui etesiae esse feruntur,
Et contra fluvium flantes remorantur et undas
Cogentes sursus replent coguntque manere.

Lucr. I. 6. [59]

Car, s'il en était ainsi, tous les fleuves qui coulent dans le même sens, manifesteraient les mêmes propriétés. De plus, comment

---

[57] traduction littérale: Memphis ignorant les neiges sithoniennes. HORACE, lib. I, *Od.* 26 [58] voir l'exposé de sa théorie dans DIODORE, I, 38 [59] traduction littérale: C'est peut-être qu'en été les aquilons viennent battre de face les bouches du fleuve, car c'est en cette saison qu'ils passent pour revenir chaque année; et leur souffle, remontant le fleuve, retarde son cours, refoule ses eaux en amont, en comble son lit, et l'oblige à s'arrêter. LUCRÈCE, *De natura rerum*, lib. VI, 715.

77 pourrait-il alors monter et descendre si lentement ? ou comment devient-il si trouble et si limoneux ?

> Est quoque uti possit magnus congestus harenae
> Fluctibus adversis oppilare ostia contra,
> Cum mare permotum ventis ruit intus harenam;
> Quo fit uti pacto liber minus exitus amni,
> Et proclivis item fiat minus impetus undis.
>
> Ibid. [60]

Mais l'Etèse [61] souffle modérément, et la montée [de l'eau] commence, comme c'est bien connu, loin au-delà des cataractes. Cette explication ne trouve pas de faveur auprès d'Hérodote qui avance la sienne [62] : que le soleil poursuivant sa course dans le tropique de l'hiver, extrait beaucoup d'humidité du Nil, et diminue ainsi son volume habituel; quand [le soleil] se dirige de nouveau vers le nord, le fleuve retrouve son volume; il semble monter en été, alors qu'il ne produit cette impression que parce qu'il décroît en hiver. Mais [cette explication] est aussi réfutée par

---

[60] traduction littérale : Peut-être aussi un vaste amas de sable accumulé par les vagues qui luttent contre son courant, vient-il obstruer son embouchure, quand la mer soulevée par les vents, chasse ses sables vers l'intérieur des terres; ce qui a pour conséquence de rendre moins libre l'issue du fleuve, de diminuer la pente du courant et l'élan de ses eaux. LUCRÈCE, *De nat. rer.*, lib. VI, 724 [61] « l'Egypte bénéficie en règle générale des vents du secteur nord particulièrement bien établis pendant la saison chaude, d'où leur nom de vents étésiens ». J. BESANÇON, *L'homme et le Nil*, Paris, [Gallimard], 1957, p. 19. — Cf. aussi à ce sujet : DIODORE, I, 39 [62] HÉRODOTE, II, 20-26.

Diodore de Sicile [63] qui impute la cause [de la crue] aux pluies 77
abondantes qui tombent sur les montagnes éthiopiennes pendant quarante jours consécutifs, à l'époque où le soleil approche du signe du Cancer : explication que les habitants affirment également être exacte, ayant été fournie par des étrangers fréquentant le Caire [et venant] de diverses parties de l'Ethiopie et de la Libye, et qui, descendant avec la crue, amènent avec eux des esclaves, des singes, des perroquets et d'autres marchandises du même genre.

Et ceci n'est pas impossible : ces montagnes sont d'une hauteur incroyable; là l'air, si éloigné de la chaleur réverbérée, doit être beaucoup plus frais, le soleil étant alors dans le Tropique opposé. De plus, quelques mois auparavant, pendant plusieurs jours, vous entendrez un grondement continuel et vous verrez ici l'air agité, plein de nuages noirs et lourds, menaçant, pour ainsi dire, de noyer tout le pays, mais laissant rarement tomber, ne fut-ce qu'une goutte [de pluie]; [ils] sont poussés vers le sud par des vents du nord soufflant constamment en cette saison.

Quelques-uns ont écrit que le Nil serait arrêté, en amont, par certains rois habitant là [64], et, à une époque fixée d'avance, il

---

[63] DIODORE, I, 39 [64] à ce sujet, voir les deux faits rapportés par SAVARY et BRUCE sur les prétendues tentatives des Abyssins aux VIIIe et XIIe siècles de détourner le cours du Nil au moyen de digues, et l'ambassade envoyée à cette occasion par les Egyptiens, in : LE PÈRE AÎNÉ, *Mémoire sur la vallée du Nil, Description de l'Egypte,* t. XVIII, Ire partie, Paris, [Panckoucke], 1826, p. 573.

77 serait rendu libre après qu'un certain tribut eut été payé par les Egyptiens. L'erreur provient sans doute d'un fait exact (comme c'est généralement le cas pour toutes les rumeurs qui circulent), nommément, que le sultan paye une certaine somme annuellement à l'Empereur abyssin pour qu'il ne détourne pas le cours du fleuve, ce qu'il pourrait faire, disent-ils, ou au moins le réduire. Autrement, quelle digue peut retenir une telle masse d'eau ? comment continue-t-il [à couler] si longtemps ? ou bien, où ramasse-t-il le limon qui enrichit tellement le pays ?

Pour prouver que [la crue] provient d'une eau naturelle, il suffira d'une seule expérience, authentique quoique étrange[65] : prenez de la terre d'Egypte, près du fleuve et gardez-la soigneusement [de façon] qu'elle ne devienne ni humide ni qu'elle diminue : pesez-la chaque jour et vous ne la trouverez ni plus ni moins lourde jusqu'au 17 juin; ce jour-là elle commence à

[65] au sujet des procédés utilisés pour connaître d'avance la hauteur de la crue du Nil, voir : *Description de l'Egypte, composée sur les Mémoires de* M. DE MAILLET par M. L'ABBÉ LE MASCRIER, Paris, 1735, p. 61. (Toutefois il ne mentionne pas le procédé décrit par SANDYS). MONCONYS, (*Journal de voyage de* M. DE MONCONYS, Ire partie, Lyon, [H. Boissat et G. Remeus], MDCLXV, p. 197), écrit : « Lorsque la goutte est tombée qui est la cause à ce qu'on croit de l'accroissement du Nil... du sable mis dans une escuelle s'enfle... ». LE PÈRE AÎNÉ, *Mémoire sur la vallée du Nil,* in : *Description de l'Egypte,* Paris, [Panckoucke], t. XVIII, Ire partie, 1826, p. 575, fait remarquer que la rosée est en général plus abondante juste avant la crue, ce qui expliquerait les superstitions populaires comme la « Nuit de la Goutte » et le procédé décrit ci-dessus.

devenir plus lourde et augmente [en poids] avec la montée du fleuve. Par ce moyen, on a une connaissance infaillible de l'état de l'inondation; cette [connaissance], ils la doivent sans doute à l'humidité de l'air qui, ayant accès à toutes les places par où il peut passer, et, se mélangeant avec [cette terre], augmente [son poids] lorsqu'il augmente en humidité. 77

En les dixième et onzième années [du règne] de Cléopâtre, certifient les écrivains de ce temps, le Nil ne monta pas, et ce manquement [qui dura] deux années, présagea la chute de deux grands potentats, Cléopâtre et Antoine[66]. Longtemps auparavant Callimaque[67] rapporta qu'il fit de même pendant neuf années consécutives. Il est hors de question que pour la même cause, sept années de disette se produisirent au temps de Pharaon.

Ipse inter ripas demisso flumine Nilus
Curret iners, supraque caput limumque feracem
Non tollit : sicca arebunt arva, omnia sicca
Solstitia, nulli descendent montibus amnes.[68]

[66] « on sait que la crue a fait défaut deux années de suite, la dixième et la onzième du règne de Cléopâtre (note : 42 et 41 av. J.C.). Les Egyptiens disent que ce fut le signe de la perte de pouvoir pour deux maîtres du monde. Antoine et Cléopâtre perdirent en effet l'autorité souveraine. Callimaque assure que dans les siècles qui nous ont précédés, le Nil n'a pas débordé pendant neuf ans ». SÉNÈQUE, Livre IV A, II, 16 [67] voir note précédente [68] traduction littérale : Le Nil lui-même aux basses eaux, coule lentement entre les berges et ne soulève pas sa tête au-dessus du limon fertile. Les champs desséchés brûlent, tout est sec dans cette chaleur d'été, et aucun fleuve ne coulera du haut de la montagne.

78 | Du fleuve ne s'élèvent pas des vapeurs, les humeurs étant raréfiées par une course si longue. Si bien que, quoique exhalées, elles n'assument pas une forme visible, mais se mélangent avec l'air plus pur sans qu'on puisse distinguer [l'un de l'autre] et s'accordent avec lui en ténuité.

Qualité de l'eau du Nil

Car il n'y a pas d'eaux plus douces que les siennes [69], [celles-ci] étant d'une fraîcheur qui est agréable, et de toutes les autres la plus saine. Ceci est confirmé par la réponse de Poscenius Niger [70] à ses soldats qui murmuraient : Quoi ? vous soupirez après du vin et vous avez le Nil pour y boire ? Elle est telle dans sa teneur préparée par le soleil qui à tout moment est quelque part au-dessus d'elle, et par suite de la longueur du cours [du fleuve] qui coule du sud au nord (à part les méandres) au-dessus de quarante et un degrés. Elle est si nutritive que les habitants pensent que [dans leur corps] elle se transforme immédiatement en sang, conservant cette propriété depuis que Moïse la métamorphosa [en sang] [71].

[69] ce fait est déjà mentionné par DIODORE, I, 40. En ce qui concerne la composition chimique de l'eau du Nil, voir: BESANÇON, p. 131; HURST, p. 261; A. AZADIAN, *Les eaux d'Egypte,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1930, t. I

[70] Pescennius Niger, général romain que les légions de Syrie proclamèrent empereur après le meurtre de Pertinax (A.D. 193), mais il fut défait par Septime Sévère et tué en A.D. 195. Il était connu pour son attachement aux anciennes formes de la discipline militaire, et interdit à ses soldats de boire du vin, les obligeant à apaiser leur soif avec de l'eau et du vinaigre

[71] *Exode,* VII, 20.

Pour cette raison les prêtres d'Isis ne permettaient pas à leur (bœuf) 78
Apis d'en boire, parce qu'ils ne voulaient pas qu'il devînt trop gros et trop corpulent ou qu'eux-mêmes [le devinssent], afin que l'âme puisse mieux exercer ses facultés étant revêtue d'un corps léger et délicat. Par ailleurs, elle augmente la quantité des urines, guérit les douleurs des reins et est un [remède] souverain contre le souffle bronchial provenant des dernières côtes, [souffle] mélancolique qui attriste tellement le malade. [Après l'avoir puisée] du fleuve, ils mettent l'eau dans de larges cruches de pierre, l'agitant avec quelques amandes broyées, avec lesquelles ils enduisent aussi l'orifice du récipient, et la laissent se décanter pendant trois ou quatre heures.

Les poissons du Nil — Les hippopotames

Il [le fleuve] produit aussi une abondance de poissons, très différents des nôtres par leur forme et leur qualité, et par suite des canaux boueux [le poisson n'est] pas tout à fait savoureux ni sain [72]. De plus [le fleuve produit] diverses créatures,

[72] « le Nil compte environ vingt espèces de poissons, dont les plus communes sont : le mormyre oxyrhinque, *qanoûma* ou *khachm al-banat,* le mochochus niloticus; le silure électrique ou *r'âd* (tonnerre); le tetraodon, *faqâqa ;* le polypterus, *abou bichir*... Le poisson de table par excellence est le *bayad.* Comparés aux poissons de mer, les poissons du Nil ont la chair insipide et molle ». G. BÉNÉDITE, *Egypte,* (Collection des Guides JOANNE), Paris, [Hachette], 1900, p. 33. Cf. aussi : GEOFFROY SAINT HILAIRE, *Histoire naturelle des poissons du Nil,* in : *Description de l'Egypte,* [Panckoucke], t. XXIV, 1829, pp. 141-338.

78 étranges et monstrueuses, telles que : des taureaux du fleuve[73] (ainsi écrivent-ils), pas très différents de ceux de la terre mais pas plus grands qu'un veau d'un an et demi, et qui peuvent vivre longtemps hors de l'eau. Des chevaux du fleuve, appelés hippopotames, ayant de grandes têtes, de grandes mâchoires armées de défenses aussi blanches que l'ivoire, au corps aussi grand que celui d'une vache et proportionné comme un porc, bai-marron, à la peau lisse et si dure qu'elle peut à peine être percée par une arme; cependant (sous d'autres rapports et contrairement aux autres [hippopotames] décrits par Hérodote[74], Diodore[75] et Pline[76], quoique le premier en avait vu ici, et le dernier, à Rome, dans un triomphe)[77], ils sont lascifs, voraces et vindicatifs.

Dans les « Navigations espagnoles » on relate comment deux d'entre eux, ayant été trouvés sur le rivage par quelques Portugais, et s'étant enfuis devant eux dans l'eau, attaquèrent avec grande fureur le bateau dans lequel ils les virent monter, n'étant nullement intimidés par leurs coups de feu, mordant les flancs de l'embarcation, et s'en allant, plutôt de désespoir de n'avoir pu [leur] faire du mal, qu'autrement effrayés. Lors d'un autre voyage, d'autres hippopotames s'efforcèrent de retourner un bateau pour dévorer les hommes qui s'y trouvaient.

---

[73] des buffles ? Toutefois, plus loin SANDYS emploie le mot « buffle » pour désigner le buffle d'Egypte ou *gamous* [74] HÉRODOTE, II, 71 [75] DIODORE, I, 35 [76] PLINE, VIII, 39,1 [77] PLINE, VIII, 40,1.

Les crocodiles

Mais ceux-ci (s'il y en a maintenant) sont rares si [on les compare] aux crocodiles qui, par leur conformation ressemblent au lézard; certains d'entre eux[78] sont d'une grandeur incroyable. [Qu'ils soient devenus] si grands [en partant] de dimensions si petites est plus qu'étonnant, certains d'entre eux ayant plus de trente pieds de long, [et étant] éclos d'œufs pas plus grands que ceux pondus par une dinde. Sa queue est égale en longueur à son corps; avec elle il enserre sa proie et la tire dans le fleuve. Ses pattes sont armées de griffes, et son dos et ses flancs d'écailles à peine pénétrables; son ventre est tendre, doux et facilement percé; ses dents sont [placées] en zigzag l'une par rapport à l'autre; il n'a pas de langue et il ne déplace que sa mâchoire supérieure; lorsqu'elle est ouverte, sa gueule est si grande que certains d'entre eux peuvent avaler une génisse entière. Pendant quatre mois de l'année, il ne se soucie de rien, et cela pendant l'hiver; myope sur terre, il ne l'est pas dans l'eau; les deux éléments lui sont également utiles. 78

La femelle pond une centaine d'œufs, et ils sont couvés autant de jours; et quel que soit le nombre d'années qu'ils vivent, ceux qui vivent le plus longtemps, continuent à grandir. Là où elle pond, là est (ainsi écrivent-ils) la limite extrême de la crue suivante; la Nature les ayant gratifiés de cette extraordinaire prescience de [savoir] éviter les inconvénients du fleuve, tout en profitant de ses avantages. C'est pourquoi les hiéroglyphes égyptiens représentaient la Providence sous forme d'un crocodile[79].

---

[78] les crocodiles [79] inexact.

78 Entre eux et les dauphins règne une antipathie mortelle. Babillus (sic) [80], un homme hautement recommandé par Sénèque, ayant obtenu le gouvernement de l'Egypte, rapporte qu'il vit à l'embouchure du Nil, alors appelée Héracléoticum [81], un troupeau de dauphins se précipitant dans le fleuve, et rencontrant une variété de crocodiles qui combattirent comme si c'était pour la souveraineté [82]. [Ils furent] vaincus à la longue par ces douces et inoffensives créatures qui, nageant sous eux et fendant leurs ventres avec leurs nageoires dorsales, mirent ainsi le reste en fuite, comme vaincus dans une bataille. Une créature craintive avec les audacieux, et audacieuse avec les craintifs.

Les Tentyrites [83] non plus ne les ont pas maîtrisés grâce à leur tempérament ou leur apparence (comme certains ont conjecturé),

[80] Balbillus, préfet d'Egypte sous Néron. La bataille entre les dauphins et les crocodiles, dont fut témoin Balbillus, est relatée par SÉNÈQUE, in : *Questions naturelles,* IV, 2, 13-14. (Cité par A. BERNAND, *Le Delta égyptien d'après les textes grecs,* t. I, p. 185. [Mémoires publiés par les membres de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, t. XCI], Le Caire, 1970) [81] c'est l'embouchure canopique, qui se trouvait à al-Tabia al-Hamra, à 10 km. au S.E. d'Abuqir : BALL, p. 105 [82] « les dauphins qui entrent dans le Nil ont sur le dos une épine qui semble aiguisée pour servir d'arme; les crocodiles veulent les empêcher de chasser dans un fleuve qu'ils regardent comme leur domaine; le dauphin, plus faible que son ennemi, le met à mort par ruse... Le crocodile a sous le ventre la peau molle et mince; le dauphin, comme effrayé, plonge, et, passant sous le ventre de son ennemi, il le lui ouvre avec son épine ». PLINE, lib. VIII, 38,1 [83] habitants de Tentyris, l'actuelle Dendérah, sur la rive ouest du Nil, à 665 km. en amont du Caire. « Les individus qui naissent à Tentyris, île du Nil, sont si redoutés des crocodiles que leur voix seule fait fuir ces animaux », PLINE, XXVIII, 6,2.

mais en étant féroces et courageux. [Ces Tentyrites], un peuple vivant très loin en amont [du Caire], dans une île entourée du Nil, | braves seulement avec ceux-ci, et les seuls hommes qui osent 79
les attaquer les premiers, poussés par une haine innée et poursuivant avidement le combat. Mais actuellement peu de crocodiles descendent à moins de trois journées de voyage du Caire.

Ils dévorent ceux qu'ils attrapent dans le fleuve, ce qui induit les gens de la campagne à placer des palissades aux endroits où ils vont chercher leur eau. Pendant le jour il vit la plupart du temps sur terre, quand, entre [le temps] où il dort et [le temps] où il est éveillé, un petit oiseau appelé trochilus [84] se nourrit en lui curant les dents; y trouvant du plaisir, il ouvre [encore] davantage [sa gueule].

Les ichneumons

[Alors] l'ichneumon [85], son mortel ennemi, profitant de l'occasion, s'élance dans sa gueule et se glissant le long de son gosier, comme une flèche, se ronge un chemin à travers son ventre et le détruit. Ceci, quoiqu'on en parle peu maintenant, était considéré comme une vérité au temps jadis, même par les Egyptiens eux-mêmes, qui rendaient des honneurs divins à l'ichneumon pour le bien qu'il leur faisait en détruisant ce serpent (sic). Et c'est peut-être vrai, quoique cela

[84] le *charadrius aegyptiacus,* L. Le nettoyage des dents par le trochilus est déjà mentionné par HÉRODOTE, II, 68 [85] *herpestes ichneumon,* mangouste, appelée aussi « Rat des Pharaons ».

79 n'ait pas été observé par les barbares. L'oiseau est connu actuellement, [il est] décrit comme étant grand à peu près comme une grive, de couleur blanche, les extrémités de ses plumes aiguës, dont il dresse le bout comme des soies quand il [les] lève, et ainsi il pique la gueule du crocodile quand celui-ci essaie de la fermer.

Quant à l'ichneumon, il n'a fait que changer de nom et est appelé maintenant le rat du Nil. Une bête particulière à l'Egypte, grande à peu près comme un chat et aussi propre [que lui], avec un museau de furet, mais noir et démuni de longs poils, les dents pointues, les oreilles rondes, les pattes courtes, la queue longue (grosse là où elle se joint au corps et épineuse au bout), le poil pointu et rayé [86], le dressant quand il est en colère, et alors il s'élancera sur un mâtin. On pense (car ils ont l'aspect des deux) qu'ils sont des deux sexes. Leurs petits sont apportés aux marchés par les gens de la campagne et achetés avidement par les gens de la ville pour la destruction des souris et des rats auxquels ils livreront particulièrement la chasse; avec cela ils sont forts, agiles et subtils. Ils se reposent assis sur leurs pattes de derrière, et, se levant de terre, sautent sur leur proie avec une violente rapidité. Ils dévorent aussi les grenouilles, les lézards, les caméléons, et toutes sortes de serpents (sic) de moindre dimension : étant un ennemi mortel de l'aspic, et détruisant les œufs des crocodiles partout où

---

[86] nous avons traduit par « rayé » le mot ***branded,*** terme vieilli pour ***streaked, tabby, marked with streakes.***

ils peuvent les trouver. Ils étrangleront tous les chats qu'ils rencontreront, car leur gueule est si petite qu'ils ne peuvent rien mordre d'épais. Ils n'aiment rien autant que la volaille, et ne détestent rien autant que le vent. 79

La capture des crocodiles

Mais pour en revenir aux crocodiles, les gens de la campagne les prennent souvent dans des pièges et, ligaturant leurs mâchoires ensemble, par un fer, les amènent vivants au Caire. Ils les prennent aussi avec des hameçons amorcés avec [de la viande] de mouton ou de chèvre, et attachés avec une corde au tronc d'un arbre. Ils en mangent la chair, toute, à l'exception de la tête et de la queue, et vendent leurs peaux aux marchands qui les expédient en chrétienté à cause de leur rareté. Il est écrit dans les chroniques arabes comment Humeth Aben Thoulom [87] (étant gouverneur de l'Egypte pour Gisar Motanichi [88], calife de Babylone [89]) en l'année 270 de leur Higra, fit fondre la représentation en plomb d'un crocodile

---

[87] Abu'l-'Abbas Ahmad ibn-Touloun, gouverneur d'Egypte de 868 à 884. [88] le calife qui nomma Ibn-Touloun, gouverneur d'Egypte en 254/868 (et non en 270 comme le dit SANDYS) s'appelait al-Mu'tazz bi'llah. (Plus exactement, al-Mu'tazz donna l'Egypte en apanage au chef turc Bayakbak qui avait épousé la veuve de Touloun. Ahmad ibn-Touloun fut nommé lieutenant de son beau-père et entra à Foustat en 254/868) [89] Baghdad. Les voyageurs des siècles passés confondaient très souvent Baghdad avec Babylone... Ils donnent alors à la ville le nom de Babel, Babellonia, ou un nom analogue. *Enc. Isl.*, 1913, art. Baghdad

79 trouvée parmi les ruines d'un ancien temple; depuis lors les habitants se sont plaints que ces serpents (sic) sont devenus plus désagréables à leur égard qu'auparavant, et affirment qu'elle avait été faite et enterrée là par les anciens magiciens pour refréner les ravages [que causaient les crocodiles].

La flore de l'Egypte

Dans tout le pays il n'y a pas de vin [90]; cependant il ne leur manque pas. Il n'y a pas non plus d'arbres dignes d'être mentionnés, sauf ceux qui ont été plantés, et ceux-ci seulement dans des vergers, à l'exception des palmiers qui font leur délice des déserts; et étant là chez eux, croissent à profusion. Ils en ont en abondance, réjouissant l'œil par leurs belles formes, et enrichissant leurs propriétaires par des avantages divers. Leur tronc est droit, haut, rond et élancé,

[90] les anciens Egyptiens consommaient le vin en grande quantité. Cf. P. Montet, *La vie quotidienne en Egypte au temps des Ramsès*, Paris, [Hachette], 1946, p. 91. — A l'époque gréco-romaine les vins égyptiens étaient également très renommés. « D'abord le vin des côtes voisines d'Alexandrie que l'on appelait vin maréotique; puis le vin de Sebennytus, dans le Delta »... « Athénée mentionne en outre les vins de Tanis, les vins de Thébaïde, particulièrement ceux de Coptos, et surtout le vin d'Anthylla, petite ville du Delta voisine d'Alexandrie, vin qu'il place avant tous les autres ». V. Loret, cité par G. Bénédite, *Egypte*, Guide Joanne, Paris, [Hachette], 1900 (mis à jour pour 1905), p. 26. — La conquête musulmane, en prohibant l'usage du vin, fit délaisser la culture de la vigne, qui n'a repris que depuis le règne de Mohammed ʿAli. — Cf. aussi : A. Lucas, *Ancient Egyptian Materials and Industries*, London, [E. Arnold], 1934, pp. 13-22.

(mais ne convient pas aux constructions), couvert de saillies et, grâce à cela, facile à escalader. Les branches [sont] comme des laîches, fendues sur la face inférieure et toujours vertes; croissant seulement à la cime et ressemblant à un beau panache de plumes qu'ils taillent chaque année, en élaguant [les branches] les plus basses et en dénudant un peu le tronc tout à fait au sommet. Il y en a de mâles et de femelles; les deux produisent des gousses (qui sont pleines de graines ressemblant à des cordons munis de nœuds) à la base de leurs branches, mais seule la [plante] femelle est féconde; et elle ne l'est pas, à moins de croître près de [la plante] mâle (vers les pousses droites de laquelle elle incline sa couronne) et d'avoir de ses graines [à lui] mélangées à ses graines [à elle], ce qu'ils ne manquent pas de faire au commencement de mars, et d'ensemencer le sol aux saisons habituelles.

Leurs dattes croissent comme des doigts et tirent de là leur nom [91] : elles ne sont pas mûres jusqu'à la fin de décembre et commencent à produire des gousses au début de février. Ils ouvrent le haut de ceux qui sont stériles ou ont péri : et ils en prennent la moelle, jadis appelée cervelle, qu'ils vendent çà et là : une excellente salade, assez semblable par le goût, mais beaucoup meilleure qu'un artichaut. Avec les branches ils font des couchettes, | des 80
treillis, etc.; du limbe des feuilles [ils font] des paniers, des nattes, des éventails, etc.; de l'enveloppe extérieure de la gousse, de bonnes cordes, de l'intérieur — des brosses, etc., et ils fournissent chaque

[91] *datte* vient du latin *dactylus*, lui-même emprunté au grec *daktylos*, « doigt ».

80 année de ces choses-là sans dommage pour eux-mêmes. Ils tiennent cet arbre pour la représentation parfaite de l'homme et le représentent par lui. D'abord parce qu'il ne fertilise que par le coït; ensuite, comme ayant un cerveau, pour ainsi dire, dans la partie supérieure, lequel, une fois corrompu, l'arbre périt, de même que l'homme; et enfin, vu que sur son sommet croissent certains filaments qui ressemblent à des cheveux; la grande extrémité des branches apparaissant comme des mains étendues, et les dattes comme des doigts. Et, comme le palmier ne peut être anéanti, mais produit des pousses malgré tous les obstacles, ses branches ont été proposées comme récompenses pour ceux qui étaient soit victorieux dans [le métier] des armes, soit dans les exercices

— Palmaque nobilis
Terrarum dominos evehit at deos

Hor. l. 3. Od. 3. [92]

qu'ils portent dans leurs mains quand ils reviennent d'une victoire. Une coutume d'abord instituée par Thésée [93] dans l'île de Délos.

Le bois est donc rare ici, si l'on en considère la quantité, et cependant il y en a suffisamment si l'on considère les emplois qu'on en fait. Car ils ne mangent que peu de viande (du fromage frais, du

[92] traduction littérale : La palme illustre les élève au rang des maîtres de la terre, au rang des dieux : HORACE. lib. I, *Od.* 1,5 [93] « la palme, depuis la plus haute antiquité, est le symbole de la victoire; il est superflu d'en chercher l'origine qui ne peut être que l'Orient » : F. CABROL et H. LECLERCQ, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie,* Paris, [Letouzey et Ané], 1937, art. Palme.

lait caillé devenu consistant, des racines, des fruits, des légumes, 80
surtout le Colucasia, appelé jadis fève égyptienne, quoique ne portant pas de fève, mais qui, comme la feuille du chou, est leur principal aliment; ils cuisent le pain en galettes sur le foyer et y mélangent des grains de coriandre). Quant au froid, ils ne le connaissent pas, ayant assez de déchets du palmier, de la canne à sucre et autres semblables choses pour leur fournir le combustible dont ils ont besoin. Mais les étrangers qui se nourrissent comme dans les pays plus froids, achètent au poids leur bois apporté ici par bateau. Les galions de Constantinople eux aussi, vont toujours dans la mer Noire pour [acheter] le bois de construction avant de faire leur voyage au Caire.

Je ne dois pas omettre les roseaux [ressemblant à de la] laiche, qui croissent dans les marais de l'Egypte et sont appelés papyrus, dont ils font du papier, et d'où le nôtre, fait de chiffon, a pris le nom. Ils le partageaient en de minces fragments, en quoi il se divise de lui-même; puis les étendant sur une table et les humectant avec de l'eau glutineuse du fleuve, ils les pressaient ensemble et les séchaient ainsi au soleil. Par ce moyen Philadelphe composa sa bibliothèque. Mais Eumène, roi de Pergame, s'efforçant de le surpasser en cela, Philadelphe ordonna qu'aucun papier ne fût transporté hors de son royaume; sur quoi Eumène inventa la fabrication et l'art d'écrire sur le parchemin, ainsi appelé d'après Pergame [94].

[94] à ce sujet cf. CH. DAREMBERG, EDM. SAGLIO et EDM. POTTIER, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* Paris, [Hachette], 1904, art. Liber.

80 Le passé de l'Egypte — Les temps fabuleux

On disait des Egyptiens qu'ils se considéraient comme la première nation au monde vu leur origine inconnue, la nature du sol et les excellentes facultés qu'ils ont développées par une longue persévérance. Mais il est certain que la plus grande partie de l'Egypte ou même la totalité, était une mer quand les autres parties du monde étaient [déjà] habitées; ceci ressort des coquillages et des arêtes de poissons trouvés dans les entrailles de la terre, et des sources qui ne donnent que des eaux salées et amères; entre tant de sources, il y en a une seule[95] (et celle-ci jaillit, dit-on, par un miracle) dont on peut boire. Si bien que par l'action du fleuve, ce pays mérite bien son nom (le don du Nil), charriant de la terre avec ses inondations, et repoussant la mer peu à peu, à tel point que l'île de Pharos, décrite ainsi par Homère,

Insula deinde quondam est valde undoso in ponto
Aegyptum ante (Pharum vero ipsam vocant)
Tantum semota quantum tota die cava navis
Confecit, cui stridulus ventus spirat a puppi. Odys. l. 4.[96]

touche maintenant au port d'Alexandrie.

[95] c'est la source d'eau douce qui se trouve à Matariyéh, à 10 km. environ au N.E. du Caire. Selon la tradition, elle jaillit lors du séjour, à cet endroit, de la Sainte Famille. Pour une description détaillée voir : M. JULLIEN, S.J., *L'arbre de la Vierge à Matarieh,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1904

[96] traduction littérale : Il est en cette mer des houles, un îlot qu'on appelle Pharos : par-devant l'Egyptos, il est à la distance que franchit en un jour l'un de nos vaisseaux creux, quand il lui souffle en poupe une brise très fraîche. *Odyssée,* IV, 355. L'île de Pharos, sur laquelle s'élevait le célèbre

Busiris[97] choisit ce pays, comme étant la plus belle région de 80
la terre pour y régner; choisissant les gens selon leurs professions,

Phare, a été décrite en détail par STRABON (XVII, 6-10). Elle fut réunie, en 285 av. J.C. par un môle de sept stades à la ville d'Alexandrie. Actuellement, à la place du Phare s'élève le fort de Qaïtbay. Cf. ABBÉ SUARD, *Alexandrie ancienne et nouvelle,* Alexandrie, [V. Penasson], 1899. — E. BRECCIA, *Alexandrea ad Aegyptum,* Bergamo, [Istituto italiano d'arti grafiche], 1914, p. 90. Au sujet de la citation d'HOMÈRE, GRATIEN LE PÈRE, écrit ce qui suit : (*Mémoire sur la ville d'Alexandrie,* in : *Description de l'Egypte,* [Panckoucke], 1826. *Etat moderne,* vol. XVIII, Ire partie, pp. 483 à 486) : « Ce passage sur lequel plusieurs écrivains modernes se sont assez mal fondés pour constater les progrès de l'exhaussement du Delta, est bien loin d'avoir été suffisamment éclairci. Voici le raisonnement qui fixe mon opinion à ce sujet ». D'après GRATIEN LE PÈRE, le mot « Egypte » désigne ici non le pays d'Egypte, mais le Nil, Aegyptus, comme ce fleuve s'appelait alors. Au temps d'HOMÈRE, les côtes maritimes de l'Egypte « n'étaient encore qu'un archipel », et « l'embouchure la plus occidentale du fleuve, celle de Canope ne fut, à l'époque du siège de Troie, qu'à Metelis ou à Hermopolis, aujourd'hui Foueh et Damanhour, situées à 14 et 16 lieues au sud-est ». Même ainsi, l'expression « à une journée de navigation » désigne une distance beaucoup plus grande (la journée de navigation était évaluée à 500 stades, c'est-à-dire à 16 lieues marines et demie). L'auteur conclut donc que le « Pharos » d'HOMÈRE était soit une île située en pleine mer et qui depuis a été submergée, ou bien « n'est qu'une fiction ou licence poétique pour ne pas dire une exagération ». L'ABBÉ SUARD (v. supra) explique ce passage autrement : Ménélas aurait quitté l'Egypte à l'embouchure Bolbitine, distante du Pharos de 30 à 35 lieues, « distance que pouvait franchir un navire à voiles et à rames à cette époque avec vent en poupe, en 24 heures ». *Op. cit.,* p. 12.

[97] roi d'Egypte, d'après certaines fables grecques. Fils de Neptune et d'Anippe ou de Libye. D'après DIODORE (I, 45, 46) il aurait été le fondateur de Diospolis la Grande ou Thèbes (Louxor).

il les obligea à ne pratiquer que celles-là, grâce à quoi ils devinrent excellents dans leur spécialité. Il les soumit d'abord par l'adoration des dieux, enhardissant et terrifiant leurs esprits avec [la croyance en] une existence après la mort, heureuse ou malheureuse selon le bien ou le mal commis dans la présente; et [il] institua le culte des choses méprisables soit pour les quelques avantages qu'elles pouvaient procurer, soit pour les apaiser en vue de prévenir les maux qu'elles avaient le pouvoir d'infliger. Juvénal, qui vécut parmi eux, parle ainsi d'eux :

Quis nescit, Volusi Bithynice, qualia demens
Aegyptos portenta colat ? Crocodilon adorat
Pars haec, illa pavet saturam serpentibus ibin;
Effigies sacri nitet aurea cercopitheci,
Dimidio magicae resonant ubi Memnone chordae
Atque vetus Thebe centum iacet obruta portis;
Illic aeluros, hic piscem fluminis, illic
81 | Oppida tota canem venerantur, nemo Dianam.
Porrum et caepe nefas violare et frangere morsu;
O sanctas gentes quibus haec nascuntur in hortis
Numina ! Lanatis animalibus abstinet omnis
Mensa, nefas illic fetum jugulare capellae,
Carnibus humanis vesci licet.

Juven. Sat. 25. [98]

[98] traduction littérale : Qui ne sait, ô Volusius Bithynicus, à quels monstres l'Egyptien adresse son culte insensé ? Les uns adorent le crocodile, les autres se sentent saisis d'effroi devant l'ibis gorgé de serpents. On voit briller la statue dorée du cercopithèque sacré, là où résonnent les accords magiques

Car les Tentyrites [99] animés d'une haine invétérée contre les 81
Ombites [100], leurs voisins, à cause de leur adoration pour le crocodile qu'ils haïssaient, tombèrent sur eux à l'improviste lors de leurs querelles civiles pendant la célébration de leur festival, et les mettant en fuite, taillèrent en pièces les derniers et les dévorèrent avidement, tout fumants de chaleur, les cœurs encore palpitants : le poète lui-même fut un témoin oculaire de ce fait.

De telles querelles provenaient de la multitude des dieux différents dans chacune des juridictions instituées par la politique rusée de leurs rois qui s'efforcèrent, avec une astuce toute particulière [d'empêcher] qu'ils ne s'unissent pour une insurrection générale. Ils honoraient tout particulièrement Isis et Osiris, dont l'histoire (trop ennuyeuse pour le bref récit auquel nous nous sommes astreints) contenait diverses allégories. Entre autres, ils symbolisaient par Osiris le Nil, par Isis la terre fécondée par le fleuve, et par Typhon, la mer [101]. Ils disaient que Typhon était

de la statue tronquée de Memnon et où gît ensevelie l'antique Thèbes aux cent portes. Des villes entières révèrent, ici, des chats; là, le poisson du fleuve; là, le chien; quant à Diane, personne n'a cure d'elle : c'est un sacrilège que d'outrager, en y mettant la dent, le poireau et l'oignon. Saintes populations, dont les divinités poussent dans les jardins ! Les bêtes à laine ne paraissent sur aucune table. Là-bas, c'est un sacrilège que d'étrangler un chevreau. Mais il est permis de se nourrir de chair humaine. JUVÉNAL, *Satires,* XV, 1.
[99] voir notre note 83 [100] habitants d'Ombos, sur la rive ouest du Nil, à 30 km. en aval de Louxor. Le récit du combat entre les habitants de Tentyris et d'Ombos est relaté par JUVÉNAL, *Sat.* XV, 35 [101] « on raconte donc qu'Osiris, régnant avec justice sur l'Egypte, fut tué par

81 vaincu par Osiris, en ce que le fleuve avait repoussé la mer, et il fut ensuite assassiné par Typhon, parce qu'à la longue la mer, pour ainsi dire, le dévore. Leurs prêtres venaient en dignité tout de suite après le roi; et [participaient] à son conseil dans toutes les affaires importantes. Il était choisi parmi eux, ou, s'il était choisi parmi les soldats, il était sur le champ investi de la dignité de Grand Prêtre et instruit par eux dans tous les mystères de leur philosophie, exposée sous [forme] de fables et de phrases énigmatiques. Ils ne burent pas de vin jusqu'au temps de Psammétique[102], le dernier des Pharaons, estimant qu'il provenait du sang des géants en ce qu'il excitait l'esprit à la luxure, à l'impatience, à la cruauté et à tous les sentiments désordonnés qui caractérisaient ces contempteurs des dieux.

De tous les païens, ils furent les premiers à enseigner l'immortalité de l'âme et sa transmigration dans un autre corps, soit d'un homme soit d'une bête, pure ou impure, suivant [la manière dont] elle s'était conduite dans le précédent. Pythagore[103] reçut d'eux cette croyance et la divulgua aux Grecs qui, faciles à persuader, affirmaient qu'il avait été lui-même jadis Ethalidès[104], fils de

---

son frère Typhon, homme violent et impie », DIODORE DE SICILE, I, 21. Toute la légende d'Osiris, d'Isis et de Typhon est relatée par PLUTARQUE, dans : *De Iside et Osiride,* XII-XX. [102] Psammétique III, vaincu à Péluse par Cambyse en 525 av. J.C. L'Egypte devint alors une satrapie persane [103] le philosophe et mathématicien grec du VIe s. av. J.C. dont l'existence même a été mise en doute [104] fils d'Hermès et d'Eupolème, il fit, en qualité de héraut, partie de l'expédition des Argonautes.

Mercure; sommé par son père de demander ce qu'il voudrait 81
— à l'exception de l'immortalité — il exprima le désir de savoir, après sa mort, ce qui s'était passé dans sa vie, et d'avoir sa mémoire entièrement préservée, ce qui lui arriva selon son désir, car on le dispensa de boire du Léthé. Après la mort d'Ethalidès, il devint Euphorbe[105]

Ipse ego (nam memini) Troiani tempore belli
Panthoides Euphorbus eram, cui pectore quondam
Haesit in adverso gravis hasta minoris Atridae;
Cognovi clipeum, laevae gestamina nostrae
Nuper Abanteis templo Iunonis in Argis.

Ovid. Met. l. 15.[106]

et puis Hermothime[107], puis Délius[108], puis Pyrrhus[109], un pêcheur et enfin Pythagore. Par ce moyen il détourna les Grecs de la luxure, et inculqua dans leur esprit l'horreur du mal.

---

[105] fils de Panthous, Troyen célèbre par sa force. Il blessa Patrocle, mais fut blessé par Ménélas [106] traduction littérale: Moi-même, je m'en souviens, au temps de la guerre de Troie, j'étais cet Euphorbe, fils de Panthous, qui eut un jour la poitrine traversée par la lourde lance de son adversaire, le plus jeune des Atrides; naguère encore, à Argos, où régna Abas, j'ai reconnu dans le temple de Junon le bouclier que portait alors mon bras gauche. OVIDE, *Métamorphoses,* lib. XV, 160 [107] célèbre prophète de Clazomène qui prétendait que son âme se séparait de son corps et parcourait les différentes parties de la terre, pour réintégrer ensuite son corps. PLINE, VII, 53, I [108] un des surnoms d'Apollon parce qu'il était né à Délos [109] probablement le héros de la guerre de Troie, amoureux d'Andromaque et fondateur du royaume d'Epire.

La civilisation de l'ancienne Egypte

Les Egyptiens inventèrent d'abord l'arithmétique, la musique et la géométrie, et, par suite de la sérénité perpétuelle de l'air, découvrirent le cours du soleil et des étoiles, leurs constellations, leurs levers, leurs aspects et leurs influences, divisant par ce moyen l'année en mois et établissant leurs [procédés de] divination sur les propriétés secrètes [des étoiles]. De plus, Orphée [110], Musée [111] et Homère ont emprunté aux Egyptiens leurs hymnes et leurs fables [concernant] les dieux; Pythagore, Eudoxe [112] et Démocrite, leur philosophie; Lycurgue, Solon et Platon, la forme de leurs gouvernements, grâce auxquels ils ont tous, chacun à sa façon, immortalisé leur mémoire. Leurs
82 lettres furent inventées par Mercure qui écrivait de | droite à gauche comme font tous les Africains. Mais surtout dans [le domaine] du sacré, ils exprimèrent leurs pensées par des hiéroglyphes qui se composent de figures significatives dont on en voit beaucoup, mais qui sont difficiles à interpréter. Comme exemple, je vais en reproduire un qui passe pour figurer dans le porche du temple de Minerve de la ville de Saï (voir fig. 3) [113] :

---

[110] poète et musicien thrace, fils d'Apollon et de la nymphe Calliope [111] poète et musicien légendaire des temps héroïques de la Grèce, disciple d'Orphée et premier prêtre des mystères d'Eleusis [112] probablement Eudoxe de Cnide, astronome grec à qui l'on attribue l'invention du cadran solaire horizontal. Mort en Egypte (409-356 av. J.C.) [113] Saïs, ancien nom de Sâ al-Hagar, dans le Delta. Le temple de Minerve à Saïs est mentionné par HÉRODOTE (II, 175) et par STRABON (XVII, c. 1; 18). Voir :



Fig. 3. — Hiéroglyphes se trouvant dans le porche du temple Minerve à Saï.

L'enfant représente ceux qui entrent dans le monde, et le vieillard 82
ceux qui le quittent; le faucon, Dieu; le poisson, la haine, parce qu'ils haïssaient les poissons qui vivaient dans la mer, symbolisant Typhon; et par le cheval de fleuve [ils représentaient] l'assassinat, l'impudence, la violence et l'injustice : car ils disent qu'il tue son père et fait violence à sa propre mère, ce qui, mis ensemble, signifie : O vous qui entrez dans le monde et en sortez, Dieu hait l'injustice.

Le passé de l'Egypte — Les Pharaons

Au début ils furent gouvernés par leurs propres Pharaons, dont Sésostris [114] qui entra dans la mer Rouge dans les galères inventées par lui le premier [115], fut le plus célèbre et le plus puissant; il soumit l'Arabie et la plus grande partie de l'Ethiopie et la Libye [116]. Exalté par ces [heureux] débuts, il ambitionna l'empire du monde, envahissant non seulement ces

---

Ball, p. 18. — Jollois et Du Bois-Aymé, *Description des principales ruines situées dans la portion de l'ancien Delta comprise entre les branches de Rosette et de Damiette,* in : *Description de l'Egypte,* [Panckoucke], 1826, t. V. *Antiquités-Description,* ch. XXV, p. 169. L'explication des hiéroglyphes qui suit le dessin a été empruntée par Sandys à Plutarque qui mentionne le temple de Minerve à Saïs et donne la « traduction » de l'inscription : « O vous qui naissez à la vie, O vous qui allez en sortir, Dieu déteste l'impudence ». Plutarque, *De Isis et Osiris,* 32. *Œuvres complètes,* trad. Bétolaud, Paris, [Hachette], 1870, t. II, p. 252. [114] nom grec du pharaon Ramsès II (1298-1235 av. J.C.) [115] relaté par Diodore de Sicile, I, 55 [116] relaté par Diodore de Sicile, I, 53-55.

82 contrées de la plus grande Asie conquises beaucoup plus tard par Alexandre, mais étendant ses conquêtes jusqu'aux extrêmes confins du continent au sud et à l'est. Puis se tournant vers l'ouest, il vainquit les Scythes et les nations voisines du Pont-Euxin [117]; passant en Europe, il soumit les Thraces. Tenu en échec par la famine par suite de la stérilité de ces pays et la multitude de ses gens, il fut contraint d'abandonner son projet, et retournant par le fleuve Phase [118], vainquit les Gètes [119], où il laissa ses soldats les plus fatigués et compléta son armée avec les gens de cette contrée. Sur quoi Flaccus [120] décrivant les portes du Temple de Colchide [121], les représenta comme figurant les ancêtres des Colchidiens [122].

Nec minus hic varia dux laetus imagine Templi,
Ad gemina fert ora fores; cunabula gentis
Colchidos hic, ortusque tuens : ut prima Sesostris
Intulerit rex bella Getis; ut clade suorum
Territus; hos Thebas, patriumq; reducat ad amnem :
Phasidis hos imponat agris, Colchosque vocari
Imperet : Arsinœn illi, trepide que requirunt
Otia laeti Phari, pinguemque, sine imbribus annum.

Val. Flac. Argon. l. 5. [123]

---

[117] la mer Noire [118] rivière de l'ancienne Colchide, aujourd'hui le Rioni ou Rion. La région qu'il arrose est aujourd'hui la Mingrélie russe [119] peuple scythe de l'ancienne Europe sud-orientale, apparenté aux Daces, puis confondu avec les Goths [120] VALÉRIUS FLACCUS (CAIUS), poète latin, auteur des *Argonautiques* (Ier s.) [121] v. notre note 118 [122] DIODORE, I, 55 [123] traduction littérale : Heureux des images variées du temple de là-bas.

Dans les pays vaincus il érigea des piliers sur lesquels étaient gravés (à part les exploits qu'il avait accomplis) les figures d'hommes et sur certaines [d'entre elles] les parties secrètes d'une femme [124] pour laisser un témoignage | de la valeur ou de la couardise des 83
vaincus.

A son retour en Egypte, il était tiré, aux jours solennels, par les rois tributaires [125], dans les temples des dieux qu'il avait ornés de leurs dépouilles. Il fit creuser beaucoup de canaux à travers le pays, certains d'entre eux navigables [126]; grâce à cela des marais improductifs furent asséchés, le pays rendu plus puissant, le commerce rendu facile, et les endroits qui souffraient d'une pénurie d'eau furent irrigués. Il essaya de faire faire un canal navigable [127] entre la mer Rouge et le fleuve [Nil], [et fut] ensuite suivi par Darius [128] : mais tous les deux l'abandonnèrent par défiance [due aux mêmes raisons]. Car on trouva que la mer était située plus

---

Le chef jette un coup d'œil sur les deux battants, regardant là le berceau du peuple de Colchide et son origine; comment le roi Sésostris a porté la guerre pour la première fois chez les Gètes et comment il fut abattu par le désastre des siens. Il les reconduit à Thèbes et au fleuve de leur patrie, il les établit dans les champs de Phasis et ordonne qu'ils soient nommés les habitants de Colchos. Ils mènent précipitamment vers la célèbre Arsinoé, le repos agréable de Pharos et vers une récolte abondante sans pluies [124] mentionné par DIODORE, I, 55 [125] cf. DIODORE, I, 58 [126] cf. DIODORE I, 57. Sésostris apparaît sous le nom de Sesoosis. (En fait c'est le pharaon Ramsès II) [127] en fait c'est le pharaon Néchao (609-594 av. J.C.) qui entreprit le creusement de ce canal. Cf. HÉRODOTE, II, 158 [128] roi des Perses de 521 à 485 av. J.C.

83 haut que l'Egypte : ce qui leur inspira la fausse crainte [129] qu'ou bien elle noierait le pays, ou bien, en se mélangeant au Nil, gâterait ses eaux. Les traces de leurs hardies tentatives subsistent jusqu'à ce jour : néanmoins elles furent jusqu'à un certain point réalisées beaucoup plus tard par Philadelphe [130].

Le passé de l'Egypte— La conquête perse— La conquête grecque

Cambyse [131] fut le premier qui les fit plier sous un joug étranger, qui détruisit leurs temples et massacra leurs prêtres après avoir blessé de ses propres mains leur Apis, se moquant de leurs dieux renversés et saignants, d'eux-mêmes et de leurs protecteurs si faibles. A la suite de quoi, relatent-ils, il devint fou et eut si peu de succès dans son expédition ultérieure.

---

[129] d'après HÉRODOTE (II, 158), Néchao arrêta les travaux parce qu'un oracle l'avertit « qu'il travaillait pour le barbare ». Darius reprit l'œuvre commencée, mais lui aussi la laissa inachevée « car il avait appris, dit DIODORE DE SICILE, que s'il coupait l'isthme, il inonderait l'Egypte dont le sol était plus bas que le niveau de la mer Rouge ». G. HANOTAUX, *Histoire de la Nation Egyptienne,* Paris, [Plon], 1931, t. I, p. 148 [130] Ptolémée II Philadelphe (285-247 av. J.C.) acheva le canal des deux mers, mais le ferma du côté de la mer Rouge par une écluse. Trajan, en 98 reportera au Vieux-Caire la prise d'eau du Nil qui auparavant se trouvait à Bubastis. Enfin, le « Canal des quatre rois », ensablé, sera remis en état par le calife 'Omar, et, prolongé jusqu'à Qolzoum, prendra le nom de « Canal de l'émir des Croyants ». HANOTAUX, *op. cit.,* t. I, p. 149 [131] roi de Perse de 529 à 522 av. J.C., conquit l'Egypte en 525 av. J.C.

— — Vesanus in ortus 83
Cambyses longi populos pervenit ad aevi
Defectusque epulis et pastus caede suorum
— — redit ... — Lucan. l. 10. [132]

Au temps de Darius qui fut appelé Nothus [133], ils expulsèrent les Perses et furent de nouveau gouvernés par leurs propres rois. Mais Ochus les réduisit à leur précédent état de sujétion; continuant ainsi jusqu'à ce que Alexandre le Grand soumit ce pays avec le reste du monde. Après sa mort, lors de la division de l'Empire, l'Egypte revint à Ptolémée [134], fils de Lagos, et resta dans sa famille pendant un espace de temps de deux cent quatre ans [135], dix rois, tous de la même famille succédant l'un à l'autre. Philadelphe [136] étant le second en succession, mais le premier en gloire; puis Evergète [137], Philopator [138], Epiphane [139], Philométor [140], Physcon [141] (ainsi appelé à cause de sa difformité), Lathure [142] et Aulète [143],

---

[132] traduction littérale : L'insensé Cambyse parvint en Orient jusque chez les peuples à la longue vie : manquant de vivres et réduit à massacrer les siens pour se nourrir, il revint (sans te connaître, ô Nil). LUCAIN, lib. X, 279 [133] erreur. Les Egyptiens se soulevèrent en 486 av. J.C. contre Darius Ier. L'Egypte retombera sous le joug perse en 455 av. J.C. (sous Artaxerxès Ier). Nothus ou Ochus était le surnom de Darius II qui régna de 424 à 406 av. J.C. [134] en 323 av. J.C. [135] en réalité les Lagides régnèrent 293 ans (de 323 à 30 av. J.C.) [136] 283-246 av. J.C. [137] Ptolémée III Evergète : 246-222 av. J.C. [138] Ptolémée IV Philopator : 222-205 av. J.C. [139] Ptolémée V Epiphane : 205-181 av. J.C. [140] Ptolémée VI Philométor : 181-146/5 av. J.C. [141] c'est-à-dire : Ventru; Ptolémée VII Evergète II : 146/5-117 av. J.C. [142] Lathyre, c'est-à-dire : Pois chiche; Ptolémée VIII ou Soter II, 117-106 av. J.C. [143] Aulète, c'est-à-dire : Joueur de flûte; Ptolémée XI : 63-55 av. J.C.

83 qui laissa son fils Dionysos [144], avec Cléopâtre [145], cohéritiers de son sceptre. Mais elle, elle bannit son frère

Ultima Lageae stirpis perituraque proles
Degener, incestae sceptris cessure sorori

Lucan l. 8. [146]

[Cléopâtre] qui, enveloppée dans un matelas, et transportée pendant la nuit dans un petit bateau au logis de César [qui avait] récemment poursuivi Pompée et puis ses meurtriers, le circonvint si bien par ses charmes ensorcelants qu'elle conquit le conquérant. Un monstre fatal pour Rome, et, comme le cheval de Séjan [147], [fatale] à ses malheureux amants. Cependant elle réussit à finir dignement sa vie.

— — Quae generosius
Perire quaerens, non muliebriter
Expavit ensem, nec latentis
Classe cita reparavit oras,
Ausa et jacentem visere regiam
Vultu sereno, fortis et asperas

---

[144] Bacchus, Ptolémée XII : 55-47 av. J.C. [145] sœur de Ptolémée XII
[146] traduction littérale : Dernier rejeton de la souche de Lagos, dégénéré qui dois périr et céder le sceptre à ta sœur incestueuse. LUCAIN, VIII, 692
[147] cheval d'un certain Cn. Seius, qui porta malheur à tous ceux qui le possédèrent. D'où naquit le proverbe : ille homo habet Sejanum equum, qu'on appliquait à ceux qui étaient accablés de maux. J. LEMPRIÈRE, *A classical dictionary,* London, [Routledge], (sans date d'édition), art. Seius.

Tractare serpentes, ut atrum 83
Corpore conbiberet venenum.
Deliberata morte ferocior:
Saevis Liburnis scilicet invidens
Privata deduci superbo
Non humilis mulier, triumpho.

Hor. l. 1. Od. 37. [148]

L'Egypte, province romaine — La conquête arabe — Les Mamelouks — La conquête turque

La tragédie terminée, Octave César réduisit l'Egypte au rang d'une province. Sous la sujétion romaine, ils reçurent la connaissance du christianisme par le ministère de Saint Marc l'Evangéliste [149]. Lors de la division de cet empire, ils devinrent les sujets des empereurs de Constantinople. Mais bientôt les Egyptiens, las de leur oppression (...) [150]

---

[148] traduction littérale : « Mais elle, cherchant à mourir plus noblement, n'eut pas devant le glaive une frayeur de femme et ne gagna point, sur sa flotte rapide, l'abri d'une contrée cachée; elle osa regarder d'un visage serein son palais déchu et, sans crainte, manier les serpents irrités, pour en boire, de tout son corps, le noir venin; plus intrépide par la volonté de mourir; oui, elle refusait aux cruels liburnes, femme au cœur haut, l'honneur de la conduire, détrônée, à l'orgueilleux triomphe ». HORACE, lib. I, *Od.,* 37
[149] la tradition, basée sur un passage de la *Historia Ecclesiastica* d'EUSÈBE (II, 16), d'après laquelle St. Marc aurait fondé l'Eglise d'Alexandrie, ne repose en réalité sur aucun fait historique. DOUGLAS, *op. cit.,* art. Mark (John)
[150] passage ne présentant pas d'intérêt.

comme disent quelques-uns, appelèrent les Sarrasins pour les aider à expulser les Grecs. Mais, du reste, ils furent expulsés par Hamro [151], général d'Omar, le second grand-prêtre mahométan [152], en l'année 635 [153]; celui-ci, leur imposant seulement un tribut, accorda à tous la liberté religieuse. Ainsi l'Egypte tomba sous la domination du
84 calife | de Babylone [154] jusqu'à ce qu'ils établissent leur propre calife [155] considéré cependant comme schismatique.

Les califes égyptiens continuèrent [à régner] pendant trois cent deux ans jusqu'au temps d'Amaury [156], sixième roi de Jérusalem. Attaqué par lui, le calife [157] implora l'aide du sultan de Syrie qui lui envoya Saracco [158] qui repoussa les chrétiens et, en assassinant celui qu'il avait secouru, usurpa sa souveraineté. Saladin [159], le plus grand destructeur de la Terre sainte, lui succéda. A l'article de la mort, il interdit toute pompe funéraire, à l'exception

---

[151] 'Amr ibn al-'As [152] 'Omar ibn al-Khattab, second calife (634-644) [153] erreur : A.D. 641 [154] erreur. Voir notre note 89 [155] Mou'izz, 4e calife fatimide, dont le lieutenant Djawhar conquit l'Egypte en 969 [156] Amaury Ier, roi de Jérusalem de 1162 à 1174 [157] il implora le vizir Chawar [158] en réalité : Shirkuh (Abu'l-Harith Asad al-Din Shirkuh), oncle de Saladin. D'abord général de Nur al-Din, prince d'Alep et de Damas, puis vizir du dernier calife fatimide al-'Adid, et en cette dernière qualité il porta le surnom honorifique de Malik Manṣur. Appelé par le calife al-'Adid lorsque les Francs assiégeaient le Caire, il devint vizir après l'assassinat de Chawar, mais mourut deux mois plus tard, le 23 mars 1169. *Encycl. Isl.,* 1934, art. Shirkuh [159] de son vrai nom : Salah ad-dounya-wa'd-Dine Youssouf ibn Ayyoub, sultan d'Egypte de 1169 à 1193.

d'une chemise promenée à l'extrémité d'une lance, avec cette 84
proclamation :

> Le Grand Saladin, le conquérant de l'Est,
> De toute la pompe et de la gloire qu'il possédait
> (Oh, bien frêle et transitoire !) n'a pas
> Emporté plus que cette pauvre chemise qu'il portait.

Pendant soixante-seize ans ce royaume continua [à exister] avec les Turcs jusqu'au règne de Mélec-Sala [160] qui, souvent défait par les chrétiens, ayant perdu la plupart de ses hommes, et se défiant des Egyptiens, acheta aux Tartares qui avaient alors conquis cette nation, une multitude d'esclaves circassiens (un peuple des bords du Pont-Euxin [161], jadis appelé Gètes) [162]. Il les arma et, grâce à leur bravoure, non seulement libéra son pays mais infligea aux Français une terrible défaite, faisant prisonnier le roi Louis [163] tout près de Damiette [164]. Mais ces esclaves assassinèrent peu après Mélec-Sala [165] et élurent leur propre sultan, tyrannisèrent les naturels du pays, et continuèrent à garder le pouvoir par l'achat annuel d'enfants circassiens, amenés à Alexandrie par

---

[160] Al-Malik al-Salih Nadjm al-Din Ayyoub, sultan d'Egypte de 1240 à 1249 [161] voir notre note 117 [162] voir notre note 119 [163] Saint Louis, fait prisonnier en 1250 lors de la 7e Croisade [164] plus exactement à Miniet Abou 'Abdallah, aujourd'hui Mit al-Kholi 'Abdallah. P. de Hénaut, *L'Egypte ancienne, moderne, contemporaine,* Collège de la Sainte Famille, Le Caire, 1927, p. 233. — A. Boinet Bey, *Dictionnaire géographique de l'Egypte,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1890, p. 380 [165] voir notre note 160.

84 des pirates et des marchands. Ils les instruisaient dans la loi mahométane et la science des armes, le fils ne succédant pas à son père ni [à la tête] de l'Empire, ni dans le métier militaire, ni même dans l'appellation de mamelouk [166]. Terribles par leur pouvoir et ayant des richesses en abondance, ils maintinrent ce gouvernement pendant deux cent soixante-dix ans. Renversés enfin par Sélim [167], le premier empereur turc, et après divers conflits [aux issues] indécises et mortelles, ils furent complètement anéantis; en même temps que leur vie, ils perdirent leur empire [qui revint] au conquérant.

L'administration turque

Il subsiste jusqu'à maintenant dans sa postérité et [le pouvoir] est maintenant assumé par un Pacha, dont la résidence est au Caire, et qui commande comme un souverain absolu; sous lui sont seize sandjaks [168] et cent mille spahis [169]. Les revenus de ce petit pays s'élèvent

---

[166] sens original : « Esclave sous la possession de son maître » (*Enc. Isl.*, 1936, art. Mamluk). Anciens esclaves appartenant aux gardes des sultans ou des émirs, qui s'étaient fait remarquer par leurs qualités et avaient été affranchis par leurs maîtres [167] voir notre note 18 [168] voir notre note 49
[169] SANDYS donne l'explication suivante de ce mot (édit. 1627, p. 48; édit. 1673, p. 38). « Les spahis sont des cavaliers armés généralement et simultanément d'un arc, d'une massue, d'une lance, d'une arquebuse et d'un cimeterre. Pour se protéger ils portent de petits boucliers et des cottes de mailles... ». Ce mot est d'origine persane et signifiait : « Membre d'une armée, soldat ». Il fut employé par les Turcs pour les « soldats à cheval ». *Encycl. Isl.*, 1934, art. Sepoy.

à trois millions de sharifs [170], le Grand Turc en ayant un (c'est-à-dire 84
quatre cent mille déboursés chaque année [sous forme de] sucre et de riz et envoyés à Constantinople; le reste est envoyé par [voie de] terre avec une garde de six cents soldats par crainte des Florentins); un autre million est dépensé en traitements et pour l'envoi de la caravane à la Mecque; le troisième reste au Pacha pour soutenir son rang, et l'entretien de ses subordonnés. Mais c'est peu en comparaison avec ce qui en était levé sous le règne d'Aulète qui recevait sept millions et demi de couronnes, et, suppose-t-on, beaucoup plus était livré aux Romains pratiques.

Le Pacha en fonction, appelé Mahomet [171], est un homme bien

---

[170] SANDYS lui-même nous donne la définition du *schariffe* (sic) (édit. 1627, p. 108; édit. 1673, p. 84). C'est une pièce de monnaie « ayant la même légende (*stamp*) que la *sultanieh*, le nom du Caire, où elle a été frappée [y] étant ajouté; de valeur plus grande car l'or en est plus fin [et valant] 2 ou 3 *aspres* de plus». A la p. 14 (édit. 1627), (p. 11 de l'édit. 1673) il explique que 120 *aspres* constituent une *sultanieh*, tandis qu'à la p. 12 (édit. 1627), (p. 10 édit. 1673) il complète son explication en indiquant que la *sultanieh* équivaut à un sequin vénitien
[171] il s'agit de Mohammed Pacha, « qui mérite le surnom de Catil al-Guind, le destructeur des gendarmes. Et il fit son entrée au Caire durant la lune de Safar l'an 1016 (juin 1607). Il gouverna quatre ans, quatre mois et deux jours». *Passe-temps chronologique et historique etc.* Traduit par le CITOYEN VENTURE. Extrait de la « Revue d'Egypte », Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1896, p. 228. Les « gendarmes mamlouks » (sic) s'étant révoltés, furent battus par les Janissaires et les Arabes; 73 d'entre eux furent décapités et le reste fut exilé au Yémen. *id.*, p. 229. Le *Précis de l'histoire d'Egypte*, par DIVERS HISTORIENS ET ARCHÉOLOGUES, Imprimé par l'Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1933, t. III, p. 381, indique dans la liste des « Pashas

84 chargé d'ans, d'une nature revêche et inflexible. A sa première entrée, il coupa la tête à quatre mille spahis [172] qui s'étaient conduits avec trop d'insolence et s'étaient rendus coupables de violences et d'exactions. Il envoya à Constantinople les grands personnages qui dominaient avec arrogance, et ceux qui refusèrent d'aller, il les fit étrangler, se faisant aider par des Arabes (qui à bon droit haïssaient les autres) dans toutes les exécutions.

Si un vol est commis et les voleurs s'échappent, ceux qui ont été nommés pour garder ces quartiers [de la ville] souffrent à leur place, si bien que souvent pour éluder la punition, ils saisissent de pauvres innocents, quand ils ne peuvent pas appréhender les coupables. Ils percent des trous dans les bras des condamnés, étendus sur des piquets dans lesquels sont plantées des chandelles qui brûlent jusqu'[à consumer] la chair; ils sont conduits de cette façon à travers la ville jusqu'à la place de l'exécution. D'autres sont écorchés, et cependant vivent dans d'horribles tourments aussi longtemps que le bourreau ne meurtrit pas leur nombril. L'ivrognerie est punie par la mort, et tout genre de désordre est soumis à un examen si sévère que je pense qu'en aucune autre place vous n'en verrez si peu parmi une telle multitude de gens.

---

d'Egypte » pour l'année 1611 : « Sûfi Mehmed », et dans la colonne voisine (« Evénements contemporains ») : « Voyage de Sandys ». En fait Sûfi Mehmed n'entra en fonction que le 20 octobre 1611 (Venture, p. 229) lorsque Sandys avait déjà quitté l'Egypte. Dans la liste du *Précis,* le pacha qui gouvernait l'Egypte au moment du séjour de Sandys porte le nom de Silihtar Mehmed.

[172] voir notre note 169.

La haine causée par sa rigueur, l'a obligé à se confiner dans le château [173] pendant douze mois avant notre arrivée au Caire. Mais son gouvernement est si bien approuvé par le Grand Seigneur, que pour l'honorer davantage il lui a donné sa fille, une enfant de quatre ans, en mariage, qui a été célébré avec toutes les cérémonies possibles. Un trait de plus, en lui, est digne d'éloges, c'est qu'il ne tolérera presque pas qu'un chrétien devienne musulman, soit par aversion pour sa propre religion, ou [parce qu'il] sait très bien qu'ils le font seulement par [esprit de] lucre [174] ou par ambition.

Divisions administratives de l'Egypte — Population et mœurs

L'Egypte est divisée maintenant en trois provinces : celle 85
qui est située au sud du Caire est appelée Sahid [175]; celle entre le Caire, Rosette et Alexandrie : Errisia [176]; et celle entre le Caire,

---

[173] la Citadelle du Caire, construite par Saladin. Commencée en 1166 elle ne fut terminée qu'en 1207 [174] lorsqu'au VIIIe siècle fut introduite la capitation (*jizyah*) pour toutes les communautés monothéistes mais non-musulmanes (*dhimmis*), beaucoup de chrétiens se convertirent à l'islam pour échapper à cet impôt. S. and N. Ronart, *Concise Encyclopaedia of Arabic Civilization,* Amsterdam, [Djambatan], 1959, art. Christians, Dhimmi, Jizyah [175] le Saïd, c'est-à-dire la Haute-Egypte [176] en fait : Er-Rif, nom donné d'abord par les Arabes à la région s'étendant à l'ouest de la branche de Damiette du Nil, puis (aux IXe et Xe siècles) à la partie centrale du Delta. A. Bernand, *Le Delta égyptien d'après les textes grecs,* t. I, *Les confins libyques,* Le Caire, 1970, [Institut français d'archéologie orientale], p. 140. — *Enc. Isl.,* 1936, art. al-Nil. — cf. également d'Anville, *op. cit.,* pp. 36-37. « J'ai

85 Damiette, et Tenese[177] : Maremma[178]. Sahid dépasse toutes les autres en [quantité de] lin, en toutes sortes de grains, en volaille et en bétail; Errisia, en fruit et en riz; et Maremma, en coton et en sucre. Les habitants d'Errisia et de Maremma sont plus polis que ceux du Sahid et frayent davantage avec les étrangers, le Sahid étant seulement fréquenté par quelques Ethiopiens. Les pharaons et l'ancienne noblesse égyptienne résidaient dans le Sahid, les Ptolémées dans Errisia; les Romains et les Grecs, le long des côtes maritimes.

Mais les Mahométans firent du milieu du pays le centre de leur empire, aussi bien pour garder assujeti le tout, que par crainte d'une invasion de leurs places maritimes par les Chrétiens.

---

trouvé dans les Mémoires tirés des premières navigations des Européens dans les mers de l'Orient, que la terre qui borde le golfe arabique du côté de l'Egypte est appelée Rifa. On lit Errif dans Léon d'Afrique (tome I, fol. 81) parce qu'il emploie ce nom avec l'article préfixe. Mais en bornant ce qu'il appelle Riviera d'Errif, selon le texte italien, à la partie occidentale du pays entre le Caire et Rosset (Rosette. o.v.), il ne désigne ainsi que ce qu'on verra ci-dessous être distingué dans une plus grande étendue d'Errif ou de Bahri, sous la dénomination particulière de Bahiré ». (Béhéra. o.v.)

[177] l'ancienne Tennis à la pointe d'une île du lac Menzaléh voisine de l'actuel canal de Suez

[178] italien : *Maremma,* marais salant. Nom donné en Italie aux terrains marécageux et insalubres situés sur le bord de la Méditerranée. Cf. D'ANVILLE, *op. cit.,* p. 36-37. « Et le nom qui se lit Bechria dans Léon [l'Africain] à quelques lignes plus bas, avec l'interprétation de *ciò é Maremma,* il l'applique au pays que traversent les bras de Damiat et de Tenesse ou Tennis, ce qui est déplacé, si Bechria n'est autre chose qu'une altération du nom de Bahiré, comme il y a toute apparence ».

(----)[178a]. Ceux qui habitent actuellement le pays sont pour la 85
plupart des Maures. Il y a beaucoup de Turcs et de Juifs, qui vivent seulement dans les villes, quantité d'Arabes et beaucoup de Nègres. En ce qui concerne les chrétiens, les Coptes indigènes sont la majorité; il y a quelques Grecs et peu d'Arméniens.

Les Maures égyptiens (descendus des Arabes et se comprenant les uns les autres) sont des hommes de petite taille, au teint basané, au corps sec, à la voix stridente, à la démarche légère; de nature industrieuse, cherchant davantage leur profit que leurs aises; cependant ils savent vivre de peu, et n'exagèrent en rien. Ils sont plutôt astucieux que sages, plutôt attentifs que fidèles; et de beaucoup plus dévots que les Turcs dans la religion mahométane. En ce qui concerne l'instruction, ils sont complètement ignorants. Parmi eux, personne n'est noble; peu d'entre eux sont admis dans l'armée (ou autorisés à porter des armes dans la ville) ou dans la magistrature.

Dans les villes, les meilleurs d'entre eux se livrent au négoce : ils sont riches grâce à leur commerce avec les Hindous, mais cependant il dépérit depuis nos voyages aux Indes Orientales; à tel point que les épices apportées du Levant jusqu'ici, sont maintenant apportées là-bas avec profit par nos marchands.

En ce qui concerne leurs habits, ils diffèrent peu des Turcs, à l'exception de quelques-uns des plus jeunes qui portent de longs vêtements de toile (l'ancien vêtement du pays), une ceinture à la

---

[178a] quelques lignes ont été omises dans la traduction.

85 taille, et de grandes écharpes jetées autour du cou. (Certains des Nègres portent des gilets comme des surplis). Les gens plus pauvres portent un long vêtement de poils, rayé de noir et de blanc; en hiver — de longs vêtements de coton. En chantant, les mendiants obtiennent un secours et en même temps trouvent un adoucissement à leur pauvreté, jouant en outre sur des tambours ayant la forme de tamis [179]. Un grand nombre, ici, souffrent de maux d'yeux, soit à cause de la réverbération de la chaleur, soit de la poussière salée du sol, ou encore des excès sexuels; car la vérole est extrêmement répandue parmi eux.

Hors de leurs maisons, les femmes sont enveloppées du sommet de la tête jusqu'aux pieds d'amples robes de toile, écartant leurs bras en dessous pour paraître plus corpulentes. Car elles considèrent comme un mérite particulier d'être fortes; et la plupart d'entre elles le sont; ainsi en fréquentant ensemble, à certains jours, les bains, elles suivent certains régimes et [se soumettent à] des massages dont l'usage journalier est très efficace. Elles couvrent leur visage de feuilles de cyprès noires tachetées de rouge. Leurs vêtements de dessous sont d'étoffes plus légères que ceux

[179] « on distingue le tambourin hémisphérique (*nakkaré*), le tambour (*tabla bélédi*) ainsi qu'un tambour en forme d'entonnoir (*darabouké*) généralement en terre cuite, parfois en nacre et en écaille avec une peau de poisson tendue sur l'orifice le plus large ». K. BAEDEKER, *Egypte et Soudan*, Leipzig-Paris, 1914, p. XXVII. — LANE, *Manners*, p. 373, et surtout M. VILLOTEAU, *Description historique, technique et littéraire des instruments de musique des orientaux*, in : *Description de l'Egypte*, Paris, [Panckoucke], 1823, t. XIII, Etat moderne, p. 525, chapitre IV. *Des instrumens bruyans* (sic) *ou des tambours*.

des Turques, mais n'en diffèrent pas par le style. Celles de la meilleure classe portent des cercles d'or et d'argent autour de leurs 85
bras, et au-dessus de leurs chevilles; d'autres, de cuivre; avec des pièces de monnaie couvrant à moitié leur front; et des plaques suspendues autour du cou.

Les hommes aussi bien que les femmes se marquent les bras au fer rouge par amour l'un pour l'autre. J'ai vu certaines femmes avec, peints en bleu sur leur menton, des nœuds et des fleurs, obtenus en piquant la peau avec des aiguilles et la frottant ensuite avec de l'encre et le jus d'une herbe [180] qui ne s'effacera jamais. Elles ont des accouchements rapides et faciles, apportant souvent jusqu'à deux et parfois trois [enfants] en une grossesse; quoique [ceux-ci] vivent rarement s'ils naissent au huitième mois, fait rarement rapporté ailleurs.

Dans les déserts avoisinant [le couvent de] Saint Macaire, il y a une petite plante sans feuilles, de couleur brune, ayant des branches comme le corail, et fermée au sommet [181]. Lors de

[180] il s'agit du *Chenopodium Murale*, appelé en arabe *Zourbih* (زربيح). Au sujet du tatouage en Egypte, voir R. KHOURY, *Le tatouage en Egypte*, in: *Cahiers d'Histoire Egyptienne*, Série IX, fasc. 5-6, octobre 1963, Le Caire, pp. 207-229. — Le *Chenopodium Murale* porte aussi en arabe le nom de *lisaan et-teir* (لسان الطير). V. TÄCKHOLM, *Students' Flora of Egypt*, Cairo, 1956, p. 614 [181] C'est la Rose de Jéricho (*Anastatica hierochuntica, L.*) appelée par les Arabes *Kaff Mariam* (كف مريم) qui s'épanouit, même si elle est âgée de plusieurs siècles, lorsqu'on la place dans l'eau. Cf. V. TÄCKHOLM, M. DRAR and AHMED ABDEL FADEEL, *Student's flora of Egypt*, Cairo, [Anglo-Egyptian Bookshop], 1956, p. 346. — P. BELON DU MANS, *Voyage en Egypte*, 1547. Présentation et notes de Serge Sauneron, Institut français d'archéologie

l'accouchement des femmes, elles la placent dans l'eau, en quelque coin de la chambre [où] elle s'épanouit étrangement, procurant (comme elles le supposent généralement) un accouchement facile.

Les gens de la campagne s'adonnent à l'agriculture. Ils n'ont pas besoin de beaucoup de temps pour s'habiller, étant seulement enveloppés dans un grossier manteau; les femmes n'ont pas de meilleure couverture, cachant leur visage avec un abominable chiffon ayant des trous pour leurs yeux; ce peu laisse encore voir trop pour se préserver du dégoût. Au-dessus de leurs châles, les hommes portent des torsades d'un tissu grossier empesé, pour défendre leur cerveau de la pénétrante chaleur. Il n'y a pas de peuple qui vive plus primitivement (---), et sentant la fumée à cause du combustible qu'ils emploient, dans des maisons qui n'ont pas de cheminées. Quelques-uns d'entre eux, qui sont respectés par les anciens habitants, logent sous des tentes de mendiants [181a].

86 Les Coptes

Mais les Coptes sont les vrais Egyptiens, gardant le nom de Coptus [182], cette ancienne cité et territoire un peu plus bas, et de ce côté du fleuve où s'élevait

---

orientale du Caire, 1970, p. 121 *b ;* J. Palerne, 1581, p. 163 (et note 564) — « Les légendes médiévales disaient qu'elle ne mourait jamais; plus d'un croisé la faisait figurer dans son blason ». Ch. de la Roncière, *La géographie de l'Egypte à travers les âges,* in Hanotaux, *op. cit.,* t. I, p. 339. [181a] les santons, voir p. 93 [182] actuellement Kuft (ou Qift). Ball, *op. cit.,* p. 63. Kuft est situé sur la rive Est du Nil, à 678 km. en amont du Caire. La provenance du mot « Copte » de « Coptus » est fausse, mais fut acceptée longtemps comme exacte.

jadis Thèbes [183], en face de l'île des Tentyrites [184]. Le nom [coptus] 86
signifie « privation » [185]; [le lieu est] ainsi appelé parce que c'est là qu'Isis coupa une boucle de ses cheveux et se vêtit de deuil à cause de la mort d'Osiris. Les autres prétendent qu'ils sont ainsi nommés à cause de leur circoncision. Comme je l'ai dit, ce sont des chrétiens, quoiqu'ils soient circoncis — ce dont ils commencent à être honteux, disant qu'à la campagne ils y sont forcés par les Maures; dans les villes où ils sont protégés contre la violence, ils ne la pratiquent plus. Quoi qu'il en soit, [ils] la pratiquent plutôt comme une ancienne coutume de leur nation (mentionnée par Hérodote [186]) que par religion.

Ils furent aussi touchés par cette hérésie d'une [seule] nature dans le Christ [187] longtemps avant que Jacob [188] (que nous nommons

---

[183] actuellement Louqsor, ville de la rive Est du Nil, à 722 km. en amont du Caire [184] actuellement Dendérah, ruines sur la rive Ouest du Nil, à 665 km. en amont du Caire, presque en face de la ville de Qénah [185] « quant à Isis, aussitôt que cette nouvelle [le meurtre d'Osiris] lui parvint, elle coupa immédiatement une boucle de ses cheveux et prit le deuil (. . . .). A la suite de cet événement cet endroit fut appelé Coptos, ou Cité du Deuil, quoique certains sont d'avis que ce mot signifie plutôt « privation ». Plutarque, *De Iside et Osiride,* XII-XX, cité par E.A. Wallis Budge, *The Nile. Notes for travellers in Egypt,* Cook and Son, 1898, 6e édit., p. 109 [186] la circoncision des Egyptiens est déjà mentionnée par Hérodote, II, 36 [187] l'eutychianisme répandu par Eutychès, hérésiarque grec du ve siècle, condamné par le Concile de Chalcédoine en 451. Cf. Sozomène, *Histoire ecclésiastique,* liv. VII, ch. 17 [188] Jacob Zanzale, surnommé Baradée, moine syrien, élevé en 541 à l'évêché d'Edesse par les Eutychéens, dont il s'appliqua

86 maintenant et dont nous parlerons plus tard) la répandît en Syrie. Jusqu'à ce jour, ils professent qu'il est Dieu parfait et homme parfait; cependant ils n'osent pas dissocier ses [deux] natures, par crainte de diviser sa personne. Ils ne baptisent pas leurs enfants avant qu'ils ne soient âgés de quarante jours [189]. Le samedi, immédiatement après minuit, ils se rendent dans leurs églises où ils restent presque jusqu'à dimanche midi; durant ce temps, ils ne s'asseyent ni ne s'agenouillent, mais s'appuient sur des béquilles. Le prêtre est voilé et vêtu de lin, ayant, pour l'aider, deux ou trois garçons vêtus de la même façon et séparés du reste des fidèles, car ils confèrent les ordres mineurs aux enfants. Ils chantent la plupart des Psaumes de David à chaque réunion, avec [lecture de] divers fragments de l'Ancien et du Nouveau Testament; ce dernier tel qu'il fut écrit (sic) par Nicomède [190]: en partie dans la langue copte comprise seulement par quelques-uns, la plus grande partie en mauresque. Souvent le prêtre et les fidèles se joignent pour

---

à propager les erreurs et qui prirent de lui le nom de Jacobites. DEZOBRY et BACHELET, art. Zanzale. [189] quarante jours pour les garçons, quatre-vingt jours pour les filles. Renseignement aimablement communiqué par M. O.H.E. KHS-BURMESTER, Bibliothécaire de la Société d'Archéologie Copte au Caire [190] il n'est pas clair à qui SANDYS fait allusion. On connaît l'*Evangile apocryphe de* NICODÈME (sic) ou *Actes de Pilate*. Voir : MONTAGUE RHODES JAMES, *The Apocryphal New Testament*, Oxford, [Clarendon Press], 1955, p. 94. Il existe de cet Evangile une version copte préservée sur un ancien manuscrit à Turin et sur quelques fragments se trouvant à Paris. Cette version fut éditée par E. REVILLOUT, in *Patrologia Orientalis*, IX, 2.

[produire] des bruits sauvages, et, à notre avis, discordants. Le prêtre élève souvent un tissu rouge (sous lequel est, je suppose, le [Saint] Sacrement) qu'ils administrent sous les deux espèces et le donnent aux enfants tout de suite après le baptême. 86

Dans leurs églises, ils ont l'image de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, mais pas au-dessus de leurs autels, et j'ai pu constater qu'ils ne les révèrent aucunement. Dans certaines cassettes, ils préservent les ossements et les cendres de ceux qui se convertirent à l'islam et ensuite se rétractèrent, ce qui leur [valut de] souffrir le martyre. En entrant, ils se baisent les mains et les posent les unes sur les autres; les femmes sont dans des galeries grillagées séparées des hommes. Ils n'admettent ni l'extrême-onction, ni les prières pour les morts, ni le purgatoire. Ils tiennent l'Eglise romaine pour hérétique et rejettent tous les grands conciles après celui d'Ephèse [191]. Cependant, dernièrement, une multitude d'entre eux ont été amenés à recevoir la religion papiste (surtout au Caire) grâce aux efforts des moines qui se sont fait envoyer de Rome la liturgie romaine avec la Bible, toutes deux dans la langue arabe. Le patriarche tire son nom d'Alexandrie, mais sa résidence est au Caire.

A six journées de voyage du Caire, en remontant le fleuve, il y a une grande ville appelée Saiet [192] où le Christ et sa Mère auraient

---

[191] le Concile d'Ephèse eut lieu en 431 [192] probablement Assiout. Une tradition orale encore vivante à Assiout affirme que Lycopolis est le point le plus méridional atteint par la Sainte Famille lors de son séjour en Egypte. O. MEINARDUS, *In the steps of the Holy Family from Bethlehem to Upper*

86 résidé jusqu'à la mort d'Hérode; ils se rendent là quand ils sont vieux et malades, voulant y mourir; il y a là une belle église, quoique un peu ruinée, bâtie par Hélène, la mère de Constantin, et consacrée à la Sainte Vierge. Durant le carême de Pâques, ils ne mangent jamais pendant le jour, à l'exception des samedis et des dimanches. Ils portent des coiffures rondes, des écharpes autour du cou, et des robes avec de larges manches, et des tissus moins lourds. Ils vivent dans une sujétion plus grande que les Maures par suite de leur religion, et payent annuellement une certaine somme par tête au Pacha; ils n'ont pas (toutes) les vertus de leurs ancêtres, mais gardent leurs défauts. Quelques-uns d'entre eux déclarent avoir quelque connaissance de la magie; mais ils ne sont que des jongleurs, comparés aux [magiciens] de jadis, qui faisaient de tels miracles.

Syène

Les auteurs rapportent qu'il y a eu un nombre incroyable de villes dans ce pays : la plus célèbre d'entre elles fut Syène (maintenant Asna)[193] située sous le tropique du Cancer (dans laquelle était un puits d'une extraordinaire profondeur[194], éclairé jusqu'au fond par le soleil lors du solstice

---

Egypt, Cairo, [Dar al-Maaref], 1963, p. 56. En ce qui concerne l'église bâtie par Ste. Hélène à Assiout, la tradition orale rapporte qu'une église y fut bâtie au 1er siècle pour commémorer le séjour de la Sainte Famille, mais l'exactitude de cette tradition n'a pu être vérifiée. *Id.*, p. 56
[193] erreur. Syène est l'actuelle Assouan, et Esna est l'ancienne Latopolis
[194] STRABON, XVII, 48.

d'été); la Thèbes royale détruite par Cambyse[195] : longue de dix 86
milles et entièrement bâtie sur des voûtes :

> - - - - Ubi multae in domibus opes reconditae jacent.
> Qua centum portarum sunt : ducenti autem per unamquamque
> Viri egrediuntur cum equis et curribus.
>
> Hom. II. l. 9.[196]

(appelée plus tard la ville de Jupiter[197], montrant maintenant quelques vestiges et reliques de l'ancienne gloire); Memphis[198], Babylone[199] et Alexandrie; il est grand temps que nous y retournions.

Alexandrie : la ville ancienne — Le Phare

Après qu'Alexandre eut soumis l'Egypte, ayant décidé de bâtir une ville qui pourrait conserver sa mémoire, et de la peupler de Grecs, il choisit ce

---

[195] STRABON, XVII, c. 1; 27 et 46 [196] traduction littérale : «Ville où chaque maison enferme maints trésors, ville aux cent portes, dont chacune laisse passer deux cents guerriers avec leurs chevaux et leurs chars», HOMÈRE, *Iliade*, chant IX, 382 [197] STRABON, XVII, c. 1; 46 [198] l'une des plus importantes parmi les anciennes cités de l'Egypte, qui s'élevait à une vingtaine de km. au sud du Caire actuel, (dans le voisinage du village de Mit Rahiné) [199] la forteresse de Babylone occupait approximativement l'endroit où se trouve actuellement le Qasr ach-Cham'ah, le « Fort de la Chandelle » au Vieux-Caire.

87 promontoire [200] | sur le conseil (dit-on) d'Homère qui dans un songe [201], sembla prononcer ces vers :

Insula deinde quaedem eſt valde undoso in Ponto
Aegyptum ante (Pharum vero ipsam vocant).

Odyss. l. 4. [202]

Par manque de craie, le plan en fut tracé avec de la farine, augurant ainsi son bonheur futur. [Il fut] dessiné en forme de manteau macédonien et fut plus tard entouré de murailles par Ptolémée [203]. Les côtés s'étendant en longueur, contenaient, en diamètre, trois mille sept cents pas; ceux [dans le sens] de la largeur, mille, resserrés aux extrémités par d'étroits iſthmes : limités ici par le lac, là par la mer; l'architecte et le surveillant des travaux fut Dinocrates. De la porte du Soleil [204] jusqu'à celle de la Lune s'élevaient de

[200] entre la Méditerranée et le lac Maréotis, relié alors au Nil par un bras navigable [201] il semble qu'en réalité Alexandre « s'étant rendu maître de Memphis, et suivant la côte pour gagner l'oasis d'Ammon (aujourd'hui Siwa), aurait été frappé de l'excellente position qu'offrait la bourgade de Rhakotis, en face de l'île de Pharos, pour l'établissement d'un port qui fût en relation avec le reſte de la terre ». Breccia, p. 16. Cf. également : E.M. Forster, *Alexandria : a hiſtory and a guide,* Alexandria, [Whitehead Morris], 1938, p. 7, et surtout : P. Jouguet, *La naissance d'Alexandrie,* in : La Revue du Caire, 2e année, no 8, mars 1939 [202] traduction littérale : Il eſt en cette mer des houles, par devant l'Egyptos, un îlot qu'on appelle Pharos. Homère, *Odyssée,* IV, 355 [203] Tacite (*Hiſt.*, IV, 83) attribue la conſtruction de l'enceinte à Ptolémée Ier. Sur les dimensions des murs, voir Breccia, p. 59 [204] Porte du Soleil — la porte méridionale; Porte de la Lune — la porte septentrionale. Voir plans de l'ancienne Alexandrie par Botti et Neroutsos dans Breccia, p. 56, 57.

chaque côté de la route des rangées de colonnes; au milieu était 87
une vaſte place à laquelle aboutissaient un nombre de rues, si bien que les gens qui la traversaient semblaient avoir entrepris, en quelque sorte, un voyage. A sa gauche s'élevait la partie de la ville nommée d'après Alexandre [205], étant pour ainsi dire une ville en elle-même, dont la beauté était différente en ceci : car voyez à quelle diſtance les colonnes s'échelonnaient en ligne droite dans la [ville] précédente; ainsi faisaient-elles ici, mais étaient placées en diagonale. Si bien que l'œil se perdait parmi la multitude des voies, et [la vue], ravie par leur magnificence, pouvait à peine être satisfaite.

Un ornement admirable à tout ceci étaient les Temples et les Palais royaux qui occupaient presque un quart de la ville; car chacun s'efforçait d'ajouter quelque ornement aussi bien aux maisons de leurs rois qu'aux Temples de leurs dieux : ceux-ci s'élevaient sur le côté Eſt de la ville, voisins et dépendants les uns des autres. Parmi ceux-ci était le fameux Musée [206] fondé par Philadelphe, et doté d'importants revenus; on y trouvait tout ce qu'il y avait d'éminent dans les sciences libérales; ils y étaient attirés par les rétributions et comblés de faveurs. Il rendit accessible aux étudiants la philosophie des Egyptiens (jusque-là réservée

[205] « la ville royale ou Regia (nommée ensuite Bruchion)... entre l'Heptaſtade et la langue de terre de Lochias », Strabon, cité par Baedeker, *Egypte et Soudan,* Leipzig-Paris, 1914, p. 13 [206] « les palais royaux, dit Strabon, comprennent aussi le Musée, lequel renferme une promenade, une exèdre et une grande salle dans laquelle a lieu le repas en commun des philologues appartenant au Musée ». Breccia, p. 36.

87 aux prêtres) en l'exposant en grec. Il réunit soixante-dix des plus savants parmi les Juifs pour traduire la Bible, appelée jusqu'à ce jour Septante. Et forma cette célèbre bibliothèque garnie de sept cent mille volumes [et] brûlée longtemps après, par accident, quand César fut réduit à la dernière extrémité par l'assaut d'Achilles [207]. Reconstituée et agrandie par les empereurs romains, elle rayonna jusqu'à ce que les mahométans eussent soumis l'Egypte (... [208]...).

A l'intérieur d'un sérail [209] appelé Somia [210] et appartenant au Palais, les Ptolémées avaient leurs sépultures, avec [celle] d'Alexandre le Grand,

Cum tibi sacrato Macedon servetur in antro,
Et regum cineres extructo monte quiescant.

Lucan. l. 8. [211]

---

[207] Achillas, général de Ptolémée et assassin de Pompée, CÉSAR, *Guerre civile,* liv. III, ch. XIX [208] passage supprimé comme ne présentant pas d'intérêt [209] palais [210] Soma, nécropole des rois depuis Alexandre le Grand. Cf. BRECCIA, note de la p. 82, et ALEXANDRE MAX DE ZOGHEB, *Le tombeau d'Alexandre le Grand,* in : *Revue d'Egypte,* Publiée sous la direction de CH. GAILLARDOT BEY, Le Caire, [Typographie Bœhme et Anderer], 1894, Première année, t. I, 1er juillet 1894, pp. 68-86, et du même auteur : *Le tombeau d'Alexandre le Grand et le tombeau de Cléopâtre,* Paris, [E. Leroux], 1896 [211] traduction littérale : « Quand tu gardes le Macédonien dans un antre consacré, et que les cendres de tes rois reposent sous une montagne qu'on leur a élevée », LUCAIN, *Pharsale,* VIII, 694.

Car Ptolémée, fils de Sadus [212], prit son cadavre de Perdiccas [213], 87
qui, l'apportant de Babylone et se rendant en Egypte avec l'intention de se saisir de ce royaume, eut la chance, à l'approche [de Ptolémée], de se réfugier sur une île déserte; mais il y tomba (percé de javelines) de la main de ses soldats; ceux-ci apportèrent le corps à Alexandrie et l'enterrèrent à l'endroit mentionné ci-dessus, enclos dans un sépulcre d'or.

Mais Cybiosactès le Chypriote ayant épousé la fille aînée d'Aulète, et devenu par elle maître du royaume (dont elle avait été élue reine), dépouilla le corps de cette précieuse enveloppe; mais étranglé aussitôt après par Cléopâtre [214], il ne vécut pas pour jouir des fruits de sa cupidité. Ensuite il [le corps] fut recouvert de verre et resta ainsi jusqu'à l'arrivée des Sarrasins. On voit jusqu'à présent ici une petite chapelle avec, à l'intérieur, une tombe, très honorée et visitée par les mahométans, où ils donnent leurs aumônes, supposant que son corps repose en cet endroit; lui-même passe pour un grand prophète, ainsi que le leur enseigne leur Alcoran [215].

---

[212] faute d'impression dans l'édition de 1673. Il faut lire : Lagus. L'édition de 1627 porte d'ailleurs le nom correct : Lagus [213] un des généraux d'Alexandre le Grand [214] Séleucus Cybiosactès, fils d'Antiochus Eusèbe et de Cléopâtre Séléné, régna pendant quelques mois sur la Syrie en 56 av. J.C. Il fut étranglé par sa femme Bérénice, fille de Ptolémée Aulète et sœur aînée de la fameuse Cléopâtre (et non par Cléopâtre elle-même comme l'écrit SANDYS) [215] divers commentateurs voient dans le personnage nommé Dhoul' Karnein mentionné dans le Coran (Sour. XVIII, v. 82 et 93) Alexandre le Grand. Cf. *The Koran,* transl. by J.M. RODWELL, London, [Dent], 1929, note 1 de la p. 188. — *The Koran,* transl. by SALE, London, [Warne], note « r » de la p. 224.



En face de la ville s'élève l'île de Pharos qui était jointe au continent par un pont (qui servait aussi de support à un aqueduc) sous lequel les bateaux passaient d'un port à l'autre, les deux construits grâce à la présence de l'île. Sur un de ses promontoires, sur un roc environné par la mer, Philadelphe fit bâtir une tour d'une étonnante hauteur [216]; on y montait par des marches et elle avait beaucoup de lanternes au sommet, dans lesquelles des feux brûlaient [pendant] la nuit pour [indiquer] la direction à ceux qui naviguaient sur la mer, car les rives, sur les deux côtes étant rocheuses, basses et démunies de ports, ne pouvaient être approchées sans grand danger.

Cependant, à plus d'une reprise, la multitude des lumières apparaissant de loin comme une seule, et prise pour une étoile, pro-
88 duisirent des effets contraires | à la sécurité promise. Elle avait la réputation d'être la septième merveille du monde, appelée d'après le nom de l'île. A présent [c'est] un nom général pour [les bâtiments] qui servent à cet usage. Sostratus de Gnyde, l'ambitieux architecte, y grava l'inscription : *Sostratus de Gnyde, fils de Dexiphanes, aux dieux protecteurs, pour la sauvegarde des marins,* qu'il recouvrit de plâtre sur lequel il inscrivit le nom et titre du roi : de façon que celui-ci s'étant bientôt effrité, son propre nom, inscrit dans le marbre, puisse être glorifié éternellement. Ce promontoire s'étendant jusque tout près de celui du continent opposé, forme une entrée étroite dans un port dangereux appelé Port

---

[216] c'est le célèbre phare d'Alexandrie. Voir description dans H. Thiersch, *Pharos. Antike Islam und Occident,* Leipzig, [Teubnez], 1909.

de la Tour [217]; devant lui, et à l'intérieur, il y a beaucoup de rochers, 88
les uns invisibles, les autres saillants, qui bouleversent continuellement l'eau agitée. Celui de l'autre côté, nommé Port abrité [218], plus sûr que commode, est réservé seulement aux galères turques.

Alexandrie ancienne — Le lac Maréotis et le Labyrinthe

Sur le côté sud de la ville, et non loin d'elle, est le lac Maréotis [219], qui ressemblait jadis à la mer aussi bien par [son] étendue que par [sa] profondeur. Fait de main d'homme, comme le conjecture Hérodote [220] par les deux pyramides, [placées] au milieu, [la partie] sous l'eau étant égale à

---

[217] c'est le Port Est, le Portus Magnus des Anciens. « Le port situé à l'Est de la presqu'île était primitivement le port principal d'Alexandrie et dans la période musulmane celui qui était généralement utilisé (*contrairement à ce qu'on trouve assez souvent rapporté*) ». *Enc. Islam.,* 1927, art. al-Iskandariya [218] c'est le Port Ouest ou Port d'Eunostos, qui correspond au port moderne [219] c'est l'actuel lac Mariout, au S.O. d'Alexandrie [220] Sandys a confondu Maréotis et Mœris. Au sujet de Mœris, « lac artificiel » de l'ancienne Egypte, voir : Hérodote, II, 149; Strabon, XVII, c. 1; 37; Diodore de Sicile, I, 51, 52. Pline mentionne que le lac n'existe plus, (XXXVI, 16, 2) de son temps. Voir aussi M. Ch. Audebeau Bey, *La légende du lac Mœris,* extr. du *Bull. de l'Inst. d'Egypte,* t. XI, Session 1928-1929, Le Caire, [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale], 1930. L'auteur conclut que « le lac Mœris, tel qu'on nous l'a décrit sur les bancs du collège, c'est-à-dire utilisé comme réservoir-régulateur des crues du Nil, n'a pas existé » (p. 126). Voir le résumé de la controverse soulevée par l'existence du lac Mœris dans Ball, p. 19-20.

88 celle au-dessus; celle d'au-dessus s'élevant à cinquante pas. Sur chacune d'elles s'élevait un colosse de pierre qui ajoutait encore à la hauteur de la [partie] visible de la construction. C'étaient les sépulcres du roi Moeris [221] et de sa femme, censé d'avoir creusé ce lac qui ne produit pas d'eau par lui-même ayant un fond sec et sablonneux, mais est rempli chaque année par les crues du Nil; on le laissait entrer par divers canaux, dont l'embouchure comportait des écluses pour régulariser l'excès des flux et des débordements qui montaient pendant six mois consécutifs, et descendaient pendant un laps de temps égal. Un travail d'une envergure extraordinaire, et une œuvre incroyable.

Le Labyrinthe [222], qui ne lui cédait en rien, avoisinait cet ouvrage. En son milieu, il y avait trente-sept palais relevant des trente-sept

---

[221] « à quelque distance du barrage, au sein même des eaux, se dressaient deux statues colossales d'Amenemhat III ou plutôt du roi qui, au temps d'Hérodote, était réputé avoir creusé le lac ». J.H. BREASTED, *Histoire d'Egypte,* Bruxelles et Paris, [Vromant et Co.], 1926, t. I, p. 197 [222] ce « labyrinthe » était en réalité « une vaste construction, sorte de centre religieux et administratif pour tout le pays... Un certain nombre de salles y était réservé à chaque nome avec un autel pour ses dieux particuliers; de loin en loin on y réunissait les assemblées de chaque gouvernement ». [Selon STRABON] « c'était une sorte de ministére général ». BREASTED, p. 197. D'après BALL, p. 19, le labyrinthe occupait l'emplacement du village moderne de Hauwâret al-Maqta', à l'entrée du Fayoum. Cf. aussi PLINE, *Hist. Nat.,* V, II, 2. Deux articles récents essaient de faire le point sur ce sujet: K. MICHALOWSKI, « The Labyrinth Enigma : Archaeological Suggestions », et ALAN B. LLOYD, « The Egyptian Labyrinth », dans *Journal of Egyptian Archaeology,* vol. 54, 1968, p. 219-222 et vol. 56, 1970, p. 81-100.

juridictions de l'Egypte (dont dix étaient en Thébaïde, dix dans le Delta et dix-sept dans la région médiane), et où se rendaient les trente-sept présidents pour célébrer les fêtes, de leurs dieux (qui avaient, là, chacun leur temple; de plus quinze chapelles contenant chacune une Némésis) et aussi pour émettre leur avis dans les affaires concernant le bien-être général. Ses voies d'accès traversaient des cavernes d'une longueur étonnante, pleines de sentiers sinueux, aussi sombres que l'enfer, et des chambres [bâties] l'une dans l'autre, ayant beaucoup de portes pour troubler la mémoire et décontenancer, induisant [ainsi] en des erreurs inexplicables : tantôt montant très haut, puis redescendant, souvent contournant des murs revenant sur eux-mêmes et formant un dédale embrouillé, impossible à traverser ou à quitter sans un guide. Le bâtiment [se trouvant] plus sous terre que dessus est tout en pierres massives, et construit si adroitement que dans l'entière construction on n'a employé ni ciment, ni bois. 88

Arrivé à l'extrémité [du labyrinthe on trouvait] deux escaliers de quatre-vingt-dix marches qui conduisaient dans un magnifique portique supporté par des colonnes de pierre thébaine : [c'était] l'entrée dans une vaste salle (un endroit pour leurs réunions générales), toute de marbre poli, ornée de statues de dieux et d'hommes, avec d'autres figurant des monstres. Les chambres étaient disposées de telle façon que les portes, en s'ouvrant, faisaient un bruit pas moins terrible que le tonnerre [223]. La première entrée de marbre blanc était entièrement décorée à l'intérieur de colonnes

---

[223] PLINE, XXXVI, 19,4.

88 de marbre et de statues variées. Elles figuraient ainsi la vie embrouillée de l'homme, traversée et mêlée de multiples maux, l'un succédant à l'autre, à travers lesquels il est impossible de passer sans les conseils de la sagesse et la pratique d'une force d'âme sans défaillance. On dit que Dédale l'imita [224] en celui qu'il bâtit en Crète; mais n'y reproduisant à peine que la centième partie.

Celui qui montait sur le sommet, voyait pour ainsi dire une vaste plaine de pierre et l'ensemble de ces trente-sept palais environnés de solides murailles formées de pierres d'énormes dimensions. A l'extrémité de ce labyrinthe se dressait une pyramide carrée d'une largeur étonnante et d'une hauteur correspondante : le sépulcre du roi Ismandes [225] qui l'avait bâtie. Au bout de ce lac croissaient d'excellentes vignes qui duraient longtemps.

— — Gemmaeque capaces
Excepere merum, sed non Mareotidois uvae
Nobile sed paucis senium cui contulit annis.

Lucan. l. 8. [226]

---

[224] DIODORE, I, 61 [225] Ismandes qui apparaît chez DIODORE sous les noms de Mendès ou Marrhus (DIODORE, I, 61) serait en réalité le roi Amenemhat III (ou Amenemhat IV) et la « pyramide d'Ismandes », la pyramide de Haouârah qui est le tombeau du roi Amenemhat III (ou la sépulture d'Amenemhat IV). Cf. BREASTED, t. I, p. 202 et *Egypte,* Les guides bleus, 1971, p. 441 [226] traduction littérale : « D'amples pierres précieuses reçoivent un vin qui ne vient pas des grappes du lac Maréotis, mais qui en peu d'années a gagné une vieillesse généreuse », LUCAIN, lib. X, 160.

Ce lac [227] offrait un autre port [228] à la ville, plus avantageux que celui de la mer, par suite des marchandises de l'Inde, du golfe arabique et des régions des hautes terres de l'Egypte, amenées grâce aux facilités présentées par le passage dans des canaux maintenant | complètement ruinés. Et celui-ci [229] était relié par un 89
étroit passage à un autre lac beaucoup plus petit et plus près de la mer : jusqu'à présent il fournit en abondance dus alpêtre à toute la Turquie.

Alexandrie ancienne : le canal — les citernes

Entre le plus petit lac et la ville existe un canal artificiel qui leur fournit de l'eau (car ils n'ont pas de puits) en temps de crue; elle était amenée par des conduits dans de vastes citernes [230] (maintenant la plupart d'entre elles embourbées, car

---

[227] SANDYS revient à la description du lac Maréotis [228] mentionné par STRABON, XVII. Cité par M. GRATIEN LE PÈRE, *Extrait d'un mémoire sur les lacs et les déserts de la Basse Egypte,* in : *Description de l'Egypte,* Paris, [Panckoucke], t. XVI, 1825, p. 200 [229] le port [230] les citernes d'Alexandrie sont mentionnées par divers voyageurs, p. ex. THÉVENOT, *Relation d'un voyage fait au Levant,* Paris, 1665, p. 228 : « Car tout le dessous de l'Ancienne Alexandrie est creux, estant tout une cisterne, dont les voutes sont soûtenuës de plusieurs belles colonnes de marbre, et sur ces voutes estoient basties les maisons d'Alexandrie, ce qui a fait dire à plusieurs qu'il y avait en Alexandrie sous terre une ville aussi grande que dessus ». Au sujet des citernes d'Alexandrie existant encore à la fin du siècle passé, voir : DR. G. BOTTI, *Les citernes d'Alexandrie,* in : *Bulletin de la Société d'archéologie d'Alexandrie,* n° 2, Alexandrie, [Imprimerie générale L. Carrière], 1899, p. 15.

89 elles ne sont pas utilisées : une cause de beaucoup de maladies en été) et ainsi préservée jusqu'à la crue suivante. Car Alexandrie était toute bâtie sur des voûtes, supportées par des piliers taillés l'un sur l'autre et revêtus de pierres : à tel point qu'une grande partie d'elle était dissimulée sous la terre, sans qu'on eût tenue compte du coût ou du nombre [de pierres]. Telle était la reine des villes et la métropole de l'Afrique : mais

> Heu ! quantum haec Niobe Niobe distabat ab illa...
>
> Ovid. Met. l. 6. [231]

dont il ne reste rien sauf des ruines, et celles-ci [sont] d'infidèles témoins de ses beautés disparues, annonçant plutôt que les villes, de même que les hommes, ont leurs époques [de splendeur] et leur destinée. Seuls subsistent les murs qui furent bâtis (comme disent certains) par les Ptolémées [232] : les uns à l'intérieur des autres, crénelés et flanqués de soixante-huit tourelles plutôt imposantes que solides, si on les compare avec les [murailles] modernes. Toutefois, par leurs anciennes descriptions et les ruines à l'extérieur, celles-ci semblent n'avoir entouré qu'une partie de la ville.

[231] traduction littérale : « Hélas ! combien Niobé maintenant était différente de cette Niobé qui naguère... », OVIDE, *Métam.*, lib. VI, 273 [232] DIODORE DE SICILE, XVII, 52 : « Il (Alexandre) entoura la ville d'une enceinte remarquable par son étendue et son assiette forte ». Les murs décrits par tous les voyageurs du moyen âge ne sont évidemment pas les murs originaux, mais ceux construits par les Arabes au IXe siècle (BRECCIA, *op. cit.*, p. 60). Ces murs dureront jusqu'en 1811. (*Enc. Isl.*, 1927, art. al-Iskandariya).

Alexandrie depuis la conquête arabe — Aspect de la ville

Ensuite, détruite par les Sarrasins, elle resta vide pendant longtemps jusqu'à ce qu'un prêtre mahométan promit (d'après les prophéties de Mahomet, disait-il) des indulgences à tous ceux qui [la] réédifieraient, [l']habiteraient ou verseraient de l'argent dans ce but avant une certaine date, [et ainsi] la repeupleraient en peu de temps. Mais une destruction ultérieure fut infligée par les Chypriotes, les Français et les Vénitiens, qui surprirent la ville par un massacre grandiose au temps où Louis IV [233] fut libéré par le sultan. Mais ayant appris l'approche du sultan (qui avait levé une grande armée pour la secourir) et ayant perdu l'espoir de pouvoir la tenir, ils y mirent le feu et s'en allèrent. Le sultan répara les murailles aussi bien qu'il le put, bâtit pour la défense du port le fort [234] qui s'élève maintenant sur le Pharos, et lui donna l'aspect qu'il a maintenant. 89

Les ruines forment divers monticules, dont l'ascension est interdite aux chrétiens afin qu'ils n'obtiennent pas une vue générale trop exacte de la ville. Dans [ces monticules] on trouve souvent (surtout après un orage) des pierres précieuses et des médailles, portant gravées les figures de leurs dieux et d'hommes, avec un art si parfait, que celles gravées maintenant semblent, comparées à celles-ci, des imitations mal faites et maladroites. Sur le sommet de l'un d'eux s'élève une tour de guet [235] où se

[233] erreur. Il s'agit de Louis IX (Saint Louis), libéré en 1250 [234] le fort Qaïtbay, bâti par le sultan du même nom en 1480. FORSTER, *op. cit.*, p. 73 [235] cette tour est également mentionnée par THÉVENOT, *op. cit.*, p. 227.

89 tient toujours une sentinelle pour annoncer les voiles qui s'approchent. Il y a peu de restes d'antiquités : seulement un obélisque à hiéroglyphes, de marbre thébain, presque aussi dur que du porphyre, mais d'un rouge plus foncé et également tacheté; [il est] appelé Aiguille de Pharaon [236], se dressant là où s'élevait jadis le palais d'Alexandre, et un autre, gisant à côté et semblable [au premier], [est] à moitié recouvert de débris.

Hors des murailles, au sud-ouest de la ville, s'élève sur une petite colline une colonne [237] de la même matière, entièrement d'une seule pierre : elle a quatre-vingt-six palmes de haut et trente-six de circonférence (sic) — la palme comprenant neuf inches et quart selon la mesure de Gênes, et d'après les mesures prises pour Zigla pacha par un Gênois : elle est placée sur un cube carré, (ce qui est

---

[236] Thévenot, *op. cit.*, p. 230, mentionne également « deux fort belles aiguilles de granite » (sic)... « figurées de hieroglyfes »... « là proche de ces aiguilles se voyent les restes du Palais de Cléopâtre qui est tout ruïné ». — Gabrielle Bremond, (*Viaggi fatti nell'Egitto superiore et inferiore,* Roma, 1679, p. 20) mentionne également, près de l'ancien palais de Cléopâtre « due belli obelischi, historiati di Gieroglifici Egitti ». Ce « Palais de Cléopâtre » est le bâtiment en ruines appelé de nos jours « la Tour romaine » ou « des Romains ». E. Combe, *Notes de topographie et d'histoire alexandrine, Bulletin de la Société d'archéologie d'Alexandrie,* Année 1943-1944, Numéro du cinquantenaire, n° 36, 1946, p. 129 [237] colonne érigée par l'éparque d'Egypte Postumus (selon certains érudits, Publius) en l'honneur de l'empereur Dioclétien après la victoire remportée en 296 sur Achilée qui avait pris en Egypte le titre et les insignes de la dignité impériale. Elle porte actuellement le nom de « Colonne Pompée ». (Voir note suivante).

digne d'admiration), moins large que la moitié de la base de la colonne; elle est appelée par les Arabes Hemadaflacor, ce qui signifie la colonne des Arabes. Ils racontent une légende, comment un des Ptolémées l'érigea à l'extrémité du port pour défendre la ville des incursions navales; il plaça un miroir magique d'acier au sommet, ayant la faculté (lorsqu'il était découvert) de mettre le feu aux navires qui passaient. Mais jeté à terre par les ennemis, le miroir perdit ce pouvoir, et à sa place ils élevèrent de nouveau la colonne. Elle a été appelée Colonne Pompée [238] par les chrétiens de l'occident, et on dit qu'elle fut élevée par César en mémoire de sa victoire sur Pompée. 89

Le patriarche d'Alexandrie a ici une maison avoisinant une église [239] qui se dresse (comme ils le disent) là où fut enterré Saint Marc, leur premier évêque et martyr; au temps de Trajan, il fut traîné avec une corde nouée autour du cou jusqu'à la place nommée Angeles et fut brûlé là par les païens idolâtres pour le témoignage qu'il rendait du Christ. Après cela ses os furent transportés à Venise [240] par les Vénitiens, [car] il était le saint et patron de cette

---

[238] sur l'origine de cette appellation voir Breccia, p. 102 [239] l'actuel patriarcat copte-orthodoxe de la « Rue de l'Eglise Copte » prétend s'élever à l'endroit où St. Marc fut martyrisé (Forster, p. 150). En réalité la place du martyre aurait été près de la mer « probablement à l'est de Silsileh » (id., p. 41). D'après Breccia (p. 45), St. Marc aurait aussi été martyrisé « près du rivage oriental ». Une église y fut élevée au IVe siècle, puis brûlée en 641 et reconstruite en 680. (Thévenot, *op. cit.*, p. 230, mentionne également une église de St. Marc) [240] les historiens ne sont pas d'accord sur la date exacte du transfert. Dezobry et Bachelet, *Dict. de biogr.* art. Marc

ville. A présent il y a deux patriarches, l'un des Grecs, l'autre des circoncis, le patriarche œcuménique des Coptes et des Abyssins. Le nom du patriarche grec actuellement en fonction est Cyrille[241], un homme savant, d'une vertu éprouvée, un ami de la religion réformée et s'opposant à l'autre religion : disant que la différence entre nous et les Grecs ne concerne que l'écorce, mais qu'il y a des noyaux entre eux et les autres. Nous parlerons encore de lui plus loin.

90 Les constructions | existant maintenant, misérables et peu nombreuses, ont été érigées sur les ruines des précédentes : seule la partie située le long du rivage est encore habitée, le reste est désert; les murailles sont presque quadrangulaires; de chaque côté il y a une porte[242], l'une s'ouvrant sur le Nil, l'autre regardant le Maréotis, la troisième les déserts de Barcha[243] et la quatrième le port. Elle

(Saint), indiquent l'année 815; Breccia, p. 45, le fixe à l'année 828; le Baedeker de 1914, p. 13, donne 829. [241] il s'agit de Cyrille Loucar (Kyrillos Loucaris), patriarche d'Alexandrie, puis patriarche œcuménique de Constantinople (1572-1637) [242] Gabrielle Bremond, *op. cit.*, p. 16, donne le nom des quatre portes : « Vi sono quattro porte, una verso Oriente nominata Bab halou o di Rosseto, poichè per essa escono quelli che ci vanno, l'altra a mezzo giorno detta Bucarie, donde si va a Halis, o lago, che vien dal Nilo; la terza a Ponente rimpetto al deserto di Barca, che non son quasi lontane; la quarta è verso il mare avanti la quale si stende una gran pianura ». — *Enc. Isl.*, 1927, art. al-Iskandariya, indique également quatre portes : « Bab al-Bahr, qui conduisait au Heptastade, Bab Rashid, Bab al-Sidra, à la sortie de la route conduisant vers le Maghreb, et Bab al-Akhdar, conduisant au cimetière » [243] le désert libyque, de Barka, ancien nom de la Cyrénaïque.

est habitée par les Maures, les Turcs, les Juifs, les Coptes et les 90
Grecs, plutôt à cause du commerce (car Alexandrie est un port franc, aussi bien pour les amis que les ennemis) qu'à cause de la commodité de la place. Elle est située dans le désert où ils n'ont ni labour, ni pâturages, à l'exception de ce qui avoisine le lac, [et représente un territoire] bien petit et pas cultivé; cependant ils gardent en réserve un nombre assez grand de chèvres qui ont des oreilles pendant jusqu'à terre et qui paissent parmi les ruines.

Sur l'île du Pharos, faisant maintenant partie du continent, s'élève un fort[244] qui défend l'entrée du port; il n'y a pas d'eau à l'exception de celle qui est apportée sur des chameaux des citernes de la ville.

Arrivée à Alexandrie

Comme c'est l'usage, nous le saluâmes à notre arrivée d'un coup de canon. [Tous], autant que nous étions descendus à terre, nous fûmes menés à la douane pour être fouillés, ainsi que nos bagages. Là il faut payer dix pour cent pour ce que nous avons, et ceci en nature, seul l'argent paye pour un et demi. Ils en prennent un relevé exact, afin d'avoir une base pour l'évaluation des marchandises retournées; ensuite ils payent onze pour cent de plus, même pour les marchandises qui n'ont pas subi d'altération (sic)[245]. Cette liberté de commerce est achetée à ce haut prix, les musulmans payant autant que les chrétiens. Les douanes sont affermées

[244] voir note 234 [245] tout ce passage n'est pas très clair.

90 par des juifs, qui payent en retour au Pacha vingt mille médins [246] par jour, trente d'entre eux équivalant à un royal de huit.

Nous logeâmes dans la maison du consul français [246a], sous la protection duquel se placent tous les étrangers. Le khan [247] est fermé par les Turcs l'après-midi et les nuits, par crainte que les Francs ne souffrent des outrages ou ne les infligent [eux-mêmes]. Le vice-consul tient table [ouverte] pour les négociants; le consul lui-même, un noble de Venise, moins libéral de sa présence qu'occupé de ses plaisirs, [est] plutôt imposant que fier, s'attendant aux [marques de] respect et méritant la bienveillance; [il] était prêtre et aurait voulu être cardinal; avec cet espoir, dit-on, il nourrit son ambition. Il nous fournit un janissaire comme garde [pendant notre séjour] au Caire, son traitement étant de cinq pièces d'or, à part sa propre nourriture et celle de son serviteur; en plus [il exigea] une provision de poudre. Pour nos ânes (pour le voyage dans ce pays, ils ne sont pas inférieurs aux chevaux) [il fallut payer] un demi sharif [248] par bête; pour nos chameaux, un [sharif] entier. A la porte, ils prélevèrent un médin par tête, pour nous-mêmes et pour nos ânes: telle étant leur indifférence à notre égard ! Nous ne pouvions pas la passer sans un Tascaria [249] du Cadi, le principal fonctionnaire de cette ville.

---

[246] monnaie arabe [246a] R. B. Davis, (*George Sandys, Poet-Adventurer*, London, 1955) parlant du consul et du vice-consul, les confond, et donne le nom de l'un d'eux (mais nous ne savons duquel !) comme étant Paulus Marcitus (p. 63) [247] caravansérail [248] voir note 170. [249] « billet », ici : permis, recommandation.

Départ pour Rosette

Le deux février [250] [dans l']après-midi, nous commençâmes [251] notre voyage, traversant un désert qui produisait çà et là quelques palmiers non cultivés, des câpriers et une herbe appelée par les Arabes Kall [252]. Ils l'utilisent comme combustible, puis recueillent les cendres; ils les vendent comprimées en une pierre, en grande quantité aux Vénitiens; ceux-ci, mélangeant [ces pierres] en proportions égales avec les pierres apportées de Pavie par le fleuve Ticinum [253], en font leurs cristaux. 90

A notre gauche nous laissâmes divers bâtiments en ruines dont on dit qu'ils furent jadis le château royal de Cléopâtre [254]. Au delà

---

[250] année 1611 [251] le texte anglais porte : « *We undertook our* » [252] probablement l'herbe appelée *Kahla,* nom que portent les plantes de la famille des *Boraginaceae,* par exemple *Arnebia, Anchusa, Echiochilon.* On les brûlait pour en vendre la cendre aux Vénitiens. (Renseignements aimablement communiqués par Mme. Vivi Täckholm, Professeur de Botanique Systématique à l'Université du Caire). Cf. Täckholm, *op. cit.,* p. 162, 163, 166. M. Boudet, *Notice historique de l'art de la verrerie, né en Egypte,* in: *Description de l'Egypte,* Paris, [Panckoucke], t. IX, 1829, p. 215, mentionne la plante *kali* dont la cendre était utilisée pour la fabrication du verre [253] le Tessin. — passage inspiré de P. Belon [1547], p. 97 a [254] l'atlas de la *Description de l'Egypte,* Panckoucke, 1826, (feuille 37), indique diverses ruines à gauche de la route menant d'Alexandrie à Abouqir : 1. « Ouvrage fait par les Romains ou Château des Césars » (à environ 6 km. d'Alexandrie). 2. « Ruines » (à environ 9 km. d'Alexandrie). 3. « Ruines de Canope » (à environ 20 km. d'Alexandrie). Ou bien Sandys s'est trompé, ou bien, les ruines vues par Sandys n'existaient plus deux siècles plus tard lorsque fut dressée cette carte.

90 s'élève Bucharis[255], jadis une ville petite mais ancienne, maintenant ne montrant que ses fondations; là croissent beaucoup de palmiers qui nourrissent les nécessiteux vivant tout autour dans de misérables cahutes. Là une tour sur un rocher dispense la nuit une lumière aux marins, car l'endroit est plein de dangers. Peu après nous passâmes près d'une garde de soldats, placée là pour la traversée de ce passage, et nous payâmes un médin[256] par tête.

Sept ou huit milles plus loin nous traversâmes une crique de la mer. De l'autre côté s'élève un beau khan[257], bâti récemment par un Maure du Caire pour le repos des voyageurs et qui contient une [cour] quadrangulaire entourée de bâtiments avec des arches en dessous. Sous une de ces arches, nous nous reposâmes, les pierres étant nos lits, nos paquets les traversins. En de pareilles places, ils déchargent leur marchandise, se restaurent eux-mêmes et [donnent à manger à] leurs chameaux avec des provisions apportées avec eux, et [sont] protégés des voleurs et des sévices.

Après avoir donné quelque chose pour l'huile, nous partîmes vers minuit, ayant rencontré ici une nombreuse compagnie; [ces voyageurs] étaient autorisés à voyager avec leurs torches allumées et [étaient] prêts à affronter des attaques. Pour rester éveillés, les Maures racontèrent, selon leur habitude, la même histoire plus de cent fois. Par parenthèses, nous aurions dû payer de nouveau le caphar[258], mais la nuit nous servit d'excuse pour ne pas le faire.

---

[255] Abouqir [256] voir note 246 [257] voir note 247 [258] terme qui signifie : péage, tribut, taxe, droit d'escorte. Voir détails dans : *Le voyage en Egypte* de JEAN PALERNE, Forésien, 1581. Présentation et notes de Serge Sauneron, Institut français d'archéologie orientale du Caire, 1971, p. 38, note 180.

Voyageant le long de la côte maritime, et enfin tournant un peu vers la droite, nous entrâmes avant le jour dans Rosette[259] et nous nous rendîmes au caravansérail appartenant aux Francs. Le meilleur logis [que nous pûmes trouver fut] un sous-sol sentant le renfermé, sans lumière, et [ayant] comme couche un plancher insalubre.

Description de Rosette

La ville s'élève sur la principale branche du Nil (appelée jadis Canopique[260]) qui, environ trois milles plus bas, tombe dans la mer. De même qu'à Damiette[261], son embouchure est ici traversée par une barre de sable qui se modifie | suivant les changements 91
des vents et l'action des vagues, si bien que les djermes[262] [obligées] de passer par-dessus sont faites sans quille, ayant le fond plat et arrondi; un pilote de la ville se livre tout le jour à des sondages et on entre guidé par ses indications, et passant si près de lui qu'on saute de ce bateau dans l'autre pour être piloté, et on retourne à la nage. Les djermes qui peuvent passer par-dessus cette barre, peuvent, si elles sont bien pilotées, continuer jusqu'au Caire.

---

[259] en arabe Rachid, ville fondée en 870, s'élève sur la rive ouest de la branche occidentale du Nil à 10 km. de l'embouchure, BAEDEKER, 1914, p. 29 [260] PLINE, V, 34, 1. La bouche canopique du Nil appelée ainsi, dit-on, du nom de Cànopus, pilote de Ménélas [261] en arabe : Doumyat, ville sur la rive est du bras oriental du Nil, à 12 km. de la mer [262] voir note 46.

91 Rosette (nommée Rasid[263] par les Egyptiens) dérive peut-être de Ros qui signifie riz[264], et eSt ainsi nommée à cause de l'abondante [récolte de riz] qu'elle produit; (ils en décortiquent mensuellement trois cents quarts) [de quintal]; elle fut bâtie par l'esclave d'un calife égyptien. Toutes les maisons sont en brique, pas vieilles, mais elles paraissent anciennes; les toits sont plats comme c'eSt l'usage dans ces contrées assez chaudes (car les Maures passent beaucoup de temps couchés sur les toits de leurs maisons), saillant par-dessus comme les poupes des navires, pour protéger les rues qui sont plutôt étroites, contre la réverbération du soleil. Elle n'eSt pas petite mais [eSt] mal défendue, manquant de murailles et d'autres fortifications. Je pense qu'aucune autre place sous le ciel n'eSt mieux fournie en grain, en viande, en poisson, en sucre, en fruits, en tubercules, etc. Les cuirs bruts, une des principales marchandises ici, sont transportés d'ici en Italie.

Canope — En cet endroit, ou un peu plus bas[265], s'élevait cette infâme cité de Canope, ainsi appelée de Canobus le pilote de Ménélas, enterré ici par son maître qui avait fait naufrage sur ces côtes. Car de tous les princes de la Grèce qui survécurent à la guerre de Troie, il n'y en a pas un qui ne subît un

[263] en fait Rachid. Voir *supra,* note 259 [264] le riz s'appelle, en effet, *rôz* (رُز) mais n'a aucun rapport avec le nom Rosette, dont le nom arabe eSt Rachıd (v. note 259) [265] plus exaƈtement, aux alentours de l'aƈtuel fort Tawfiqiéh, à 3 km. environ au S.O. du cap d'Abouqir. J. FAIVRE, *Canope, Ménouthis, Aboukir,* Alexandrie, [Société de Publications Egyptiennes], 1917, p. 5.

malheur, soit par la mer en furie, soit par les trahisons domestiques. Comment ils perdent leur force par la rage des dieux en colère et de Minerve, leur récente proteƈtrice, à cause du viol de Cassandre commis dans son temple, les favoris sans butin de l'Ilium détruite[266] 91

- - - - Scit triSte Minervae
Sidus et Euboicae cautes ultorque Caphereus.
Militia ex illa diversum ad litus abaƈti
Atrides Protei Menelaus adusque columnas
Exsulat etc.

Virg. Aen. l. 11.[267]

Car Protée[268] était alors roi d'Egypte; amicalement reçu par lui, il revint, après huit ans de pérégrinations, dans son pays. Ce prince des poètes parle ainsi de ces places :

Nam qua Pellaei gens fortunata Canopi
Accolit effuso Stagnantem flumine Nilum
Et circum piƈtis vehitur sua rura phaselis

Virg. Georg. l. 4.[269]

[266] cette phrase eSt rattachée par SANDYS d'une façon fort maladroite à la citation latine qui suit, d'où manque de clarté [267] traduƈtion littérale : « La triSte conStellation de Minerve le sait, et les rochers d'Eubée, et le promontoire vengeur de Capharée. Au retour de cette expédition, poussé sur des rivages opposés, l'Atride Ménélas s'eSt vu exilé jusqu'aux colonnes de Protée », VIRGILE, *Enéide,* lib. XI, 259 [268] nom que les Grecs donnaient à un ancien roi d'Egypte. Suivant une tradition, différente de celle d'Homère, il reçut Hélène et Pâris poussés par une tempête dans ses Etats, retint la première, et ne la rendit qu'à Ménélas, après le siège de Troie. DEZOBRY et BACHELET, *Dict. de biogr.* art. Protée [269] traduƈtion littérale : « Aux

91 [Elle fut] célèbre dans le monde entier par sa volupté, les différentes sortes d'effémination et de bestialité. [L'auteur des] Satires, qui vivait dans la province de la Thébaïde, dit à leur sujet :

— — Luxuria quantum ipsi notavi
Barbara famoso non cedit turba Canopo.

Juv. Sat. 25.[270]

Car dans Canope s'élevait le temple de Sérapis[271]; à ses fêtes une foule de gens se rendaient d'Alexandrie par les canaux artificiels[272]. Ceux-ci étaient jour et nuit presque couverts de bateaux peints remplis d'hommes et de femmes chantant leurs amours, leur conduite [étant] entièrement placée sous le signe d'une licence complète.

---

lieux où le peuple fortuné de Canope la Pelléenne voit le Nil former un lac de ses eaux débordées et fait le tour de ses campagnes sur de petites barques peintes », VIRGILE, *Géorgiques,* lib. IV, 287. [270] traduction littérale : Mais sous le rapport de la débauche, ces populations barbares — autant que j'ai pu m'en rendre compte — ne le cèdent pas à Canope », JUVÉNAL, *Satire* 15, 45-46 [271] STRABON, XVII, I, 17 [272] « quand on sort d'Alexandrie par la porte canopique on voit à droite le canal qui longe le lac et se dirige vers Canope, mais qui touche d'abord à Eleusis »... « Peu après Eleusis, sur la droite, se détache la branche qui mène à Schédia »... « Après cet embranchement, la navigation vers Canope se continue parallèle au rivage qui va depuis Pharos jusqu'à la bouche canopique ». STRABON, XVII, I, 14, cité par FAIVRE, p. 17, 18. Cf. aussi pl. II.

Pampinius dit d'eux en s'excusant lui-même : 91

Non ego mercatus Pharia de puppe loquaces
Delicias doctumque sui convicia Nili
Infantem, lingua nimium salibusque protervum
Dilexi.

Statius l. 5.[273]

La ville elle-même contient divers lacs[274] dans lesquels il y avait des tonnelles, des endroits d'amusement favorables à leurs vains plaisirs. Parmi [les gens] (dit Sénèque), ceux qui évitaient le vice n'évitaient pas l'infamie : l'endroit lui-même faisant naître les soupçons[275].

Départ pour le Caire — Les rivages du Nil

Le surlendemain nous nous embarquâmes pour le Caire, dans une djerme[276] desservie par sept mariniers que nous louâmes pour douze dollars. Ce bras du Nil est aussi

---

[273] traduction littérale : « Je n'ai pas acheté à un navire de Pharos un favori bavard, ni aimé un enfant expert dans les saillies de son Nil natal, à la langue trop bien pendue et aux reparties impudentes », STACE, *Silves,* lib. V, 5, I, 66 [274] « il n'est jamais question, dans l'antiquité, que d'un lac avoisinant Canope : c'était le Maréotis. Peut-être étendait-il ses eaux, alors plus qu'aujourd'hui, vers le nord-est, dans la direction de la ville », FAIVRE, p. 19 [275] FAIVRE (p. 21) mentionne ce passage et en indique la référence : SÉNÈQUE, *Lettres,* LI, 3. (Texte exact : « Voilà pourquoi pensant à une retraite [le sage] jamais ne choisira Canope, encore qu'aucun règlement dans Canope n'interdise la tempérance ») [276] voir note 46.

large à Rosette que la Tamise aux environs de Tilbury, se retrécissant petit à petit, et en beaucoup d'endroits si peu profond que souvent nous éprouvions beaucoup de difficultés pour nous dégager des bancs de sable qui nous retenaient : l'eau était toujours
92 bourbeuse, comme si elle avait été récemment troublée, | et dévalait en [formant] un courant lent et silencieux. A dix milles de Rosette, est cet embranchement[277] du fleuve qui mène à Alexandrie. En route nous achetâmes souvent pour six pence tant de poisson qu'il aurait suffi pour rassasier vingt personnes. De chaque côté du fleuve s'élèvent beaucoup de villes mais pas importantes, au contraire; la plupart sont l'une en face de l'autre mais [bâties] partie en brique et partie en boue : la plupart des maisons, assez pauvres, ressemblent à des ruches : situées sur de petites collines, élevées à main d'homme pour les préserver, eux et leur bétail, au temps de la crue.

Tout au long, sur les rivages, il y a un nombre infini de voûtes profondes et spacieuses, où on laisse pénétrer le fleuve, élevant l'eau dans des citernes, [placées] plus haut, au moyen de roues munies tout autour de brocs[278] et mises en mouvement par des

[277] il s'agit du canal d'Alexandrie. Le point de jonction du canal d'Alexandrie avec le Nil a changé plusieurs fois au cours des siècles. Voir à ce sujet: Toussoun, pp. 195-208. Au moment où Sandys se trouvait en Egypte, ce canal commençait au village de Rahmaniéh, sur la branche de Rosette du Nil, puis passait par les villages d'Aflaqa, Kafr al-Hamaïda, Kariun, et se terminait à Alexandrie [278] C'est la *saqiyeh*, une roue à eau formée d'un chapelet de pots de terre plongeant successivement dans l'eau au moyen d'un treuil mis en mouvement par un manège attelé d'un bœuf, d'un buffle ou d'un chameau.

buffles. De là, elle coule dans de petits fossés faits tout en haut 92
sur les rivages, et est distribuée ainsi dans leurs divers terrains, tout le pays étant au même niveau.

Les vents soufflèrent rarement [dans la direction] favorable, si bien que les pauvres Maures furent obligés de haler le bateau la plus grande partie du chemin, marchant souvent à mi-corps dans l'eau pour nous dégager des bas-fonds. S'encourageant chaque fois (comme dans tous leurs travaux), en criant Elough[279] : persuadés que Dieu est plus près d'eux quand ils le nomment, que le diable [reste] loin, et les obstacles sont diminués. Il est étrange de voir parmi eux tant de gens infirmes, résultat de leur pénible travail et de la nourriture insuffisante. Les promenades agréables que nous faisions sur les berges rendirent moins ennuyeux notre fastidieux voyage. La fertilité du sol nous remplissait d'étonnement, ainsi que la maturité précoce des plantes, aussi avancées [à cette époque] que chez nous en juin; [ici] on commence à moissonner fin mars. Les cannes à sucre, dans nos mains, nous servaient de bâtons et flattaient nos palais par leur jus.

En chemin, nous rencontrâmes des troupes de cavaliers chargés de nettoyer ces chemins des voleurs qui sont nombreux et qui, dans de petites embarcations, volent aussi sur l'eau. Ceci détermina notre prudent janissaire (car la plupart d'entre eux sont ainsi dans les emplois dont ils se chargent), assisté de deux autres janissaires (à qui nous accordâmes le passage qu'autrement ils auraient

[279] Allah.

92 pris [de force]), de veiller la nuit à tour de rôle, déchargeant le soir leurs arquebuses et mettant en évidence des torches allumées pour attester leur vigilance et terrifier les voleurs.

Presque cinq jours après notre embarquement, une heure avant le coucher du soleil, nous passâmes près de l'angle Sud du Delta où le fleuve donne naissance à une autre branche[280], peu inférieure [en dimensions] à celle-ci; [et qui forme] la limite Est de cette île[281] (appartient-elle à l'Asie ou à l'Afrique, cela reste encore à décider[282]) et se jette dans la mer (comme il a été dit plus haut) en aval de Damiette.

Arrivée au Caire

Remontant le fleuve, nous arrivâmes au crépuscule à Bolac[283], le port de la ville du Caire, distant de moins de deux milles [du Caire]; là tout Franc doit payer, en débarquant, un dollar. Laissant nos bagages dans le bateau, nous louâmes, pour la nuit, six ânes avec leurs âniers pour la somme de six pence[284], afin de nous conduire au Caire, où nous fûmes accueillis amicalement par un négociant anglais qui nous donna à manger et nous logea gratuitement.

[280] la branche de Damiette [281] le Delta [282] phrase pas très claire [283] orthographié généralement : Boulaq. D'abord une île, Boulaq se rattache au XVe siècle à la terre ferme (par la disparition d'un bras du Nil) pour devenir, d'abord, le port du Caire, puis, au XIXe siècle partie intégrante de la ville [284] petite monnaie anglaise, la douzième partie du shilling.

Fondation du Caire

Hucha Hibnu Nafish[285], l'Arabe, ayant envahi une partie de l'Afrique et s'en étant rendu maître, bâtit une ville dans les déserts (sic), craignant la trahison des Africains, à peu près à cent vingt milles de Carthage, et l'appela le Caire[286]; en arabe, le nom signifie une place de réunion, ou plutôt Elchahira qui signifie quelqu'un qui force[287]. Depuis ce temps les Arabes commencèrent à frayer avec les Maures, d'où provient cette affinité entre leurs langues; cependant ils ont l'habitude de mentionner leurs généalogies dans leurs chants et de joindre à leurs propres noms le nom de leur nation. 92

Ce royaume resta dans sa famille plusieurs années, et devint si grand au temps de Elcan Calife[288] qui fut élevé à cette principauté et au sacerdoce en l'année 996[289] de Notre-Seigneur, qu'il envoya au-dehors Gohar[290], Dalmate de naissance (qu'il avait élevé du rang d'esclave à celui de conseiller), avec une puissante armée qui soumit toute la Numidie et la Barbarie[291]; dans une seconde

[285] 'Oqbah ibn Nafi', neveu du conquérant de l'Egypte 'Amr ibn al-'As. S. and N. Ronart, *Concise encyclopaedia of Arabic civilization,* Amsterdam, [Djambatan], 1959, art. 'Uqbah ibn-Nafi' [286] en fait : Kairouan (al-Kairawan). Ville de la Tunisie, bâtie par 'Oqbah ibn Nafi' en 670. « Kairawan » signifie : « place d'armes ». *Enc. Isl.,* 1927, art. al-Kairawan [287] al-Qahira, « la Victorieuse » (ou al-Qahira al-Mu'izziya) — nom arabe du Caire [288] erreur. Le calife fatimide qui conquit l'Egypte s'appelait al-Mu'izz, et était arrivé au pouvoir en 953 [289] erreur. En 969 sous le califat de al-Muti', al-Mu'izz envoya Djawhar conquérir l'Egypte [290] Gawhar ou, plus exactement : Djawhar al-Sikkilli (le Sicilien) ou al-Rumi (le Grec). « Les deux épithètes jettent quelque lumière sur son origine obscure ». *Enc. Isl.,* 1956, art. Djawhar al-Sikkilli [291] l'Afrique du nord : le Maroc,

92 expédition il conquit à la fois l'Egypte et la Syrie. Mais se méfiant des forces d'Eluir [292], calife de Babylone [293], (chez lequel le vice-calife [294] d'Egypte s'était enfui), il bâtit comme refuge cette grande cité, puissante en son temps, et la nomma Elchairo [295], en mémoire de l'autre ville. Scaliger l'aîné [296] écrit que Gohar la bâtit pour se protéger contre son maître, car il s'était révolté [297]. Mais Léon l'Africain [298] [écrit] qu'il envoya en Barbarie chercher le calife et lui remit ses conquêtes.

Description du Caire — Maisons et bâtiments divers

Cette cité est située sur le côté Est du fleuve au pied de la montagne rocheuse Muccas [299]; [il] s'infléchit avec elle et assume la forme d'un

l'Algérie, la Tunisie, la Tripolitaine. [292] en ce moment le calife régnant à Baghdad était al-Fadl Ier al-Muti' b'illah. (Venture, p. 34) [293] voir note 89 au sujet de la confusion de Babylone avec Baghdad [294] Abou l'Fawaris ben Ali ? [295] rapprochement erroné. Voir notes 286 et 287 [296] Jules-César Scaliger, savant philologue et médecin italien (1484-1558) [297] Stanley Lane-Poole, (*A history of Egypt in the Middle Ages*, London, [Methuen], 1914, note de la p. 108), écrit que Djawhar ne joua pas de rôle proéminent dans le gouvernement, après l'arrivée en Egypte de al-Mu'izz, et fut même tenu à l'écart des affaires de l'Etat, mais il ne subsiste aucune trace d'une soi-disant querelle entre al-Mu'izz et son lieutenant. Peut-être al-Mu'izz craignait-il seulement que la grande popularité de Djawhar n'affectât les sentiments de loyauté de ce dernier [298] de son vrai nom al-Hassan ben Mohammed Alvajas al-Fasi, géographe arabe, auteur d'une *Description de l'Afrique*. (1483-1526) [299] Le Mukattam, chaîne de montagnes à l'Est du Caire.

croissant qui s'étend au Sud et au Nord, avec les faubourgs avoisinants sur [une distance] de cinq milles italiens, ayant en largeur à peine un mille et demi là où elle est la plus large. Les murailles (là où elle est munie de murailles) semblent appartenir plutôt à des maisons privées; cependant la cité est [capable] d'une résistance étonnante, comme il ressortit de cette bataille de trois jours que Sélim [300] livra pour la traverser lorsqu'elle était défendue par un | faible reste de [l'armée des] Mamelouks. Car les rues 93
sont étroites et les maisons élevées, toutes de pierre presque jusqu'au sommet; presque chacune [des rues] a à son extrémité une porte qui, fermée, (comme elles le sont pendant la nuit), rend chaque rue aussi facile à défendre qu'une forteresse.

Les maisons sont plus belles à l'extérieur que commodes à l'intérieur, étant mal agencées avec des couloirs enchevêtrés. Cependant les toits se trouvent haut placés et le dernier [étage] est légèrement entr'ouvert en son milieu [301] pour laisser entrer l'air frais; [les toits] sont plats et dallés; les murs, faits généralement d'une seule [rangée] de briques, (comme beaucoup de murs des derniers étages), dépassent les toits et, délabrés au sommet, [offrent] un spectacle déconcertant pour ceux qui se trouvent tout en haut; on peut les comparer à un bosquet d'arbres florissants qui ont seulement de maigres couronnes flétries. Leurs serrures et leurs clés sont en bois, même celles des portes bardées de fer. Mais comparés aux bâtiments publics, les bâtiments privés ne

[300] le sultan Sélim Ier. Voir note 18 [301] c'est le *malqaf*, sorte de manche à air, qui capte la brise fraîche du Nord et la dirige vers l'intérieur de la maison.

93 valent pas la peine d'être mentionnés, et parmi ceux-là, les mosquées les dépassent tous en magnificence; les pierres de beaucoup d'entre elles sont curieusement ciselées à l'extérieur, elles sont soutenues par des colonnes de marbre, ornées avec ce que l'art peut imaginer et leur religion tolérer. Cependant par leur architecture, elles diffèrent de celles de Constantinople, certaines étant carrées avec, au milieu, des toits ouverts, et de proportions imposantes, la [partie] circulaire étant munie d'une terrasse; d'autres s'étendent en longueur et beaucoup d'entre elles [sont] en conformité avec l'endroit où elles s'élèvent. L'une (et c'est la plus grande), construite par Gohar, s'appelle Gemith share[302]: il avait été nommé hashare[303] par le calife, ce qui signifie noble; on dit que le nombre de mosquées dans cette ville dépasse tout ce qu'on peut imaginer, si bien que je ne prendrai pas sur moi de les nommer [toutes]; Des logements pour des santons (qui sont des insensés, des fous) et dont nous avons déjà parlé[303a], s'y rattachent. Quand l'un d'eux meurt, on promène son corps en procession avec de grandes réjouissances, car on suppose que son âme a été emportée au Paradis.

Ici il y a aussi divers hôpitaux[304] très bons, qu'il s'agisse des bâtiments, des revenus ou des soins : parmi eux celui construit

---

[302] Gama'a al-Azhar, célèbre mosquée et université musulmane, construite de 969 à 971 [303] azhar signifie « spendide » [303a] plus haut p. 85 [304] Au sujet des divers hôpitaux existant au Caire en 1611, voir : DR. AHMED ISSA BEY, *Histoire des Bimaristans (Hôpitaux) à l'époque islamique,* Le Caire, [Imprimerie Paul Barbey], 1928.

par Pistor[305], le premier sultan des Mamelouks, est le plus remarquable et fut doté par lui d'un revenu annuel de deux cent mille sharifs[306]. Presque aussi beaux que ceux-ci sont les sérails[307] des hommes éminents; si un chrétien passe devant eux sur une monture, on l'arrachera de son âne (car on nous interdit les chevaux [parce qu'on nous considère] comme n'étant pas dignes de les utiliser), avec indignation et insolence. 93

Les rues ne sont pas pavées et d'une grande saleté après une averse (car il pleut ici parfois en hiver, contrairement à l'opinion commune et [le pays] est alors en proie aux épidémies); au-dessus d'elles des poutres sont posées en travers sur les toits des maisons et [sont] couvertes de nattes pour protéger ces rues contre le soleil. Une couverture semblable existe entre deux mosquées élevées dans la rue principale de la ville; lorsque le Pacha, ou quelque autre [homme] de qualité passe au-dessous, on tire vers le haut des flèches qui restent là, fichées en grande quantité [dans la couverture]. Je ne connais pas la raison de cette coutume.

Pendant notre séjour dans la ville eut lieu la fête de leur Petit Baïram[308], quand ils abattent dans leurs maisons privées un certain

---

[305] nous n'avons pu établir qui était le personnage que SANDYS appelle Pistor. Peut-être s'agit-il du sultan Baibars (qui ne fut d'ailleurs, ni le premier sultan mamelouk, ni le constructeur du plus célèbre hôpital du Caire, le Bimaristan de Qalaoun). Mais lorsque Baibars gouvernait l'Egypte, il eut sous ses ordres le futur sultan Qalaoun. Ce dernier, étant malade, fit le vœu, s'il montait un jour sur le trône, de bâtir un hôpital, AHMED ISSA BEY, p. 43 [306] voir note 170 [307] palais [308] l'abattage des moutons a lieu non lors des fêtes du Petit Baïram (*'id al-fitr* — rupture du jeûne) mais du Kourban

93 nombre de moutons que, découpés en petits morceaux, ils distribuent à leurs esclaves et aux pauvres gens, [tout en] barbouillant les portes avec leur sang[309], peut-être en imitation de la Pâque juive. Le Nil (distant d'un mille) se répand dans la ville pendant la crue par divers canaux. Quand ces canaux se sont vidés ou bien quand l'eau est corrompue, ils se la font alors apporter du fleuve par des chameaux. Car quoiqu'ils aient beaucoup de puits, l'eau en est mauvaise, et bonne seulement pour rafraîchir les rues ou nettoyer leurs maisons.

Au cœur de la ville s'élève un vaste caravansérail qu'ils appellent le Bésestan[310] où (comme dans ceux de Constantinople) on vend toutes sortes de marchandises d'une qualité supérieure : on y vend les vieux objets en criant : qui donne davantage ? imitant en cela les Vénitiens ou imités par eux. Il y a dans cette ville trois portes principales : Beb. Nausrée[311], ou Porte de la Victoire qui s'ouvre vers la mer Rouge; Beb. Zuelia[312], qui conduit au Nil et à la vieille ville (entre ces deux s'étend la rue principale[313] de la ville) et Bebel Futuli[314], ou Porte du Triomphe[315], au nord de la ville et

---

Baïram, appelé *'id al-kebir,* ou *'id al-adha,* LANE, *Manners,* p. 493 et *Enc. Isl.,* 1913, art. Baïram [309] ni LANE ni l'*Enc. Isl.* (voir note précédente) ne mentionnent l'aspersion des portes avec le sang des moutons. Toutefois cette coutume est encore actuellement observée par beaucoup d'Egyptiens, qui trempent la main dans le sang du mouton abattu et appliquent la main ensanglantée sur la porte de leur demeure, pensant que cette empreinte préservera leur maison du malheur. [310] le bazar [311] Bab an-Nasr [312] Bab Zouwaila [313] Bein al-Qasréin [314] Bab al-Foutouh [315] Porte de la Conquête. SANDYS a fait une erreur : Bab al-Foutouh ne s'ouvre pas

s'ouvrant sur le lac appelé Esbikie[316]. Trois de ses côtés sont 93
bordés de belles maisons ayant des vérandahs [bâties] en saillie [et] soutenues par des colonnes. De l'autre côté (maintenant un tas de ruines) s'élevait l'imposant palais de Dultibe[317], femme du Sultan Caitbeus; il y avait là des portes et des jambages d'ivoire, les murs et le dallage en damier avec du marbre diversement coloré. Des colonnes de porphyre, d'albâtre et de serpentine; les plafonds enjolivés d'or et d'azur, et incrustés d'ébène des Indes, un bois existant, dit-on, seulement dans ce pays.

— — Sola India nigrum
Fert hebenum.

Virg. Geor. l. 3. [318]

---

sur le lac Ezbékiéh. Ce dernier se trouvait à environ 1,5 km. au sud-ouest de Bab al-Foutouh. [316] Ezbékiéh [317] il s'agit probablement de la princesse mongole Tulbiyya qui fut l'épouse de al-Malik an-Nasir Mohammed ibn Qalaoun (et non la femme de Qaïtbay, comme l'écrit SANDYS). An-Nasir, arrivé au pouvoir à l'âge de neuf ans, fut deux fois dépossédé du trône et y remonta deux fois (1294-1341). Le mausolée de la princesse subsiste jusqu'à maintenant dans la partie Est du cimetière de Qarafa, au Caire. C'est elle que ALONSO DE ERCILLA évoqua dans les vers célèbres : « Mira al Cayro que incluye tres ciudades / E el palacio real de Dultibea ». Cf. STANLEY LANE-POOLE, p. 308. — R.L. DEVONSHIRE, *Rambles in Cairo,* [Les éditions universitaires d'Egypte], 1947, p. 47. Toutefois, M. CLERGET, (*Le Caire, Etude de géographie urbaine et d'histoire économique,* [Le Caire], Schindler, 1934, t. II, p. 182) mentionne, en décrivant les bords du lac de l'Ezbékiéh, « le palais de la femme de Quayt Bay, que Sélim avait fait raser » [318] traduction littérale : L'Inde est seule à produire le noir ébène. VIRGILE, *Géorgiques,* II, 117.

16

Cependant il eſt certain qu'il croissait aussi près du lac Maréotis :

94 | — — Hebenus Mareotica vaſtos
Non operit poſtes.

Lucan. 10.[319]

Et dans l'île de Méroé[320] :

— — Nigris Merœ fecunda colonis
Laeta comis hebeni.

Ibid.[321]

Un arbre qui, étant abattu, eſt, par sa dureté, presque semblable à de la pierre. En un mot, la magnificence en était telle qu'elle peut être inventée ou réalisée par le caprice d'une femme et la bourse d'un monarque. Rasée par Sélim[322], ses pierres et ses ornements furent transportés à Conſtantinople.

Le lac, à la fois carré et grand, n'eſt un lac que pendant la crue du fleuve, étant relié à celui-ci par un canal[323] où les Maures (qui

---

[319] traduction littérale : L'ébène maréotique ne recouvre pas les vaſtes jambages des portes, Lucain, *La Pharsale,* liv. X, 117-118 [320] le territoire limité par le Nil et l'Atbara (l'Aſtaboras des anciens), considéré comme une île par les géographes grecs et latins. Cf. note 26 [321] traduction littérale : Méroé populeuse avec ses noirs habitants, fière de ses forêts d'ébéniers, Lucain, *La Pharsale,* liv. X, 303 [322] Sélim Ier; voir note 18 [323] le canal reliant le lac de l'Ezbékiéh au canal al-Nasiri ne figure plus sur la carte du Caire de la *Description de l'Egypte.* Au sujet de cette voie d'eau qui alimentait le lac de l'Ezbékiéh et fut creusée, comblée puis de nouveau déblayée, v. Clerget, *op. cit.,* t. I, p. 161.

s'y font promener en bateaux à rames, voilés de damas et d'étoffes 94
des Indes) ont l'habitude de se diſtraire le soir. Quand l'eau descend, l'endroit se pare d'un charme différent plutôt qu'il ne le perd : il offre l'avantage de cinq récoltes par an, avec l'agrément [d'un lieu de promenade], étant très fréquenté pendant le frais du jour.

Désagréable aventure de Sandys au Caire

Je ne peux pas oublier l'outrage subi à cet endroit et en même temps la juſtice [qui me fut rendue]. Insultés par un Maure miséreux (ceux-là seuls le feront), qui semblait commencer seulement ses vilénies, nous fûmes heureux de pouvoir nous réfugier auprès d'un autre, [lui demandant] assiſtance, [car il] semblait [être] un brave homme, et en baisant ses vêtements, nous nous insinuâmes dans sa faveur; il le[324] réprimanda pour le tort qu'il nous faisait. Quand il[325] nous rencontra de nouveau, avant que nous fussions allés loin, il nous traita encore plus mal qu'auparavant. Nous décidâmes de retourner auprès du premier, mais lui[326], craignant cela, nous en empêcha, en nous traitant de façon odieuse au grand amusement des speƈtateurs, qui tiennent les chrétiens pour des chiens et des infidèles. Enfin nous le[327] trouvâmes, et nous nous plaignîmes de nouveau. [En proie à] une rage extraordinaire, il le[328] fit poursuivre par ses

---

[324] l'insulteur [325] l'insulteur [326] l'insulteur [327] le « brave homme » mentionné plus haut [328] le « brave homme » fit poursuivre l'insulteur.

94 esclaves qui l'attrapèrent, le dévêtirent et le battirent avec des bâtons tout le long du chemin, nous invitant à être les spectateurs; et ainsi ils l'amenèrent à la place du châtiment où il reçut probablement une centaine de coups sur [la plante] des pieds pour pimenter ses passe-temps.

Au-delà [de cette place], il y a une quantité de maisons isolées s'échelonnant jusqu'à Bolac [329] qui est la clé du Caire : une grande ville s'étendant le long du fleuve et, par le style des bâtiments, pas inférieure, en certains endroits, à l'autre [ville].

Description du Caire — Les jardins

A l'intérieur et à l'extérieur de la cité il y a une quantité de luxueux vergers arrosés [par le même système] qu'on emploie pour leurs champs; dans ces vergers croît une variété d'excellents fruits, tels que oranges [330], citrons [331], grenades [332], pommes de Paradis, figues de sycomore [333], et d'autres arbres (dont ils percent toute l'écorce de trous, les arbres étant aussi grands que les chênes les plus grands, le fruit ne poussant pas parmi les feuilles, mais du tronc et des branches), des dattes [334], des amandes [335], de la casse [336] (aux feuilles comme le frêne, les

[329] voir note 283 [330] *Citrus sinensis,* en arabe : *bortogan* (بُرْتُقَان) [331] *Citrus aurantifolia,* en arabe : *lemoun baladi* (لَمُونْ بَلَدى) [332] *Punica granatum, L.,* en arabe : *roummân* (رمان) [333] *Ficus sycomorus, L.,* en arabe : *gemmeiz* (جميز) [334] *Phoenix dactylifera, L.,* en arabe : *nakhl* (نخل) [335] en arabe : *loûz* (لوز) [336] *Cassia fistula, L.,* en arabe : *khiar chamber* (خيار شمبر).

fruits suspendus comme des saucisses), la caroube [337] (plate, et de la forme d'un cercle), des galles croissant sur des tamaris [338], des pommes [339] pas plus grandes que des baies, des bananes qui [340] ont une large feuille molle; croissant par grappes et [ayant] la forme de concombres, elles ont la peau comme une cosse, [sont] solides à l'intérieur, sans pépins, ni noyaux, au goût des plus délicieux (les Mahométans disent que c'était le fruit défendu [341]; ayant été mangé par nos premiers parents, et leur nudité leur ayant été révélée, ils se firent des tabliers avec ses feuilles) et beaucoup d'autres dont je ne connais pas le nom et que je n'ai pas vus ailleurs; certains portant des fruits et presque tous leurs feuilles toute l'année. Ajoutez à ceux-ci des champs entiers de palmiers (et cependant ne causant pas de préjudice au blé qui pousse sous eux), de tous les autres [arbres] le plus ravissant. 94

Les caméléons

Dans les vergers mentionnés ci-dessus il y a des caméléons en grand nombre, et cependant pas faciles à trouver, car ils sont presque de la couleur de [l'objet] sur lequel ils se tiennent. [C'est] une créature ayant approximativement les dimensions d'un lézard ordinaire. Sa tête est disproportionnellement grande, ses yeux grands et mobiles, sans qu'il

[337] *Ceratonia siliqua.* En arabe : *kharroub* (خروب) [338] *Tamarix nilotica.* Galle de tamarisc; en arabe: *thamar al-athl* (ثمر الأثل) ou *hab al-athl* (حب الأثل). Cf. Belon, p. 98 *a,* note 192 [339] en arabe : *teffâh baladi* (تفاح بلدى) [340] en arabe : *moûz* (موز) [341] au sujet de la banane représentée comme étant le fruit défendu mangé par Adam et Eve, voir Jullien, *L'arbre de la Vierge à Matarieh* p. 13.

[ait à] tourner son cou qui n'eſt pas flexible; son dos eſt cambré, sa peau tachetée de petites tumeurs moins proéminentes dans le voisinage du ventre, sa queue eſt mince et longue. Sur chaque patte il a cinq doigts, trois [tournés] vers l'extérieur et deux vers l'intérieur; [il a] une démarche lente, mais [il eſt] rapide [lorsqu'il s'agit de] tendre la langue, d'une longueur étonnante proportionnellement à son corps, avec laquelle il attrape les mouches, le sommet [de la langue] étant évidé par la nature dans ce but. Ainsi ceux qui pensent qu'ils ne mangent rien et vivent seulement d'air frais, sont dans l'erreur, quoique l'air soit sûrement leur principal aliment. Car ceux qui les ont gardés toute une année continuellement, n'ont jamais pu observer qu'ils absorbaient autre chose; et on peut observer que leurs ventres s'enflent quand ils ont aspiré de l'air et ont fermé leurs mâchoires, qu'ils ouvrent aux rayons du soleil. Ils sont d'une couleur verte et d'un jaune foncé; plus clairs et blancs vers le ventre, tachetés cependant de bleu, de blanc et de rouge. Ils ne prennent pas toutes les teintes, comme on
95 le dit; | posés sur du vert, le vert prédominera [dans la teinte de leur corps], sur du jaune, le jaune; mais posés sur du bleu, du rouge ou du blanc, le vert retient néanmoins sa nuance [originelle], seules les autres taches prennent une couleur plus éclatante: [sont-ils] posés sur du noir, elles paraissent noires, toutefois sans tirer sur le vert. Ils ne sont pas tous teints de la même couleur dans tous les endroits.

On dit qu'ils portent une haine mortelle aux serpents; à tel point que quand ils les découvrent se chauffant au soleil, ou [reposant] à l'ombre, ils grimpent dans les branches qui s'inclinent

au-dessus d'eux et laissent descendre de leur bouche un fil, comme 95
celui d'une fileuse, ayant à son extrémité une petite goutte ronde, brillant comme du vif-argent, qui, tombant sur leur tête, les détruit; et chose encore plus digne d'admiration, si les branches ne sont pas disposées exaɛtement de façon à permettre au fil de descendre perpendiculairement, ils le dirigeront avec leurs pattes de devant, de façon qu'il tombe à l'endroit juſte.

Description du Caire — La Citadelle

En haut et près du sommet de la montagne, à l'extrémité Sud de la cité, s'élève le château [342] (jadis la grandiose résidence des sultans mamelouks et détruit par Sélim) [343], accessible seulement par un seul chemin, et celui-ci taillé dans le roc; s'élevant progressivement avec des dénivellations légères sur de grandes diſtances, (quoique très haut), il peut être escaladé à dos de cheval sans difficulté. Par suite des palmiers dispersés partout, la cité, vue du sommet, apparaît très belle, toute la contrée au-dessous s'étendant devant les yeux. Le château eſt si grand qu'à lui tout seul il semble être une ville, [il eſt] entouré de hautes murailles et divisé en seɛtions, accessibles par des portes en fer, où il y a beaucoup de vaſtes cours, au temps passé des places [réservées] aux exercices. Les bâtiments anciens sont tous en

[342] la Citadelle du Caire, voir note 173 [343] Sélim Ier; voir note 18. — En fait Sélim ne détruisit pas la Citadelle, mais en enleva seulement des boiseries, des mosaïques, des colonnes de marbre. Cf. notre étude *Le Caire,* 969-1969 [Publication de l'Inſtitut français d'archéologie orientale du Caire], 1970, p. 93.

95 ruines et montrent seulement qu'ils furent somptueux; il reste encore debout beaucoup de colonnes de marbre solide, et de dimensions si grandes que ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement que de se demander comment elles arrivèrent là. Ici le pacha a sa résidence où le diwan [344] a lieu les dimanches, lundis et mardis, les chaufs [345], en tant qu'avocats, exposant le cas de leurs clients. Il a quarante janissaires pour sa garde, vêtus comme ceux de Constantinople; les autres employés dans l'ensemble du pays ne sont pas, pour la plupart, des fils de chrétiens. Cependant ils sont fidèles à l'égard de ceux dont ils sont responsables; s'ils les trahissent, ils ne perdent pas seulement leur vie, mais aussi la solde qui est due à leur descendance. Telle est cette cité, la plus belle de Turquie, différente toutefois de ce qu'elle était, comme diffère d'un corps jeune et sain le même corps devenu vieux et usé par les maladies.

La mer Rouge et Suez

La soif sacrée du gain et la crainte de la pauvreté attirent ici les marchands aventureux des nations éloignées : conséquence du commerce avec les Indes et du voisinage de la mer Rouge qui est à moins de deux jours de voyage d'ici, et est ainsi appelée d'Erythra [346], un

[344] mot d'origine persane qui a acquis différentes significations : registre, chancellerie, conseil, etc. Cf. RONART, art. Diwan. — Ici diwan signifie : services du gouvernement central, ou conseil de dignitaires civils ou militaires [345] tchaouch : petit fonctionnaire (en turc) [346] personnage de la mythologie grecque, fils de Persée et d'Andromède, qui aurait régné sur les bords de la mer Rouge et s'y serait noyé. (D'où le nom de *Erythraeum mare* donné par les anciens à la mer Rouge, le golfe Persique et la mer des Indes).

roi égyptien, [mot] qui signifie rouge en cette langue. Mais le Turc en retire peu d'avantages : paresseux, trop infatué de lui-même pour imaginer de nouveaux moyens pour réaliser des profits, et inexpérimenté en navigation, [occupation] qui procurerait des bénéfices prodigieux à un peuple industrieux et instruit. 95

Néanmoins ils ont ici un port appelé Sues, précédemment Arsinœs [347], florissant et abondant en marchandises au temps des Ptolémées. Construit par Philadelphe et ainsi nommé en l'honneur de sa sœur [348], une dame d'une rare beauté donnée en mariage à Lysimaque, roi de Macédoine. A marée basse la mer n'y est pas plus large qu'un fleuve, et partout dangereuse à naviguer par suite de la multitude des écueils et des rochers invisibles. En parlant de cette mer, je ne peux m'empêcher de me rappeler le merveilleux projet de Cléopâtre qui, fuyant de la bataille d'Actium, et rassemblant toutes ses richesses transportables, essaya de faire hisser (sic) ses navires hors de la Méditerranée et de les faire haler [jusque] dans cette mer-ci, avec l'intention de s'établir dans un autre pays, loin de tout danger et de la captivité dont la menaçait cette guerre; mais l'arrivée d'Antoine modifia ses plans.

Maintenant c'est une place de petit négoce, habitée par peu de gens, vu la rareté des diverses provisions et la pénurie d'eau.

[347] la ville d'Arsinoë se trouvait, en fait, à quelques kilomètres au nord-est de l'emplacement du Suez actuel. Suez lui-même ne date que dux ve s. *Les Guides Bleus, Egypte* 1971, p. 431 [348] princesse égyptienne, fille de Ptolémée Lagus, née vers 316 av. J.C. Elle fut successivement femme de Lysimaque, roi de Thrace, de Ptolémée Céraunus, et enfin de Ptolémée II Philadelphe, son propre frère, qui donna le nom de sa sœur à plusieurs villes.

95 Cependant il y a là une rade pour les galères qui sont au nombre de vingt-cinq. Elles sont amenées de Constantinople au Caire, démontées, portées jusqu'à Suez sur des chameaux et reconstruites. Mais les principales marchandises, telles que pierres précieuses, épices, étoffes des Indes, l'indigo, la gomme, l'ambre, toutes sortes de parfums, etc., qui arrivent au Caire, sont apportées par voie de terre [349] avec la caravane de la Mecque. Mais les Anglais ont un si mauvais débouché pour leurs vêtements chauds dans ces pays torrides que, crois-je, ils laisseront plutôt leurs navires pourrir dans le fleuve que de continuer ce commerce plus longtemps.

La population du Caire — Les Arméniens

Maintenant, le Caire, cette grande cité, est habitée par des Maures [350], des Turcs, des Nègres, des Juifs, des Coptes, des Grecs et des Arméniens qui sont ici les plus pauvres et partout les plus honnêtes, travaillant péniblement et vivant sobrement. Ceux qui ne sont pas sujets des Turcs sont exemptés de la captivité s'ils sont pris dans les

[349] c'est la fameuse « Route des Pèlerins », *Darb al-Hag*, qui, partant de la Birket al-Hag (Lac des Pèlerins) au nord-est du Caire, passait par al-Ziyad, Dar al-Beida, le fortin d'Adjeroud et atteignait la mer Rouge à Suez. Pour une description des différentes routes de caravanes joignant le Caire à Suez, voir: Sir I. Gardner Wilkinson, *A handbook for travellers in Egypt*, London, [J. Murray], 1858, p. 194 [350] les voyageurs appelaient généralement « Arabes » les bédouins du désert, et « Maures » les Egyptiens habitant les villes et les villages.

guerres; ceux qui le sont, vivent libres et ne payent pas un tribut d'enfants comme font les autres chrétiens. Ils jouissent de ce privilège parce qu'un | certain Arménien prédit la grandeur et 96
la gloire de Mahomet. Jadis ils étaient sous [la juridiction du] patriarche de Constantinople. Mais au temps de l'hérésie d'Eutychès [351], ils se détachèrent de sa juridiction et de leur communion avec les Grecs qu'ils détestent plus que tout au monde, baptisant une seconde fois ceux [des Grecs] qui se convertissent à leur secte. Ils croient qu'il n'y a qu'une nature dans le Christ, non par une fusion de la [nature] divine avec l'humaine, comme l'enseignait Eutychès, mais par une conjonction : tout à fait comme l'âme est jointe au corps. Ils nient la présence réelle dans le Saint Sacrement, et l'administrent comme le font les Coptes, avec lesquels ils sont aussi d'accord en ce qui concerne le purgatoire; ils ne prient pas pour les morts; [ils croient], comme les Grecs, que le Saint-Esprit émane seulement du Père, et que les morts ne ressentent et ne ressentiront ni joies, ni tourments jusqu'au jour du Jugement. Leur patriarche a sa résidence à Tybéris [352] en Perse; dans ce pays-là ils vivent dans l'aisance et jouissent de l'estime générale.

Cette nation a trois cents évêques. Les prêtres ne se marient pas deux fois; ils ne mangent de la viande que cinq fois par an, et

[351] hérésiarque du ve s., fondateur de l'eutychianisme qui affirmait qu'il n'y avait dans le Sauveur qu'une nature, la divinité ayant absorbé l'humanité. Sous le nom de monophysisme c'est encore actuellement la doctrine officielle des Arméniens, des Coptes et des Abyssins. Cf. Sozomène, *Histoire ecclésiastique*, liv. VII, ch. 17 [352] Tauris (appelé aussi Tabrès ou Tébriz).

96 encore [pour éviter] que le peuple ne croie, voyant leur abstinence, que c'est un péché [de manger de la viande]. Ceux qui écrivent que le peuple s'abstient de toute viande interdite par la loi mosaïque, sont dans l'erreur, car ils mangent du porc partout où ils peuvent le faire sans offenser les musulmans. Ils observent le Carême de Pâques très strictement, toutefois ils mangent de la viande entre Pâques et la Pentecôte. Quant aux images, ils ne les adorent pas.

Ici ils ont leurs assemblées dans des chambres obscures. En entrant, (c'était un dimanche après-midi), nous trouvâmes un [Arménien] assis au milieu des fidèles, ne se distinguant pas des autres par ses habits, et lisant la Bible en chaldéen [353]. A cet instant l'évêque entra [portant] un capuchon et un vêtement noir, à la main un bourdon qu'ils considèrent comme sacré. D'abord il pria, puis chanta certains psaumes, accompagné de deux ou trois [fidèles], puis tous chantèrent ensemble, priant dans les intervalles, chacun pour soi; ils ressemblent aux Turcs par la posture de leurs corps et leurs fréquentes prosternations [pratiquées par tous] à l'exception de l'évêque; [quant à lui] il resta tout le temps debout, face à l'autel, les mains levées. Une fois l'office terminé, un fidèle après l'autre lui baise la main, [tout en] déposant leurs aumônes, lui, [de son côté], posant l'autre main sur leur tête et les bénissant. Pour finir, il annonce les jeûnes à venir et les fêtes. A ce propos, il faut noter qu'ils jeûnent le jour de la Nativité de Notre-Sauveur.

[353] c'est-à-dire en araméen. « On a voulu rattacher l'arménien à l'araméen, mais malgré un grand nombre de termes étrangers qui se trouvent dans la langue arménienne, cette langue a toujours conservé un fonds original très remarquable ». DEZOBRY et BACHELET, art. Arménie-Langue.

Le couvent Ste. Catherine du Sinaï

Il y a aussi ici un monastère de caloyers [354] grecs, appartenant au monastère principal de Ste. Catherine, du mont Sinaï, à huit jours de voyage du Caire, à travers le désert. Elle passe pour avoir été la fille du roi Costa [355] de Chypre, qui, au temps de Maxence, convertit beaucoup de gens au christianisme. Torturée sur une roue et finalement décapitée à Alexandrie, (où deux belles colonnes [356] de marbre de Thèbes (quoique à 96

[354] caloyers = moines. C'est la dépendance, au Caire, du couvent Ste. Catherine du Sinaï. Cette dépendance, appelée « Djouvania » (nom d'origine turque, probablement une déformation du grec « Iovania », c'est-à-dire : Jean) était située dans le voisinage de la mosquée al-Hakem, près des portes Bab al-Foutouh et Bab an-Nasr. Elle est indiquée sur un plan du Caire dont nous avons pu consulter la copie à la Société d'Archéologie Copte du Caire, et qui porte comme légende (en anglais) : « *Plan du Caire fait en 1761 par* CARSTEN NIEBUHR, *géographe de l'expédition danoise en Arabie et père de l'historien. Les références ont été ajoutées en 1798 par* BROWN » [355] « selon la tradition, c'est-à-dire pratiquement selon le récit qu'a reproduit SYMÉON MÉTAPHRASTE (*P.G.* CXVI, 267 sq.), Catherine, jeune fille de noble famille, était née à Alexandrie. On assure même qu'elle était la fille d'un roi nommé Costos, sans préciser dans quel pays ce Costos pouvait exercer son autorité royale ». A. BAUDRILLART, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, Paris, [Letouzey et Ané], 1949, art. Catherine d'Alexandrie (Sainte). Selon S. EM. GRÉGOIRE II, Archevêque du Mt. Sinaï et de Raïthou, (communication verbale), le père de Ste. Catherine était un certain Constant, originaire de Chypre et résidant à Alexandrie. La mère de la future sainte s'était convertie en secret au christianisme. Sa fille reçut d'abord le nom de Dorothée, mais fut baptisée par sa mère et appelée Catherine [356] « un billot de marbre taillé en quatre, en forme de portail sur lequel

96 moitié enterrées sous les ruines) préservent le souvenir de l'endroit), elle fut transportée (comme on l'affirme) par un ange, et ensevelie dans cette montagne. Elle a trois sommets d'une hauteur étonnante; celui à l'ouest, jadis appelé mont Horeb[357], où Dieu apparut à Moïse dans un buisson; il est fertile en pâturages, de beaucoup plus bas et dans l'ombre quand le soleil se lève entre eux. C'est là que Dieu donna la Loi à Moïse. Le monastère[358] s'élève au pied de la montagne et ressemble à une forteresse avec une porte en fer; on montre là-bas le tombeau de la sainte, souvent visité par les pèlerins; de là on peut monter, par quatorze mille marches de pierre[359], sur le sommet où s'élève une chapelle ruinée[360]. Une source abondante descend de là et, arrosant la vallée en dessous, est de nouveau absorbée par le sable altéré.

Ste. Catherine eut la tête tranchée. Le bloc de marbre en question portant l'encoche laissée par la hache du bourreau, se trouve actuellement tout au fond de l'église St. Saba près de la petite chapelle consacrée à Ste. Catherine ». Th. D. Mosconas, *L'église St. Saba [d'Alexandrie] à travers les siècles,* in : *Revue des conférences françaises en Orient,* 11e année, n° 8, août 1947, p. 456. [357] c'est l'actuel Ras Safsafa. J. Daumas, *La péninsule du Sinaï,* [Publication du Royal Automobile Club d'Egypte], Le Caire, 1951, p. 375 [358] le monastère Ste. Catherine du Mt. Sinaï [359] chiffre évidemment exagéré, puisque la hauteur totale du Djebel Moussa est de 2285 m. (et seulement de 650 m. au-dessus du couvent). Isambert, p. 733. Le Djebel Ste. Catherine, lui, est élevé de 2637 m. Daumas, carte face p. 139. — D'après W.F. Bassili (*Sinaï and St. Catherine's monastery,* 5th edition, [Tsoumas], Cairo, 1964, p. 188), le nombre de marches serait de 750 [360] la description convient au Djebel Moussa. Cf. Daumas, p. 377.

Ce puissant monastère doit héberger tous les pèlerins (parce qu'il n'y a pas d'autre place d'hébergement), car il a un revenu annuel de soixante mille dollars des princes chrétiens. De cette fondation dépendent vingt-six autres [monastères] dispersés dans d'autres pays. Ils donnent aussi chaque jour des aumônes aux Arabes, pour être mieux protégés contre les violences. Cependant ils ne leur permettent pas d'entrer, mais les[361] descendent du haut des créneaux. Dans leurs vergers abondent d'excellents fruits : parmi lesquels il y a des pommes, rares dans ce pays, et transplantées de Damas. Ils ne sont soumis ni au Pape ni au Patriarche, mais ont leur propre supérieur actuellement au Caire. Ils nous préparèrent une collation, pendant laquelle je ne pus m'empêcher de remarquer comment, tout heureux, ils ingurgitaient le vin. [Ils] en ont une provision [envoyée] de Candie. 96

Les musulmans — La caravane du pèlerinage

Au temps de Léon l'Africain[362], il y avait dans cette ville quatre sectes de musulmans, fondées au temps jadis par quatre différents interprètes[363] du Coran, et qui ne renonceront pas facilement à leurs opinions. Cependant elles ne se diffament pas les unes les autres, quoiqu'elles se considèrent les unes les autres comme hérétiques. Celle appelée

---

[361] ces aumônes [362] voir note 298 [363] il s'agit des quatre écoles orthodoxes de l'islam : les Hanafites, les Chafi'ites, les Malekites et les Hanbalites.

Chenfia[364] est la principale. Ses prêtres se nourrissent de viande de cheval. Leurs pourvoyeurs achètent les chevaux qui ne sont plus en état de servir et les engraissent pour leurs palais. Chaque membre d'une secte est puni pour les transgressions contre les règles de leur religion par le juge de cet ordre.

97 | Pendant notre séjour ici, une caravane partit avec beaucoup de solennité pour accueillir et aider la grande caravane revenant de la Mecque[365]; elle se compose de plusieurs milliers de pèlerins qui s'y rendent chaque année par dévotion et pour commercer, chacun sa bannière à la main, et leurs chameaux magnifiquement harnachés, (l'Alcoran étant porté sur l'un d'eux, dans une précieuse cassette recouverte d'une broderie, posée sur un riche coussin et entourée d'un certain nombre de leurs prêtres qui chantent), gardés par plusieurs compagnies de soldats et quelques pièces de campagne.

---

[364] Hanafites [365] *mahmal* (ou plus exactement : *mahmil*) : « Nom qui sert à désigner les litières vides et richement ornées que les princes musulmans, depuis le XIIIe siècle envoyaient au *hadjdj* de la Mecque pour affirmer leur indépendance et rendre manifeste leur droit à une place d'honneur lors de la fête ». *Encyclop. Islam.*, 1936, art. Mahmal. Cette solennité a lieu au mois de *Safar* ou au commencement du *Rabi' al-Awal.* Un support de bois, en forme de pyramide, garni d'étoffes richement brodées est promené sur un chameau. L'intérieur du support — dit *mahmal* — est vide. Deux exemplaires du Coran sont fixés à l'extérieur. Cf. Captain Sir Richard F. Burton, *Personal narrative of a pilgrimage to al-Madinah and Meccah,* London, [Edition de G. Bell and Sons], 1906, vol. II, p. 65, 194. — M. Lane, *Manners,* p. 444, et surtout J. Jomier, *Le Mahmal et la caravane égyptienne des pèlerins de la Mecque* (*XIIIe-XXe siècles*), [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire], 1953.

Elle est à une distance de quarante petites journées de voyage, 97
séparée [du Caire] pas un désert de sable disposé en monticules, et [ceux-ci sont] dangereusement agités par le vent; à travers [ce désert] ils sont guidés en beaucoup d'endroits par les étoiles, comme les navires sur l'océan. Après trois journées de voyage, ils montent sur une montagne[366], (celle-là même, dit-on, où, Abraham aurait dû sacrifier son fils Isaac). Ici ils sacrifient un certain nombre de moutons; et, s'étant déshabillés, enveloppés seulement d'un drap sans nœud ni ourlet, ils se rendent à la Mecque. Il y a là une petite chapelle (à l'intérieur d'une belle mosquée) d'environ huit yards carrés; l'objet de cette dévotion (vers laquelle ils tournent leur face) quand ils prient, où qu'ils soient, fut bâtie, affirment-ils, par Abraham. L'intérieur est tapissé de satin rouge et revêtu d'une étoffe plus riche, envoyée ici[367], chaque année, par l'empereur[368] (comme celle de Medina, Talnaby)[369] fabriquée au Caire, l'émir de la Mecque gardant l'ancienne comme salaire. Les chameaux qui l'apportent sont dorénavant libérés de toute charge.

---

[366] Sandys a confondu deux cérémonies : la prière qui se fait sur le mont Arafat, à quelque distance de la Mecque, et le sacrifice de moutons qui a lieu au village de Mouna (entre la Mecque et l'Arafat). Cf. Dr. Duguet, *Le pèlerinage de la Mecque,* Paris [Rieder], 1932, p. 89 et suiv. Dr. Saleh Soubhy, *Pèlerinage à la Mecque et à Médine,* Le Caire, [Imprimerie nationale], 1894, p. 93
[367] c'est la *kisweh* (tapis) en soie noire, brodée d'or, envoyée chaque année à la Mecque par le gouvernement égyptien pour couvrir la *Ka'aba.* Sur l'origine de cette cérémonie, voir Lane, *Manners,* p. 445 et Soubhy, p. 28 [368] le calife
[369] Madinah. (En arabe : *Madinat al-Nabi* = la ville du Prophète).

97 Mais un spectacle [remarquable] (. . . .)[370] est l'honneur dont on entoure, à son retour à Constantinople, le chameau qui portait leur Alcoran (comme, en quelque sorte au Caire, à celui qui portait les tapis); on l'entoure, lorsqu'il est mené par les rues; certains lui arrachent les poils et les gardent comme reliques; d'autres le baisent, d'autres s'enduisent les yeux et la figure avec sa sueur; et enfin, le coupant en petits morceaux, en donnent à manger à leurs amis et familiers. Beaucoup de pèlerins, en versant de l'eau sur des briques chaudes, perdent volontairement la vue, comme ne voulant rien voir de profane après un spectacle si sacré. Celui qui, à son retour, se retire du monde et se consacre à la vie contemplative, est considéré comme un saint et est appelé Hadj, et ainsi ils appellent [aussi] leurs chameaux[371], suspendant autour de leurs jambes de devant autant de chaînettes qu'ils ont été de fois là-bas. Certains disent (mais c'est par erreur) que leur (.....)[372] prophète est né dans cette ville de la Mecque. Elle est située dans un endroit agréable, mais est entourée de déserts et de collines, n'ayant pas d'eau, à l'exception de celle qui provient d'une source[373] qui fut indiquée, dit-on, par un ange à Agar[374]; et c'est presque un miracle qu'elle suffise à une telle multitude de gens et de bestiaux. C'est une place de commerce importante;

[370] passage ne présentant pas d'intérêt [371] « hégin » (هجين) vient de « tahdjin » (تهجين) qui signifie : croisement, et n'a rien à faire avec « hadjdj » (ج) = pèlerinage [372] passage ne présentant pas d'intérêt. Bien que Sandys affirme que c'est une « erreur », Mahomet est bien né à la Mecque [373] la source de Zemzem à la Mecque [374] la servante-épouse d'Abraham.

non seulement grâce aux caravanes de l'Inde qui arrivent là 97
chaque année avec leurs marchandises, mais [aussi] grâce à celles venant des pays avoisinants dont les riches produits lui ont valu l'appellation d'heureuse

- - - sit dives amomo
Cinnamaque costumque suum sudataque ligno
Tura ferat floresque alios Panchaia tellus,
Dum ferat et myrrham.

Ovid. Met. l. 10.[375]

En laquelle, par une fiction du poète, fut transformée la dame incestueuse

Quae quamquam amisit veteres cum corpore sensus,
Flet temen et tepidae manant ex arbore guttae.
Est honor et lacrimis, stillataque robore myrrha
Nomen erile tenet nulloque tacebitur aevo.

Idem.[376]

[375] traduction littérale : Que l'amome, le cinname, le costus et l'encens, distillé par un bois, et que des fleurs encore enrichissent la Panchaïe qui les produit, pourvu qu'elle soit seule aussi à produire la myrrhe. Ovide, *Métamorphoses,* liv. X, 307 [376] traduction littérale : Quoiqu'elle ait perdu avec le corps tout sentiment, elle continue à pleurer, et des gouttes tièdes s'échappent de l'arbre. Ses larmes ont un grand prix; la myrrhe, distillée par le bois, conserve le nom de celle qui la donne; on parlera d'elle dans la suite des âges. Ovide, *Métam.,* liv. X, 499.

Le chrétien qui dépasse une limite, située dans un rayon de cinq milles autour de cette place, doit mourir. Après quatorze jours, ils retournent à la montagne mentionnée ci-dessus [377]. Une partie d'entre eux, quittant le reste, part pour Médinea Telnabi [378] qui signifie : la cité du Prophète, célèbre par l'affluence des gens, quoiqu'elle soit dans une contrée aride, à peine à deux journées de voyage de la Mecque. Là, dans une petite chapelle illuminée de trois mille lampes qui brûlent perpétuellement, reposent Mahomet, Omar et Ali, en de simples tombeaux de style ancien, taillés comme des losanges. Celui de Mahomet (qui n'est pas suspendu dans l'air comme on le dit) est couvert de vert, ayant sur le côté une escarboucle aussi grande qu'un œuf, d'un admirable éclat. Ceux-ci se réunissent de nouveau, à l'endroit fixé, avec le reste de la caravane.

Description du Caire — Les fours à poulets

Mais pour en revenir à notre sujet, aucune ville ne peut être plus peuplée que le Caire, ni mieux approvisionnée en toutes sortes de produits. On couve ici les œufs
98 en nombre infini, par la chaleur artificielle. | Brièvement, le procédé, comme nous l'avons vu, est le suivant : de chaque côté d'un étroit couloir s'élèvent deux rangées de fours [379], l'une au-dessus

---

[377] l'Arafat [378] voir note 369 [379] ce sont les célèbres fours à poulets décrits par presque tous les voyageurs qui visitèrent le Caire. Cf. par exemple, Belon, p. 102 *a.* — Ils figurent même sur une carte de l'Egypte, celle de J.B. Homann, intitulée : « *Das heutige Aegypten* », parue en 1730.

de l'autre. Sur le plancher de la [rangée] inférieure on met des 98
déchets de lin; sur ceux-ci, des nattes, et sur celles-ci [leurs] œufs, au moins six mille dans un four. Les planchers des fours supérieurs [servent] de toits aux fours inférieurs; ils sont grillagés comme nos fours, ayant seulement des cheminées [380] au milieu, avec des couvercles. Ces grillages sont couverts de nattes, sur elles est posée, sur une épaisseur de trois inches, de la bouse de chameau, de buffle etc., séchée et réduite en poudre.

Sur les côtés les plus élevés et les plus éloignés de ces fours supérieurs il y a des couches de glaise, épaisses d'une main et larges de deux. Là on brûle la bouse mentionnée ci-dessus qui donne une chaleur suffocante sans flamme visible. Sous les bouches des fours supérieurs il y a un passage pour la fumée; les toits sont ronds et il y a des ouvertures que l'on peut fermer et ouvrir. Les œufs restent ainsi dans les fours inférieurs pendant un laps de temps de huit jours; ils sont retournés chaque jour et l'on veille soigneusement à ce que la chaleur ne soit que modérée. Ensuite on sépare les mauvais des bons, discernables à ce moment (en les tenant entre une lampe et l'œil), et qui, la plupart du temps, s'élèvent aux deux tiers [de l'ensemble]. Deux jours plus tard on éteint le feu et on transfère, par le passage du milieu, la moitié [des œufs] dans les fours supérieurs. Ensuite, fermant tout, on les laisse seuls encore pendant dix jours; alors ils éclosent en un instant. On pratique cela du commencement de janvier jusqu'au milieu

---

[380] en anglais : *tunnels.*

98 de juin, les œufs étant à ce moment-là à point pour cette opération; ils ne sont pas non plus (comme [le] disent certains), affectés par le tonnerre; cependant ceux-ci déclarent que la nature [bien que] imitée, ne sera jamais égalée : tous les œufs étant en partie défectueux ou monstrueux.

Mœurs et distractions des Cairotes

La majeure partie des habitants du Caire se compose de négociants et d'artisans. Cependant les négociants ne fréquentent pas les marchés étrangers. Tous ceux d'un [même] métier ont leurs échoppes dans un même endroit, les ferment vers cinq heures, et s'amusent le reste du jour, à l'exception des restaurateurs qui gardent les leurs ouvertes jusque tard dans la nuit. Car rares sont ceux — à l'exception des gens pourvus de grandes familles — qui préparent leur nourriture à la maison; les hommes l'achètent toute préparée, et les femmes sont trop délicates pour s'occuper du ménage; elles se promènent dehors sur des ânes à l'allure douce, et forcent leurs maris à leur montrer la bienveillance qui leur est due; si elles sont négligées, elles se plaindront au magistrat et obtiendront le divorce. Beaucoup de gens pratiquent ici la médecine, poussés à le faire par le quantité de plantes médicinales apportées ici et croissant ici : un art dans lequel les Egyptiens ont excellé dès le début

Talia Iovis filia habebat pharmaca utilia
Bona, quae illi Polydamna praebuit Theonis uxor
Aegyptiaca, quae plurima producit fertilia terra

Pharmaca, plurima quidem salubria mixta, multa lethalia. 98
Medicus vero unus quisque peritus supra omnes
Homines : sane enim Paeionis sunt ex generatione.

Hom. Odys. l. 4. [381]

Il y a ici une variété de rue, très demandée, avec laquelle on se parfume le matin, non seulement comme un préservatif contre l'infection, mais parce qu'on la considère comme souveraine contre les mauvais esprits. Les Barbares de jadis en faisaient autant avec les racines du galanga [382] sauvage. Il y a dans cette ville, et cela depuis longtemps, une catégorie de gens qui gagnent leur vie en montrant des tours avec des oiseaux et des bêtes, surpassant en cela tous ceux qui ont été célèbres chez nous. J'ai entendu un corbeau parler si parfaitement que j'en étais tout étonné. En produisant des sons, ils [les corbeaux] utilisent à la fois leur gorge et leur langue, ce que les autres oiseaux ne font pas; et à cause de cela ils conviennent mieux à ces représentations. Scaliger le père [383] rapporte que tout près de lui, un corbeau était gardé dans un monastère;

---

[381] traduction littérale : Remède ingénieux dont la fille de Zeus avait eu le cadeau de la femme de Thon, Polydamna d'Egypte : la glèbe en ce pays produit avec le blé mille simples divers; les uns sont des poisons, les autres des remèdes; pays de médecins, les plus savants du monde, tous du sang de Paeon. HOMÈRE, *Odyssée*, IV, 228 [382] *Maranta galanga*, L., en arabe : *Coulinganne* (ou *Khoulingân*) (خولنجان). Cf. *Description de l'Egypte*, Paris, [Panckoucke], 1822, t. XI, p. 448. M. ROUYER, *Notice sur les médicamens* (sic) *usuels des Egyptiens* [383] voir note 296.

98 quand il avait faim, il appelait Conrad le cuisinier, si distinctement qu'on l'aurait pris pour un homme.

Je les ai vu obliger des chiens, aussi bien que des boucs, à placer leurs quatre pattes sur un petit cylindre taillé dans du bois, haut d'à peu près un pied et pas plus large au bout que la paume de la main. [Plaçant plusieurs cylindres l'un sur l'autre], ils les faisaient grimper du premier au deuxième et de là au troisième et au quatrième; et là [ils étaient forcés de] tourner autant de fois que leur maître le leur ordonnerait. Ils promènent aussi des chameaux dansants, dressés quand ils sont jeunes, en les plaçant sur une [plaque] de foyer chauffée [et] en jouant tout le temps sur un instrument; à cause de la chaleur excessive, la pauvre bête lève un pied après l'autre. Pendant un certain nombre de mois ils pratiquent cela simultanément; si bien qu'à la fin, lorsqu'il entend le crincrin, il se met à danser. Aux ânes ils enseignent de tels tours qu'ils [semblent être] doués de raison. En comparaison avec eux, le cheval de Banks [383a] n'aurait été qu'un bouffon.

Matariyéh

Le moment de notre départ ayant été remis à plus tard, nous allâmes à Mataréa [384], à cinq milles au nord-est de la ville. En passant, nous avons vu du sable

---

[383a] célèbre cheval jongleur qui, paraît-il, pouvait distinguer un Anglais d'un Espagnol. Voir R. B. McKerrow, *The Works of Thomas Nashe* [5 vols, Londres, 1904-1910]; II, 230; III, 21. Cité par R. Davis, *George Sandys, Poet-Adventurer,* London, 1955, p. 64, note 86 [384] Matariyéh, village à 10 km. environ au nord-est du Caire. Cf. note 95.

jeté sur la terre pour en modérer la fertilité. | On dit qu'ici Notre 99
Sauveur et la Sainte Vierge, avec Joseph, se reposèrent lorsqu'ils s'enfuirent devant la fureur d'Hérode; quand ils furent accablés par la soif, une source [385] jaillit aussitôt à leurs pieds pour les désaltérer. Nous vîmes un puits entouré d'un pauvre mur de boue, l'eau étant élevée par des buffles dans une petite citerne, d'où elle coule dans un bassin de marbre, à l'intérieur d'une petite chapelle souillée, méchamment, par les Maures (par mépris pour les chrétiens). Dans le mur il y a une petite niche encensée, revêtue de bois tendre (diminué grâce aux amateurs de reliques); à la base [se trouve] une pierre de porphyre, sur laquelle (dit-on) Elle [386] plaça Notre Sauveur. De tant de milliers de puits (chose tout à fait miraculeuse), celui-ci est le seul qui produise de l'eau potable; et celle-ci est si excellente, que le Bascha refuse de boire celle du fleuve, et n'en boit pas d'autre; et quand on s'arrête pendant quelque temps à y puiser, il [387] envoie de lui-même un jet si abondant qu'on pourrait faire tourner un moulin surchargé. Passant par la chapelle, l'eau arrose un joli verger dans un coin duquel s'élève un énorme figuier [388] qui s'ouvrit (dit-on) pour accueillir Notre Sauveur et Sa Mère, en ce moment pressés par les poursuivants; il se ferma de nouveau jusqu'à ce que les poursuivants fussent passés, puis s'entr'ouvrit de nouveau, comme il reste ajourd'hui.

---

[385] au sujet de la source de Matariyéh, cf. Jullien, *op. cit.,* p. 17 [386] la Vierge [387] le puits [388] *Ficus sycomorus,* L. Pour description détaillée, voir Jullien, *L'arbre de la Vierge à Matarieh,* p. 28.

99 Il y a un grand trou dans l'un des côtés du tronc incliné; aucun bâtard (disent-ils) ne peut passer à travers mais y restera coïncé par la taille. L'arbre est tout entaillé à cause de son bois, réputé pour posséder des vertus souveraines. Mais j'abuse de mon temps et j'agace mon lecteur. Dans un enclos voisin, on nous montra un plant de baume [389], le seul subsistant de l'ensemble que produisait ce verger : il fut détruit par les Turcs, ou par l'envie des Juifs, disent les autres, ayant été transporté de la Judée au temps d'Hérode le Grand, sur l'ordre d'Antoine et à la prière de Cléopâtre; d'autres disent qu'il fut apporté ici de l'Arabie Heureuse, aux frais d'un sultan sarrasin.

La plaine des momies — Les Pyramides

Un ou deux jours plus tard, nous traversâmes le Nil. Après trois milles, nous laissâmes à gauche l'endroit où, le Vendredi Saint, les bras et les jambes d'un certain nombre d'hommes apparaissent sortant de terre, à l'étonnement de la multitude. Je l'ai entendu confirmer par des chrétiens et [jurer] sur leur foi, des mahométans, des juifs, qui [tous] l'auraient vu [389a]. Une imposture peut-être, imaginée par des mariniers qui enlevant des membres aux momies (dont il y en a un nombre inépuisable) et gardant le secret dans leurs familles, les plantent pendant la nuit dans le sable, provoquant ainsi [la curiosité des

---

[389] d'après JULLIEN, p. 25, cette plante aurait été probablement un *Balsamodendron Opobalsamum, K.* [389a] cette tradition a été étudiée dans le *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale,* vol. 69, 1971, p. 43-51 et 65-68.

indigènes et] le passage, en bac, chaque année de plusieurs milliers 99
de passagers.

Trois ou quatre milles plus loin, à droite, et visible à travers la plaine, s'étend une chaussée soutenue par des arches [390], longue de cinq furlongs [391], haute de dix pas et large de cinq, en pierre lisse et sculptée; elle fut bâtie par le constructeur [392] des Pyramides pour [servir] de route aux lourdes voitures sur la terre friable et sans consistance. Maintenant, après avoir chevauché à travers une belle plaine, nous arrivâmes au bout de quelque douze milles (en cet endroit toute la largeur de l'Egypte) à la lisière des déserts libyques.

Tout à fait à l'ouest de la ville, tout près de ces déserts, au sommet d'un plateau rocheux bordant la vallée, s'élèvent ces trois pyramides [393] (les monuments barbares de la prodigalité et de la vaine gloire) si universellement renommées. Le nom vient d'une langue de feu, vu leur forme : large en bas, aigüe en haut, comme un diamant pointu. Par cette forme, les Anciens [voulaient] exprimer l'origine des choses et cette substance amorphe qui [à la création] prend une forme. Car comme une pyramide commençant par une pointe et la hauteur principale, s'élargit peu à peu dans

---

[390] il s'agit probablement de la grande chaussée construite par Baha' ad-Dine, vizir de Saladin, le long du Nil, et qui reposait sur quarante arches. Elle a été décrite par le voyageur espagnol IBN DJOUBAÏR. Voir notre étude : *Le Caire,* [Publication de l'Institut français d'archéologie orientale], 1971, p. 97 [391] la huitième partie d'un mille anglais, donc 201 m. Cinq furlongs équivalent à environ un kilomètre [392] erreur. Voir note 390 [393] les pyramides de Guizeh, à 15 km. au sud-ouest du Caire.

99 toutes ses parties, ainsi la nature procède d'une source indivisible (Dieu lui-même, l'essence première), reçoit des formes diverses, et est infusée dans une multitude de figures s'unissant toutes dans le chef suprême, dont émanent toutes les excellences.

Le travail des juifs, comme ils le disent eux-mêmes, et comme c'est confirmé par Josèphe, fut mis à contribution, [relation] qui mérite un peu plus de créance (car ce qu'ils bâtirent était en briques) que l'absurde opinion de Nazianze [394] : [se basant] sur la consonnance des noms, il affirmait qu'elles furent bâties par Joseph pour servir de greniers, à l'occasion des sept années de famine, alors qu'[en réalité] il fallut trois fois sept années moins une pour en élever une (voir fig. 4). Mais au témoignage de tous ceux qui ont écrit, et parmi eux Lucain :

> Cum Ptolomaeorum manes seriemque pudendam
> Pyramides claudant.
>
> L. 8. [395]

et par ce que l'on dira ci-dessous, il sera manifeste que celles-ci, comme le reste, étaient les sépultures royales des Egyptiens.

La plus grande des trois [396], et la plus importante des sept merveilles du monde, carrée à la base, passe pour occuper huit

[394] les « greniers de Joseph » mentionnés par divers voyageurs sont en fait des *schounahs,* grands enclos sans toit, servant de silos à blé. Cf. Le Mascrier, *Description de l'Egypte,* Paris, MDCCXXXV, p. 211, qui les décrit en détail [395] traduction littérale : Quand les mânes des Ptolémées, une honteuse lignée, sont enfermés sous des pyramides. Lucain, *La Pharsale,* lib. VIII, 696 [396] la pyramide de Chéops a 137 m. (primitivement 146, 60 m.) de haut.



Fig. 4. — Les Pyramides égyptiennes et le Colosse.

acres de terrain [397]. Chaque carré ayant trois cents pas de long,
le carré au sommet, | composé de trois pierres seulement, [est] 100
assez large pour que soixante personnes puissent s'y tenir debout.
On y accède par deux cent cinquante-cinq marches, chaque marche ayant environ trois pieds de haut et étant large en proportion. Dans tout l'ensemble aucune pierre n'est assez petite pour pouvoir être tirée par nos voitures. Cependant elles furent taillées dans les montagnes de Troie [398], loin en Arabie, par les soi-disant captifs troyens; [ces pierres furent] amenées par Ménélas en Egypte en ensuite placées ici. C'est un sujet d'étonnement comment on les a transportées ici, et c'en est encore un plus grand comment on les a élevées. Elle fut bâtie pendant vingt ans, par trois cent soixante-six mille hommes qui y furent continuellement employés et qui, dit-on, consommèrent pour mille huit cents talents de radis, d'aulx et d'oignons. Par ces entreprises et d'autres semblables,

---

[397] en ce qui concerne les dimensions exactes de la grande pyramide et son orientation, voir : I.E.S. EDWARDS, *The pyramids of Egypt*, London, [Penguin books], 1961, pp. 88-89 (Toutefois les mesures sont données en pieds anglais)

[398] les pierres employées pour la construction des pyramides furent soit des pierres calcaires jaunâtres extraites des environs, soit (pour le revêtement extérieur) des pierres blanches de grain plus fin provenant du Mokattam, de Ma'sarah et du Gebel Tourah. D'après BAUD, p. 255, l'ancien nom de cette région « était Rowou (t-Rowou avec l'article féminin) dont les Grecs firent Τροία (Troja). « Cette bizarre altération donna naissance à une légende d'après laquelle le *Troïkon oros* tirait son nom d'une colonie de Troyens prisonniers de Ménélas ». Cette erreur a été reproduite par SANDYS. Sur la construction des pyramides, voir : I.E.S. EDWARDS, p. 255 sq.

100 les rois épuisèrent leur trésor et tinrent le peuple occupé, par crainte qu'une si prodigieuse richesse ne corrompe leurs successeurs et qu'une dangereuse oisiveté ne fasse naître en leurs sujets le désir des innovations. De plus, considérant la fragilité de l'homme qui en un instant bourgeonne, s'épanouit et se flétrit, ils essayèrent par des constructions aussi somptueuses et magnifiques de rendre leur gloire éternelle malgré la mort, mais en vain

Nam neque Pyramidum sumptus ad sidera ducti
Nec Iovis Elei caelum imitata domus
Nec Mausolei dives fortuna sepulcri
Mortis ab extrema condicione vacant;
Aut illis flamma aut imber subducit honores
Annorum aut ictu pondere victa ruent

Properce. l. 3. Eleg. 3. [399]

Cependant cela fut un trop grand morceau pour que le temps puisse le dévorer, ayant duré comme on peut probablement le conjecturer, environ trois mille deux cents ans; et maintenant elle est plutôt vieille que ruinée; cependant le côté Nord est le plus usé par suite de l'humidité du vent du nord, qui est ici le plus humide. Nous arrivâmes enfin au sommet après de nombreux

[399] traduction littérale : Ni les pyramides que l'on a dressées à grands frais jusqu'aux nues, ni ce temple de Jupiter Eléen fait à l'image du ciel, ni le fastueux tombeau de Mausole ne peuvent échapper à la nécessité de la mort : petit à petit la flamme ou l'eau leur ôtent de leur beauté, et sous les coups répétés des ans leur masse vaincue s'écroulera. PROPERCE, *Elégies*, liv. III, II, 19.

arrêts et avec beaucoup de difficultés; les yeux émerveillés, nous vîmes de là-haut ce souverain des fleuves et le plus merveilleux des pays. Au sud et tout près, les Momies [400]; au lointain, diverses énormes pyramides [401] dont chacune, si celle-ci venait à disparaître, pourrait se substituer à elle comme [la septième] merveille [du monde]. Durant la plus grande partie du jour, elle ne projette pas d'ombre sur la terre, mais est éclairée de tous les côtés.

Visite de la grande pyramide de Guizeh

En descendant sur le côté Est, nous nous approchâmes de l'entrée, en bas, à égale distance de chaque coin; elle semblait avoir été bouchée jusqu'à présent, ou devait être bouchée comme il apparaît par l'image ci-dessous, et par le passage à l'intérieur. Nos janissaires y déchargèrent leurs arquebuses de peur que quelqu'un ne s'y soit dissimulé | pour 101
nous faire du mal; et ils gardèrent l'ouverture par crainte des Arabes sauvages, pendant que nous entrâmes. Pour avoir le pied plus ferme, nous enlevâmes nos chaussures et la plus grande partie de nos vêtements, [ayant été] prévenus que la chaleur à l'intérieur

[400] cf. LE MASCRIER, p. 261, qui mentionne « la plaine des momies »... « du côté de la Libye... sur le penchant des collines de pierre solide qui bordent le Nil de ce côté-là »... « On appelle cette vaste campagne la plaine des Momies, parce que c'est en cet endroit qu'on a trouvé le plus grand nombre de sépultures, d'où on a tiré de nos jours ces corps embaumés. On ne compte que huit ou dix milles des premières pyramides [celles de Gizeh. (*O.V.*)] aux secondes »
[401] pyramides de Zaouiyet al-'Aryan, d'Abousir, de Saqqarah, de Dahchoûr.

101 n'était pas inférieure à celle d'un poêle. Notre guide (un Maure) alla en avant, chacun de nous portant une torche [402] à la main. Un passage aussi terrible que difficile : pas plus d'un yard en largeur, et quatre pieds de hauteur [403] : chaque pierre ayant cette mesure. Si bien que toujours courbés, et parfois rampant, par suite des décombres, nous descendîmes (pas par des marches, mais comme par la pente d'une colline) cent pieds; là, la place s'élargit pour [former] un petit espace circulaire, et la terrible descente continua, que personne, dit-on, n'osa jamais entreprendre plus loin [que nous], à l'exception d'un pacha du Caire; curieux d'en explorer les secrets, il fit entreprendre cette investigation par plusieurs personnes condamnées, bien approvisionnées en torches et en d'autres [objets de première] nécessité; certaines d'entre elles remontèrent de nouveau à peu près à trente milles de là dans le désert. Une fable inventée uniquement pour susciter l'étonnement.

Mais d'autres ont écrit qu'au fond il y a une vaste fosse, inondée lors de la crue par des conduits cachés; au milieu il y a un îlot, et sur lui un tombeau contenant le corps de Chéops, un roi d'Egypte et le constructeur de cette pyramide, [histoire] qui paraît plus vraisemblable. Car depuis lors une personne m'a dit [en parlant] de sa propre expérience, qu'au fin fond il y a une grande place carrée (quoique sans eau) à laquelle elle fut conduite par une autre entrée s'ouvrant au sud, connue seulement de quelques-uns, (celle qui est maintenant ouverte ayant été fermée sur un ordre)

---

[402] en anglais : *light* [403] le yard est une mesure équivalant à 0,9144 m.; le pied équivaut à 0,3048 m.

et qu'elle entra dans cet endroit où nous craignions de descendre. Un tournant à droite conduit vers une petite pièce où nous refusâmes d'entrer par suite de l'odeur nauséabonde et le passage difficile. Ayant grimpé par-dessus la bouche [404] du donjon mentionné plus haut, nous montâmes sur une sorte d'arc de voûte, le chemin n'étant pas plus grand que le précédent, [c'est-à-dire] d'environ cent vingt pieds.

| Ici nous passâmes à travers une longue entrée qui continuait 102
tout droit devant elle, si basse que même nous, nous dûmes nous imposer l'effort de nous courber. Elle nous conduisit dans une petite chambre au toit bien uni, plus longue que large, en marbre poli; l'odeur sépulcrale et les débris qui la remplissaient à moitié, nous obligèrent à une prompte retraite (voir fig. 5). Après avoir grimpé également au-dessus de cette entrée, nous montâmes, comme auparavant, cent vingt pieds plus haut. Cette entrée était extrêmement haute, mais pas si large d'un côté à l'autre qu'un homme ne puisse la mesurer. [Elle était] munie de chaque côté de bancs, fermée en haut et d'une architecture admirable; [le morceau de] marbre étant si grand et si adroitement ajusté qu'il paraissait avoir été taillé à même la roche naturelle.

Au sommet nous entrâmes dans une belle chambre large de vingt pieds et longue de quarante, le plafond d'une hauteur étonnante, et les pierres si grandes que huit en forment le plancher, huit le plafond, huit dallent les extrémités, et seize les côtés; toutes d'un marbre de Thèbes bien travaillé. En travers de la pièce

---

[404] en anglais : *mouth.*

102 s'élève un tombeau découvert [405], vide et d'une seule pierre; montant jusqu'à hauteur de poitrine [406], ayant sept pieds en longueur, moins de quatre en largeur, et sonore comme une cloche. Là-dedans (sans aucun doute) reposait le corps du constructeur. Ils élevaient des monuments si coûteux non seulement par vaine ostentation, mais croyaient qu'après la dissolution de la chair l'âme devait survivre, et après l'expiration de trente-six mille années être jointe de nouveau avec le même corps, reconstitué en sa forme première, [toutes ces croyances] étant tirées de leurs études d'astronomie. Contre une des extrémités du tombeau, et tout près du mur, s'ouvre une fosse, à l'ouverture longue et étroite, qui conduit dans une chambre inférieure. Dans les murs, de chaque côté de la chambre supérieure, il y a deux trous, l'un en face de l'autre, le fond [étant] indiscernable; [ils] ne sont pas assez grands pour qu'on puisse y entrer en rampant; à l'intérieur, ils sont couverts de suie, provenant, dit-on, de la langue de feu qui les traversa. Voilà tout ce que cette énorme masse contient à l'intérieur de ses sombres entrailles; tout reste à découvrir.

Les deux autres pyramides de Guizeh

Hérodote rapporte [407] que le roi Chéops devint si pauvre qu'il fut obligé de prostituer sa fille, lui enjoignant de prendre ce qu'elle pourrait obtenir. Elle,

[405] plus exactement un sarcophage en granit [406] le sarcophage a exactement 2,30 m. de long, 0,98 m. de large et 1,03 m. de haut. BAEDEKER, 1914, p. 129 [407] HÉRODOTE, II, 126.

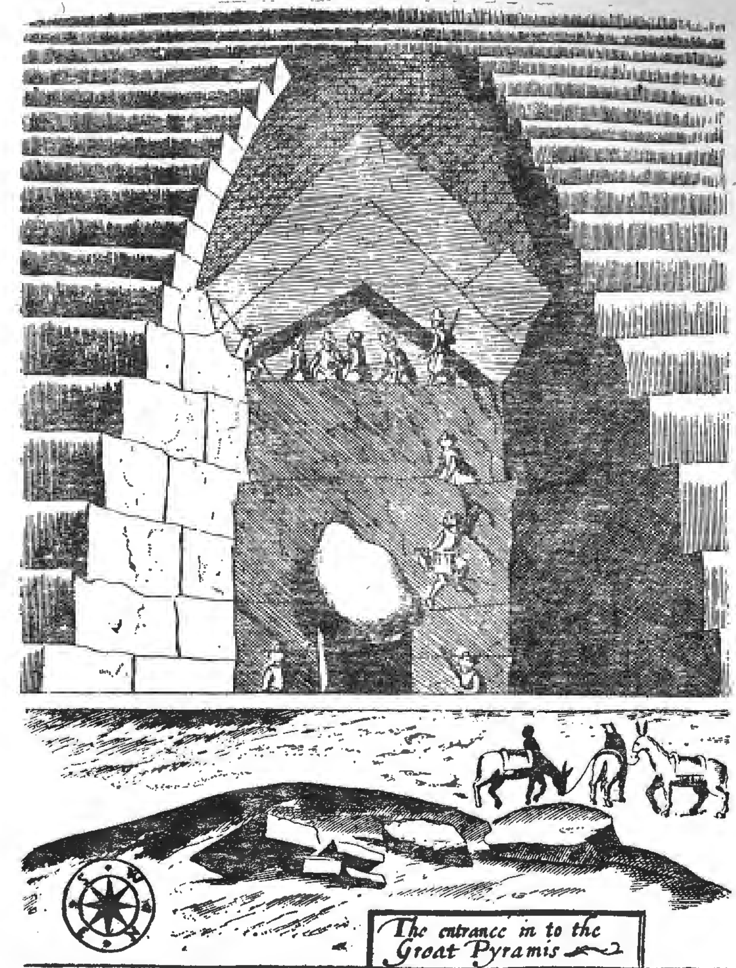


Fig. 5. — L'entrée de la Grande Pyramide.

intéressée à sa propre gloire, demanda [à chacun] de ses divers 102
clients, plusieurs pierres avec lesquelles elle éleva la deuxième pyramide [408], de beaucoup plus petite que la première, lisse au dehors et où l'on ne peut entrer.

La troisième [409], qui se dresse à un endroit plus élevé, eſt très petite en comparaison avec les autres, mais, de l'avis commun d'Hérodote [410] et de Strabon, elle est supérieure en beauté, et d'un prix égal, étant toute conſtruite en pierre de touche, difficile à travailler et apportée des montagnes éthiopiennes les plus éloignées. Sûrement il n'en eſt pas ainsi, cependant on avait eu l'intention de la couvrir avec du marbre de Thèbes dont une grande quantité gît tout près d'elle. Elle fut bâtie par Mykérinus, fils de Chéops; d'autres disent, par une courtisane de Naucratis, appelée Dorica par Sapho la poétesse, et aimée de son frère Caraxus, qui, rempli de vin, vint souvent ici, de Lesbos, en bateau à voile. Certains nomment Rhodope [411], une autre de la même profession; d'abord compagne d'esclavage d'Esope, auteur des fables; ayant obtenue la liberté, elle vécut dans cette ville, où ceux qui étaient riches étaient réputés nobles. Mais il eſt invraisemblable qu'elle ait amassé tant de trésors par la proſtitution. Certains racontent [412] une hiſtoire : comment, lorsqu'elle se lavait un jour, un aigle s'empara d'une de ses chaussures et, l'emportant à Memphis [413], la laissa tomber du haut

---

[408] la pyramide de Khéphren [409] la pyramide de Mykérinos [410] erreur. Hérodote ne dit pas qu'elle était plus belle [411] Hérodote, II, 134, 135 [412] Lemprière, art. Rhodope, donne la source de cette légende : Aelian, V.H. 13, c. 33 [413] voir note 198.

102 sur les genoux du roi. Etonné de cet incident, et admirant la forme [de la chaussure], il en fit aussitôt rechercher la propriétaire dans tout son royaume. L'ayant trouvée à Naucratis[414], et [l'ayant fait amener] devant lui, il en fit sa reine, et lorsqu'elle mourut, l'ensevelit dans ce monument. Elle vécut au temps d'Amasis[415].

Le Sphinx

Non loin de là s'élève le colosse[416] formé, jusqu'à la bouche, d'un rocher naturel, comme s'il avait été offert par la nature à cet effet; le reste se compose de grandes pierres plates posées là-dessus et façonnées toutes ensemble de manière à représenter une Ethiopienne, et adorée en conséquence par les gens de la campagne comme une divinité champêtre. Là-dessous, dit-on, est enterré le corps d'Amasis. Sa forme est moins monstrueuse que ne le rapporte Pline, qui affirme[417] que la tête a cent deux pieds de circonférence, quand le tout n'a que soixante pieds de haut. La figure est quelque peu endommagée par le temps ou l'indignation des Maures qui détestent les images. L'auteur mentionné ci-dessus (en même temps que d'autres) l'appelle Sphinx. La partie supérieure du Sphinx ressemblait à une jeune fille, et la partie inférieure à un lion; c'est ainsi que les Egyptiens représentaient la crue du fleuve (et par conséquent l'augmentation

[414] ville fondée par Amasis sur la rive gauche d'un canal dérivant de la branche canopique du Nil, à Tell Nébireh, dans le voisinage de Damanhoûr [415] 578-525 av. J.C. Roi de la XXVIe dynastie [416] le sphinx [417] PLINE, XXXVI, 17, 1.

de leurs richesses), montant quand le soleil était [sous le signe] du Lion et de la Vierge. Cette statue s'élève à partir de ses épaules au-dessus du sol, quoique Pline lui attribue un ventre. Je ne sais comment réconcilier cette affirmation avec la vérité, à moins que le sable ne recouvre le reste.

Dans leurs hiéroglyphes, les Egyptiens représentaient par le sphinx une prostituée, ayant un visage aimable et attrayant, mais avec toute la tyrannie et la rapacité d'un lion, qui exploite le pauvre amant au cœur brisé, s'immolant volontairement. Ils érigeaient aussi ces images devant l'entrée de leurs temples, déclarant que les secrets de la Philosophie et des mystères sacrés | devaient être 103
voilés par des expressions énigmatiques, inaccessibles à la compréhension de la multitude profane.

Memphis

A cinq milles au sud-est de celui-ci et à deux milles à l'ouest du fleuve, vers lequel s'incline cette face de la montagne, s'élevait la cité royale de Memphis, la force et la gloire de l'ancienne Egypte. Bâtie par Ogdoo et appelée Memphis[418] du nom de sa fille, transformée (comme ils l'imaginent) par Nilus en un taureau. Là était le temple d'Apis (qui est le même pour Osiris), comme Osiris était [identifié] avec Nilus, Bacchus,

[418] une nymphe, fille du Nil, qui épousa Ephèse dont elle eut Libye. Elle donna son nom à la célèbre cité de Memphis. APOLLODORE., II, c. 1, cité par LEMPRIÈRE, art. Memphis. D'après HÉRODOTE (II, 99) le fondateur de la cité de Memphis aurait été Ménès (Ire dynastie).

103 Apollon, etc. Car, selon le poète, ils exprimaient les diverses opérations d'une même divinité sous divers noms et diverses images.

Pluto, Persephone, Ceres, et Venus alma, et Amores,
Tritones, Nereus, Thetis, Neptunus, et ipse
Mercurios, Juno, Vulcanus, Jupiter et Pan,
Diana, et Phebus jaculator sunt Deus unus.

Hermesianax. [419]

Ici ils gardaient leur Apis [420] (qu'ils vénéraient aussi) comme contenant l'âme d'Osiris. Un taureau noir avec un front blanc et un peu différent par sa conformation des [taureaux] ordinaires. Quand un Apis mourait, on le pleurait jusqu'à ce qu'on lui eût trouvé un successeur, que l'on recherchait d'après les marques [ci-dessus]. A ce temple s'adjoignait le somptueux temple de Vulcain [421] dont on dit qu'il avait été roi d'Egypte [422] et le premier qui eût découvert l'usage du feu :

Vulcanus quidem Aegyptius temporibus Noe,
Qui Noe, et Dionysius et Osiris vocatur
Invenit ignem, et artes ex igne quae sunt.

Zezet. [423]

[419] traduction littérale : Pluton, Perséphone, Cérès et Vénus bienfaisante et les Amours, les Tritons, Nérée, Thétis, Neptune et Mercure lui-même, Junon Vulcain, Jupiter et Pan, Diane et Phébus qui jette des rayons, sont un seul dieu [420] mentionné par HÉRODOTE II, 153 [421] HÉRODOTE, II, 99, 101 [422] DIODORE, I, 13 [423] traduction littérale : Un certain Vulcain égyptien, au temps de Noé, qui est appelé Noé, Dionysius et Osiris, découvrit le feu et les arts qui sont sortis du feu.

Car s'étant approché pendant un hiver d'un arbre enflammé par 103
la foudre, il ressentit l'agrément de la chaleur; quand [le feu] fut presque complètement éteint, il y ajouta du combustible et en ayant ainsi compris la nature et l'usage, l'enseigna aux autres. Ici s'élevait aussi le temple de Vénus [424] et, voisin du désert, celui de Sérapis entouré de sphinx [425], une cité grande et populeuse, ornée d'une profusion d'objets antiques. Mais à quoi bon passer son temps à s'occuper de ce qui n'est plus, les ruines elles-mêmes étant presque détruites ? Cependant il subsiste [encore] quelques débris et d'autres jetés bas, des statues d'un aspect monstrueux : une preuve à peine suffisante pour le chercheur curieux, qu'elle avait été là. Pourquoi alors déplorons-nous notre fragilité humaine ?

Mors etiam saxis, nominibusque venit.

Ausone. [426]

Ceci a incité certains à affirmer, par erreur, que la vieille Memphis était la même que le nouveau Caire, nouveau par rapport à l'autre. Mais ceux qui ont à la fois vu et décrit la première, rapportent qu'elle se trouvait à trois schœnes [427] au-delà de l'angle sud du

[424] DIODORE, I, 13. Il doit s'agir de Hathor dont un temple s'élevait à Memphis [425] le Sérapéum de Saqqarah [426] traduction littérale : La mort vient même aux pierres et aux noms [427] schœne (ou schène) : nom donné par les Grecs à une mesure itinéraire chez les Egyptiens. Suivant HÉRODOTE, il valait 60 stades; suivant ERATOSTHÈNE — 40 stades; suivant STRABON — 30 stades. C'est-à-dire que sa longueur — différente selon les régions — variait entre 6 et 12 km. Cf. E. JOMARD, *Exposition du système métrique des anciens Egyptiens*, in: *Description de l'Egypte*, Paris, [Panckoucke], 1822, t. VII, p. 523.

103 Delta (chaque schœne contenant au moins cinq milles, et parfois sept et demie, [cette mesure] variant selon les diverses coutumes), et cet angle sud est à une distance d'à peine quatre milles du Caire. D'ailleurs ces Pyramides appartenant à Memphis, comme cela est mentionné par Martial

> Barbara Pyramidum sileat miracula Memphis.
>
> Spect.[428]

et décrits comme s'élevant à cinq milles au nord-ouest de cette ville, se dressent directement à l'ouest et exactement à douze milles du Caire. Mais la preuve la plus convaincante sont les momies (ensevelies en un endroit où beaucoup de générations ont eu leurs sépultures), non loin en amont de Memphis, près de la lisière du désert libyque, et du défilé des montagnes à peu près à vingt milles du Caire. Il est peu probable qu'ils eussent porté si loin leurs morts, ayant une place si adéquate tout près de la cité.

Nous avions eu l'intention de la voir, mais le gardien qu'il aurait fallu payer, et la crainte des Arabes célébrant alors là leur fête, et de plus le fait que nous avions passé toute la nuit dehors, nous contraignirent à nous contenter de ce que nous avions entendu; nous avions vu auparavant plusieurs corps embaumés, et certains en morceaux, que l'on pouvait acheter un dollar la pièce dans la ville.

---

[428] traduction littérale : Que Memphis ne parle plus des miracles barbares des pyramides.

Description d'anciens tombeaux — Les momies

En cet endroit il y a quelques pyramides plutôt grandes, et un nombre de petites, avec des tombeaux de styles divers : beaucoup d'entre eux sont ruinés, autant [d'entre eux] ont été violés par les | Maures 104
et les Arabes qui tirent profit des morts, et enfreignent le privilège [dont jouissent] les sépulcres. C'était là qu'étaient les tombeaux des anciens Egyptiens, les premiers habitants de cette contrée, qui aspiraient à être enterrés là, car l'endroit passe pour contenir le corps d'Osiris.

Sous chacun d'eux, ou bien partout où se trouvent des pierres qui ne sont pas à leur place naturelle, on découvre, en les déplaçant, des passages descendants, comme les orifices étroits des puits (avec des trous de chaque côté des murs pour la descente, mais si incommodes, que beaucoup de gens refusent de descendre après être venus avec cette intention), quelques-uns d'à peu près dix toises de profondeur; ils conduisent à de longs caveaux (individuels, appartenant, semble-t-il, chacun à une famille), taillés dans le roc, avec des colonnes de la même matière. Entre chaque arche, les corps sont allongés, alignés l'un à côté de l'autre, enveloppés de multiples plis de toile de lin, emmaillotés de bandelettes du même tissu, la poitrine portant peints des caractères hiéroglyphiques. Dans leurs ventres sont des papiers portant des peintures et leurs dieux sont enclos dans de petits modèles de pierre ou de métal : certains ont la forme d'hommes, dans des cottes d'armes, avec des têtes de moutons, d'éperviers, de chiens, etc., d'autres de chats, de scarabées, de

104 singes, et ainsi de suite. J'en ai apporté plusieurs avec moi [428a], tels que ceux-ci (voir fig. 6) :

A. Celui-ci avec la tête d'un singe ou d'un babouin semble, d'après ce qui a été dit auparavant à la p. 81, avoir été adoré par les habitants de Thèbes.

B. Anubis, selon Virgile.

> [Nili] genumque deum monstra et latrator Anubis
> contra Neptunum et Venerem contraque Minervam
> tela tenent.
>
> Aen. l. 8. [429]

Certains disent qu'il était le fils aîné d'Osiris, étant représenté avec la tête d'un chien, car il prit un chien comme insigne. D'autres disent que, sous cette forme, ils adoraient Mercure vu la sagacité de cette créature. Le chien était universellement adoré dans toute l'Egypte mais surtout par les Cynopolites [430].

[428a] ces statuettes furent offertes par Sandys à John Tredescant (ou Tradescant), le célèbre collectionneur. Elles sont mentionnées dans le *Museum Tradescantianum* (Londres, 1656) sous le titre : « VII./variety of Rarities ». Cité par R. Davis, *op. cit.* p. 66, note 98 [429] traduction littérale : Les divinités monstrueuses du Nil et l'aboyeur Anubis combattent contre Neptune, Vénus, Minerve. Virgile, *Enéide,* liv. VIII, 698 [430] habitants de Cynopolis, aujourd'hui al-Qéis. (E.A. Wallis Budge, *The Nile, Notes for travellers in Egypt,* London, [Cook and son], 1898, p. 254). Petite bourgade sur la rive ouest du Nil, à 197 km. en amont du Caire. « Pour d'autres [érudits] Cynopolis serait à chercher, si l'on s'en réfère au géographe Ptolémée, dans

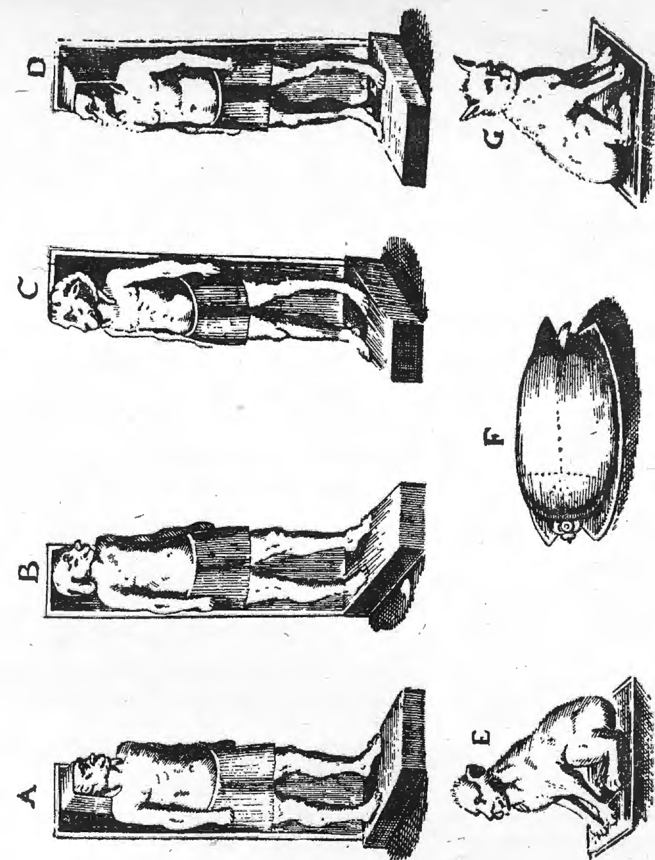


Fig. 6. — (Voir légende pp. [174-177]).

C. Ceux de Saïd [431] adoraient surtout le mouton, semble-t-il, sous 104
cette forme.

D. Je pense que celui-ci (quoique cela semble peu probable) a la tête d'un épervier, et était généralement adoré par les Egyptiens. Voir p. 82. Sous cette forme ils représentaient Osiris.

E. Je ne sais ce que cela représente (car l'original est en grande partie défiguré), à moins que cela soit un lion, sous l'aspect duquel ils adoraient Isis.

F. Pas autant que le scarabée, mais il était entouré d'honneurs divins; et pourquoi ? Vois Plutarque au sujet d'Isis et d'Osiris, vers la fin.

G. Le chat, universellement adoré; ils honorent de telles créatures parce que leurs dieux, vaincus, empruntaient leur figure pour échapper à la fureur de Typhon qui les poursuivait.

Les linges une fois retirés (par leur couleur et leur substance ils sont semblables au voile intérieur entre l'étui et la deuxième enveloppe, depuis longtemps desséchée et friable), le corps apparaît solide, intact et parfait dans toutes ses dimensions; ses muscles,

---

une île du Nil, avec sa nécropole à Cheikh Fadl, où la montagne est creusée de nombreux puits contenant des momies de chiens ». M. Baud, p. 352. E. Jomard, *Description des antiquités de l'Heptanomide,* in : *Description de l'Egypte,* Paris, [Panckoucke], 1821, t. IV, p. 380, place Cynopolis à environ une trentaine de kilomètres plus au sud, dans le voisinage de Samaloût. Sur la localisation de Cynopolis (= Hardaï) et l'identification de cette île, voir J. Vandier, *Le Papyrus Jumilhac,* p. 25 et 38-39. [431] voir note 175.

sont de couleur brune, certains sont aussi noirs, aussi durs que le goudron, et produisent, [pris] comme médicament, un effet semblable, quoiqu'étant plus efficace[432].

Procédés de momification — Cérémonies funéraires

Pendant leur préparation, pour les empêcher de pourrir, ils retiraient le cerveau par les narines au moyen d'un instrument en fer, remplissant [les cavités ainsi vidées] avec des épices préservatives. Ouvrant ensuite le ventre en le coupant avec une pierre d'Ethiopie[433], ils en extrayaient les entrailles et nettoyaient l'intérieur avec du vin, et l'ayant rempli avec un mélange de casse, de myrrhe et d'autres aromates, le refermaient. Les gens plus pauvres faisaient la même
105 chose avec du bitume (comme | en témoigne encore maintenant l'intérieur de leurs crânes et de leurs ventres) apporté du lac des Asphalites[434] (sic) de la Judée. Ils en faisaient de même avec la sève

[432] au sujet des vertus curatives attribuées à la « momies », voir: F. HASSELQUIST, *Voyages dans le Levant, dans les années 1749, 50, 51, 52*, Paris, MDCCLXIX, 2e partie, p. 102 [433] la pierre d'Ethiopie est mentionnée par divers voyageurs qui visitèrent l'Egypte. HÉRODOTE (II, 134) dit que la moitié inférieure de la pyramide de Mykérinos de Guizeh était faite de cette pierre. Elle est également mentionnée par BELON (p. 115 *a* « une sorte de marbre nommé Basalten, autrement appellé lapis Aethiopicus, qui est plus dur que le fin fer »). D'après le DR. ZAKI ISKANDER, Directeur des affaires techniques au service des Antiquités, la « pierre d'Ethiopie » serait de l'obsidienne, ou « pierre des volcans », un feldspath potassique d'origine volcanique. (Communication verbale) [434] plus exactement : lac Asphaltite = la mer Morte, en Palestine.

des cèdres, qui par suite de son extrême âcreté et son action 105
dessicante, non seulement supprime tout de suite la cause de la décomposition interne, mais les préserve jusqu'à ce jour (un laps de temps d'environ trois mille ans) de la putréfaction. Telle est la nature variable de cet arbre, procurant pour ainsi dire la vie aux morts, et la mort aux vivants.

Ceci fait, ils enveloppaient le corps avec des linges à multiples plis, enduits de gomme à la manière d'une toile enduite de cire. Une fois les cérémonies (qui étaient nombreuses) terminées, ils mettaient le corps dans un bateau, pour le transporter à travers Achérusia[435], un lac au sud de la ville, par un homme qu'ils appelaient Charon; il donna à Orphée l'idée de son passeur infernal : un bonhomme antipathique et malpropre, comme il semble ressortir de Virgile :

Portitor has horrendus aquas et flumina servat
Terribili squalore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet, stant lumina flamma,
Sordidus ex umeris nodo dependet amictus.

Aen. l. 6.[436]

[435] voir DIODORE DE SICILE, I, 96 [436] traduction littérale : Un horrible passeur garde ces eaux et ce fleuve, d'une saleté hideuse, Charon. Une longue barbe blanche inculte lui tombe du menton; ses yeux sont des flammes immobiles; un sordide morceau d'étoffe attaché par un nœud pend à son épaule. VIRGILE, *Enéide*, liv. VI, 298.

105 Près de ce lac s'élevait le sombre temple de Hécate avec les portes de Cocyte et de l'Oubli [437], séparées par des barrières d'airain, [le tout] à l'origine des fables de ce genre. Quand il était débarqué de l'autre côté, le corps était apporté devant certains juges; s'ils étaient convaincus qu'il avait mené une mauvaise vie, il était privé de sépulture, sinon ils permettaient qu'on l'enterrât comme c'est décrit ci-dessus. Ils étaient si prodigues dans ces maisons de la mort, si soigneux de préserver leurs carcasses, d'autant plus que l'âme sachant par une intuition divine qu'elle était immortelle, désire que le corps (son compagnon bien aimé) puisse jouir (autant que c'est possible) de la même félicité : procurant par l'érection de si hautes pyramides et ces soins aux funérailles, toutes les possibilités [d'obtenir] l'éternité.

La perte de celle-ci n'était pas moins crainte que son obtention n'était désirée; à tel point que les rois d'Egypte avaient coutume de terrifier leurs sujets (pour eux un frein des plus puissants et [en même temps] un vigoureux stimulant) en les menaçant de les priver d'une sépulture. La terreur [d'une telle possibilité] incita Hector à fuir, [et ce fut] la seule crainte et [le seul] souci de Mézence mourant :

Nullum in caede nefas, nec sic ad prœlia veni,
Nec tecum meus haec pepigit mihi fœdera Lausus.
Unum hoc, per si qua est victis venia hostibus, oro :
Corpus humo patiare tegi. Scio acerba meorum

---

[437] Charon, Orphée, Hécate, Oubli — tous ces détails sont extraits de DIODORE, I, 96.

Circumstare odia : hunc, oro, defende furorem 105
Et me consortem nati concede sepulcro.

Virg. Aen. l. 10. [438]

Babylone (Vieux-Caire) — Les greniers de Joseph

Retournant par le chemin par lequel nous étions venus, et ayant traversé de nouveau le Nil, nous tournâmes vers la droite pour voir les ruines de la vieille cité voisine du Caire au sud, et appelée jadis Babylone [439] [à cause] de certains Babyloniens que les anciens rois d'Egypte laissèrent y habiter; ils bâtirent une forteresse là où se dresse celle de maintenant, décrite plus haut; pendant longtemps, ensuite, elle fut la ville de garnison d'une des trois légions postées pour défendre le pays, au temps des Romains. Jadis elle donna le nom de Babylone à

---

[438] traduction littérale : Ce n'est pas avec la pensée d'être épargné que je suis venu te combattre, et mon cher Lausus n'a point conclu avec toi de pacte semblable. Je ne t'adresse qu'une prière, si toutefois des ennemis vaincus ont droit à quelque faveur : souffre que la terre recouvre mon corps. Je sais que les miens m'entourent d'une haine acharnée; je t'en prie, défends-moi de leur fureur et accorde-moi d'être réuni à mon fils dans le même tombeau. VIRGILE, *Enéide,* liv. X, 901 [439] actuellement : Qasr ach-Cham'ah, « le Fort de la Chandelle », quartier copte enfermé dans une enceinte, et faisant partie du Vieux-Caire, à 3 km. au sud du Caire moderne. Au sujet de la forteresse de Babylone, cf. E. LOUKIANOFF, *La forteresse romaine du Vieux-Caire,* Bull. de l'Inst. d'Egypte, t. XXXIII, Session 1950-1951, [Le Caire : Imprimerie de l'IFAO], 1952, p. 285. — Voir aussi : WALLIS BUDGE, p. 136.

105 cette cité en bas, maintenant appelée Misrulbetick[440] par les Arabes. On dit qu'elle fut bâtie par Omar[441], le successeur de Mahomet; mais sûrement, plutôt réédifiée par lui que fondée, car elle avait une multitude d'églises chrétiennes comme en témoignent leurs ruines.

Nous passâmes près d'une imposante citerne enclose dans une tour[442] et placée sur un bras du fleuve; elle fut bâtie, dit-on, aux frais des juifs pour apaiser la colère du roi, excitée par eux contre les innocents chrétiens qui, en déplaçant une montagne[443] (tâche qui leur avait été imposée par suite de leurs croyances religieuses) le convertirent à leur religion et provoquèrent [à leur tour] son

---

[440] Masr al-Atikah, nom arabe du Vieux-Caire [441] en 641, 'Amr ibn al-'As, lieutenant du calife 'Omar, fonda près de la forteresse de Babylone, la bourgade d'al-Foustat. L'ensemble des églises coptes, appelé Qasr ach-Cham'ah, la forteresse de Babylone et al-Foustat formeront l'agglomération connue sous le nom de Vieux-Caire ou Masr al-Atikah. Cf. note précédente [442] placée dans une tour hexagonale, cette citerne était en communication avec le fleuve, et alimentait l'aqueduc qui commence à Foum al-Khalig (« Bouche du Canal ») et aboutit au pied de la Citadelle [443] selon la tradition, la calife al-Imam al Mou'izz li-din Illah (dont le lieutenant Djawhar fonda al-Qahira, devenue plus tard le Caire) demanda au patriarche copte Abraham (968-971) de déplacer la montagne d'al-Moqattam afin de confirmer la parole de *l'Evangile* (MATTH., XVII, 20). Au jour fixé, le patriarche et un saint homme prièrent, et un tremblement de terre disloqua la montagne. A la suite de ce miracle, le calife permit la restauration de l'église al-Moallaqah et celle d'Abou Sefeïn. M.H. SIMAÏKA PACHA, *Guide sommaire du musée copte et des principales églises du Caire,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], Boulaq, 1937, p. 55.

mécontentement contre leurs accusateurs. Elle fournit à la forteresse; de l'eau qui coule sur un aqueduc soutenu par trois cents arches. Les ruines de la cité sont grandes; telles étaient aussi les constructions parmi lesquelles il y avait beaucoup de monastères chrétiens et de temples; l'un d'eux fut jeté bas récemment (le dernier qui était encore debout) par le Bacha (dit-on) parce qu'ils gênait la vue. S'il en était ainsi, il n'aurait certainement pas autorisé le patriarche à le reconstruire, [action] à cause de laquelle les Maures parlaient de lui avec rancune, comme de quelqu'un favorisant la religion chrétienne, [et] qui détruisait aussitôt ce qu'il avait commencé. Sur quoi, le vénérable Cyrille[444], fit un voyage à Constantinople pour obtenir du Grand Seigneur un rescrit appuyant son projet, quand il fut choisi là-bas par les Grecs, et jusqu'à un certain point contre sa volonté, pour leur patriarche; mais après peu de temps, supplanté (comme cela se faisait) par un
autre[445], grâce à un pot de vin, | il revint au Caire. 106

Tout à côté est une petite chapelle[446] consacrée à Notre-Dame; en dessous il y a une grotte; on dit qu'elle s'y cacha quand elle était poursuivie par Hérode. Elle est très fréquentée par les chrétiens, de même que la tombe de Nafissa[447], (située ici), l'est par les

---

[444] Cyrille Loucar. Voir note 241 [445] le patriarche Anthème, puis le patriarche Anastase. Pour toute l'histoire des dépositions successives de Cyrille Loucar, voir : J.M. NEALE, *A history of the Holy Eastern Church,* London, [J. Masters], MDCCCXLVII, t. II, p. 364 ff. [446] c'est l'église Abou Sarga (St. Serge) au Qasr ach-Cham'ah, Cf. SIMAÏKA, p. 63 [447] Al-Saiyida Nafisa, vulgairement « Sitt Nafisa », fille d'al-Hasan b. Zaid b. al-Hasan, arrière-petit-fils de 'Ali, gendre de Mohammed. Le mausolée de

106 musulmans. Quittant Coufa, une ville de l'Arabie Heureuse, elle se fixa ici; et comme elle était du sang du Prophète et d'une vie irréprochable, ils la canonisèrent après sa mort et bâtirent au-dessus de son corps un somptueux sépulcre; tous les étrangers s'y rendent, l'honorant de leurs dévotions et l'enrichissant de leurs dons qui s'élèvent à cent mille sharifs [448] chaque année; [ils sont] distribués parmi les plus pauvres parents de Mahomet [449] et les prêtres qui prennent soin du sépulcre et, en divulguant des miracles truqués, augmentent le nombre de ses adorateurs. Mais Sélim [450] ayant conquis l'Egypte, le tombeau fut mutilé et pillé par les janissaires qui emportèrent à part les ornements d'or et d'argent, environ cinq millions de sharifs (.....) [451].

Les quelques habitants qui sont ici sont des Grecs et des Arméniens. Ici nous vîmes quelques grands sérails [452], très hauts et renforcés par des contreforts. On les appelle les greniers de Joseph [453], où il entassa du blé pendant les années d'abondance, en prévision de la famine à venir. En tout il y en a sept, trois debout et servant au même usage, les autres en ruines. A partir de cet endroit, et sur une distance de vingt milles en remontant le fleuve, il n'y a rien que des ruines. Ainsi nous terminâmes ce jour notre marche.

Sitt Nafisa se trouve « aux portes du Caire, au sud de la mosquée d'Ahmad ibn Touloun, dans la direction de la mosquée-tombeau d'al-Shafi'i ». *Enc. Isl.*, 1936. art. Nafisa. [448] voir note 170 [449] les « 'alides » ou descendants de 'Ali, beau-fils du Prophète. Appelés aussi achraf (pl. de chérif). Cf. note 303 [450] le sultan Sélim Ier; voir note 18 [451] passage ne présentant pas d'intérêt [452] palais [453] voir note 394.

Départ du Caire pour la Palestine — Les esclaves nègres

Le quatre mars [1611] nous quittâmes le Caire vêtus en pèlerins, quatre de nous, Anglais, associés avec trois Italiens [453a]. L'un d'eux était un prêtre et l'autre un médecin. Pour nous-mêmes, nous louâmes trois chameaux avec leurs gardiens : deux pour nous porter et le troisième pour nos vivres. Nous devions en apprendre le prix à Gaza [454], [au moment] où se formerait la grande caravane responsable de la réussite du voyage. Nous engageâmes aussi un Copte pour un demi-dollar par jour, pour être notre interprète et nous servir. Nous emportâmes nos vivres pour un si long voyage, c'est-à-dire des biscuits, du riz, du raisin sec, des figues, des dattes, des amandes, des olives, de l'huile, des sorbets, etc. Nous achetâmes de la vaisselle d'étain, de cuivre et des ustensiles semblables, comme pour monter un ménage. Nous transportions notre eau dans des outres en peau de chèvre. Nous voyageâmes dans des litières peu profondes (que nous avions aussi achetées) [à raison de] deux par chameau : accrochées en haut et recouvertes de toile; pour nous [le voyage fut] très inconfortable, [mais] pas pour les gens de ce pays, qui sont assis, les jambes croisées, avec une aisance naturelle. 106

[453a] R. Davis, *op. cit.*, dont nous n'avons pu consulter que les pp. 60 à 67 en photocopies, mentionne à la p. 66, note 100, qu'il donne les noms de ces Anglais et de ces Italiens dans l'Appendice D de son livre [454] ville maritime de la Palestine, à 3 ½ km. de la mer et à 30 km. de la frontière égyptienne.

106 Cette nuit nous dressâmes nos tentes à Hangia[455], à environ quatorze milles de la ville. Le soir vint le capitaine: un Turc avec une suite et sur une bonne monture. Nous restâmes ici le jour suivant pour le rassemblement de la caravane, payant quatre médins par chameau à ceux du village. Ceux-ci (comme ceux des autres villages) nous gardent pendant la nuit, compensant pour ce qui a pu être volé. De temps à autre l'un criant Wahed[456], reçoit de l'autre la réponse Elough[457], (ce qui joint ensemble, signifie un seul Dieu), [mots] qui transmis tout le long de la caravane, les assurent que tout est en sécurité. Parmi nous il y avait diverses femmes juives, qui avaient entrepris, à un âge avancé, un voyage si fatigant rien que pour mourir à Jérusalem, portant avec elles les ossements de leurs parents, maris, enfants et alliés, comme elles le font dans toutes les autres parties [du monde] où elles peuvent [le] faire commodément.

Les marchands amenèrent avec eux beaucoup de nègres, pas la plus mauvaise [partie] de leur marchandise. Ils achètent ceux-ci à leurs parents, à trente journées de voyage en amont et sur la rive ouest du fleuve. Comme la richesse des autres consiste en la quantité de bétail, ainsi la leur consiste en la multitude des enfants dont ils se séparent avec très peu d'émotion, [quoique] ils ne les reverront et ne les entendront plus; ils considèrent davantage le prix que la condition de leur esclavage. Ils descendent de Chus, le fils du Cham maudit, comme le sont tous [ceux] de ce teint. Pas

[455] al-Khanqah, village à la limite du Delta, à environ 25 km. au nord-est du Caire [456] *ouahed* = un, en arabe [457] *Allah* = Dieu, en arabe.

par suite de leur semence, ni de la chaleur du climat: la première [raison] fut réfutée par Aristote, l'autre par l'expérience, car les pays aussi chauds produisent [des gens] d'une couleur différente, et [des pays] plus froids de trente degrés ont produit les mêmes [sortes de gens]; Alexandre rencontra dans ses expéditions dans l'Est, des hommes noirs, et tel était Memnon[458], fils de l'Aurore:

---- nigri non illa parentem
Memnonis in roseis sobria nidit equis

Ovid. Am. L.c. El. 8.[459]

tel il semblait être du fait qu'il régnait en Orient; il vint de Susis[460], une ville en Perse, à la guerre de Troie. [Cela ne vient pas non plus] du sol, comme certains l'ont supposé. Car d'autres races ne deviendront pas par hasard noires [en vivant] sur ce sol, ni la race n'améliorera son teint [en vivant] sur un autre sol; mais ceci vient plutôt de la malédiction de Noé sur Cham[461], dans la postérité de Chus qui vécut dans une région de la Mésopotamie, arrosée par le Guihon[462], un fleuve du Paradis et une | des branches de l'Euphrate. Chassés de là, ils se fixèrent en 107

[458] personnage mythique, fils de Tithon et d'Eos; il aurait été soit roi d'Egypte, soit roi des Ethiopiens d'Asie, aurait eu pour capitale Suse, et aurait pris part à la guerre de Troie. On a cru reconnaître son image dans l'une des deux statues d'Aménophis III érigées en face de Louqsor, d'où le nom de « colosse de Memnon » donné à ce monument [459] traduction littérale: Jamais sans avoir bu elle n'a vu la mère du noir Memnon sur son char couleur de rose. OVIDE, *Les Amours*, liv. I, 8, 3 [460] Suse, capitale du royaume d'Elam (région située à l'est du Tigre inférieur) [461] *Gen.* IX, 20-27 [462] fleuve du Paradis, *Gen.*, II, 13.

107 Ethiopie[463], à la suite de quoi elle fut aussi appelée Cush. [C'est peut-être là] la raison de l'erreur dans les traductions de la Genèse, qui rend Cush par Ethiopie, et Guihon par le Nil[464], lequel est [en réalité] à une distance de plus de mille milles de Eden. Une étendue (?) trop vaste, sans aucun doute, pour un jardin.

Le voyage jusqu'à la frontière

A environ dix heures de la nuit, la caravane se mit en marche, et à sept heures le lendemain matin, dressa ses tentes à Bilbeis[465], qui est au pays de Gosen[466]. Nous partîmes de là à minuit en payant deux médins pour un chameau. Les litières de nos compagnons s'étaient effondrées par la négligence des chameliers; cet accident nous retint en arrière de la caravane. [Etant] en danger d'être surpris par les paysans, nous fûmes délivrés de ce désagrément par un spahi[467] qui suivait [la caravane]. Vers neuf heures du matin, nous dressâmes nos tentes à Catara[468] où nous payâmes quatre médins[469] pour un chameau.

---

[463] la Nubie ou le Soudan septentrional, l'Ethiopie des auteurs anciens. Douglas, art. Cush [464] au sujet des différents noms donnés au Nil, cf. *Enc. Isl.,* 1936, art. al-Nil, et Besançon, p. 59 [465] Belbeis, ville à la limite du Delta, à environ 50 km. au nord-est du Caire [466] nom donné à « la meilleure partie » du pays d'Egypte (*Gen.* XLVII, 6), une région dans la partie Est du Delta du Nil, mais dont les limites exactes ne sont pas connues. Douglas, art. Goshen [467] voir note 169 [468] probablement le village de al-Khattara, mentionné par A. Boinet (*Dictionnaire géographique de l'Egypte,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1890, p. 327), comme étant à « deux heures de Facous ». Cf. Belon, p. 136 *a-b,* note 987 [469] voir note 246.

Dans ces parages, mais plus près du Nil, est un arbre nommé 107
alchan[470] par les Arabes. Ses feuilles séchées et réduites en poudre donnent une teinture rougeâtre. Chaque année on en utilise dans l'empire turc pour une somme de quatre-vingt mille sultanies. Les femmes [s'en servent] pour se teindre les cheveux et les ongles, quelques-unes d'entre elles, leurs mains et leurs pieds, et nombre d'entre elles, la plus grande partie du corps [en la] diluant seulement avec de la gomme et en l'appliquant dans les bains, pour qu'elle pénètre plus profondément. Les chrétiennes de la Bosnie, de la Valachie et de la Russie l'emploient aussi bien que les musulmanes. Il y a ici aussi des plantes qui produisent du coton.

Le lendemain matin, avant le jour, nous nous mîmes en route et arrivâmes à neuf heures à Salhia[471] où nous rejoignîmes le reste de la caravane : tous les chrétiens de ces pays voyagent sur des mules et des ânes. Ils avaient reçu l'autorisation de poursuivre leur voyage un jour plus tôt, désireux [qu'ils étaient] d'arriver à Jérusalem le dimanche des Rameaux, (cette caravane s'arrêtant dix jours de plus que d'habitude, à cause de certains marchands importants); mais ils n'osent s'aventurer tout seuls dans les plus grands déserts, que nous avions côtoyés tout ce temps et que nous devions maintenant traverser.

---

[470] probablement le henné, *Lawsonia Inermis,* L. (Renseignement aimablement communiqué par Mme Vivi Täckholm, Professeur de Botanique systématique à l'Université du Caire) [471] Al-Salihiyéh à 105 km. au nord-est du Caire, à la lisière du désert, sur l'ancienne route des caravanes de Syrie.

107 Un peu plus bas se trouve le lac Sirbonis [472] appelé par les anciens Egyptiens : la place de la mort de Typhon [473], [et] nommé maintenant Bayrena, qui sépare l'Egypte de la Syrie. Un endroit plein de danger en ces temps pour ceux qui ne le connaissent pas; il était alors long de deux cents furlongs [474], mais était étroit et bordé de chaque côté de collines de sable qui, poussées par le vent dans l'eau, la rendaient si épaisse qu'on ne pouvait la distinguer, à l'œil, du continent : grâce à quoi des armées entières [y] ont été englouties. Car les sables tout près semblant fermes, un bon chemin qui menait [là] disparaissait un peu plus loin, et n'offrait pas de voie de retour, mais avec une cruelle lenteur engloutissait ceux qui s'y étaient engagés; sur quoi il fut appelé Barathrum [475]. Maintenant ce n'est qu'un petit lac [qui] diminue de jour en jour, la passe [qui le reliait] à la mer [étant] depuis longtemps engorgée.

Tout près de là s'élève le mont Cassius [476] (rien d'autre qu'une haute taupinière), célèbre à cause du temple de Jupiter et du sépulcre de Pompée enseveli là, obscurément, grâce à la piété d'un simple soldat, qui, d'après Lucain, lui accorda cette épitaphe

[472] lac ou plutôt lagune sur le littoral méditerranéen de l'Egypte, entre Port-Saïd et al-Arich. Il porte actuellement le nom de Sebkhat Bardaouil. (Bardaouil est la forme arabe de Baudouin Ier, roi de Jérusalem qui mourut non loin de là, à al-Arich, en 1118) [473] HÉRODOTE, III, 5 [474] voir note 391 [475] nom donné par VALERIUS FLACCUS aux régions infernales. Probablement SANDYS a confondu Bardaouil et Barathrum [476] PLINE, V, 14, 1. « A partir de Péluse, on trouve le camp de Chabrias, le mont Casius, le temple de Jupiter Casien, le tombeau du grand Pompée ».

« Hic situs est Magnus ». Placet hoc, Fortuna, sepulchrum 107
Dicere Pompei, quo condi maluit illum,
Quam terra caruisse socer ? [477]

Il perdit la tête non loin de là par la trahison et [sur] l'ordre de l'ingrat Ptolémée [478]. Sa tombe fut somptueusement reconstruite par l'empereur Adrien. Au nord de là se trouve l'Idumée [479], entre l'Arabie et la Méditerranée; appelée Edom dans les Ecritures, d'après Esaü [480], un nom qui lui fut donné à cause de son teint, qui signifie rouge en hébreu, elle s'étend jusqu'à la Judée. Ensuite [elle fut] appelée Idumée, des Iduméens, un peuple de l'Arabie Heureuse qui, quittant leur pays lors d'une mutinerie, se fixèrent ici, fusionnant avec les Hébreux (dont ils descendaient originellement) et observant leurs cérémonies.

Arbusto palmarum dives Idume.

Lucan. [481]

comme, jusqu'à présent, [riche] en baume, et indifféremment fertile en direction de la mer. Difficile à soumettre à cause des déserts limitrophes et la pénurie d'eau; cependant ils ont beaucoup de puits, mais cachés et connus seulement des habitants qui sont

[477] traduction littérale : « Ici repose Magnus ». Est-ce là ce qu'il te plaît, Fortune, d'appeler le tombeau de Pompée, ce lieu où son beau-père aime mieux le voir enseveli que privé de sépulture ? LUCAIN, *Pharsale,* liv. VIII, 793 [478] Ptolémée XII, frère et mari de Cléopâtre [479] Pays comprenant le sud de la Judée et une partie de l'Arabie Pétrée (*Gen.,* XXXII, 3) [480] *Gen.,* XXV, 30 [481] traduction littérale : L'Idumée riche, en palmiers. LUCAIN, *Pharsale,* liv. III, 216.

maintenant sujets des Turcs et, dans leur [genre de] vie et leurs coutumes, ne différant pas beaucoup des Arabes.

Le vice-pacha de Salhia s'invita [lui-même] dans notre tente; mangeant la nourriture que nous avions, il nous aurait, en dernier lieu, mangés nous-mêmes, si notre firman[482] (qui nous avait coûté
108 quatre sharifs)[483] du Bacha du Caire, et la bienveillance | du capitaine, par l'intermédiaire de notre médecin, ne nous avaient protégés; autrement, justice ou injustice n'auraient été qu'une stupide défense contre l'avidité barbare armée du pouvoir. Nous sept, nous étions tous les Francs qu'il y avait dans le groupe; nous entendîmes [raconter] comment il avait traité les autres et nous ne nous réjouîmes pas peu d'être ainsi sur nos gardes.

Toute la caravane étant maintenant réunie, consiste en mille chevaux, mulets et ânes, et en cinq cents chameaux. Ces derniers sont les vaisseaux de l'Arabie, leurs mers sont les déserts. C'est une créature créée pour le fardeau. Six quintaux sont sa charge ordinaire, cependant il en portera mille[484]. Au cours du chargement ou du déchargement, il est couché sur le ventre; il se lève (comme on le dit) quand il est chargé proportionnellement à sa force; et il ne supporte pas qu'on le charge davantage. Il marchera bien sans eau quatre jours de suite, [et] quand c'est nécessaire, quatorze jours. Pendant ses fréquentes éructations, il repousse vers le haut une vésicule avec laquelle il s'humidifie la bouche et la gorge.

---

[482] plus exactement : farman, mot qui signifie fondamentalement : ordre, puis préparation par écrit d'un ordre, édit, document. *Enc. Isl.*, 1965, art. Farman [483] voir note 170 [484] le texte n'est pas clair.

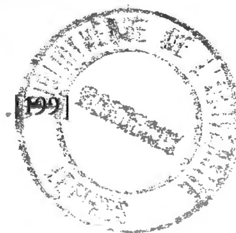
Quand ils voyagent, ils le bourrent de pâte d'orge. Ils sont les 108
seuls, disent quelques-uns, à s'accoupler dos à dos[485]. Leur pas est lent, d'une dureté intolérable, n'étant avec cela pas très assuré partout où [le sol est] un peu glissant ou accidenté. On ne peut leur faire améliorer leur allure par des coups quand ils sont fatigués, mais ils sont stimulés par les chants et [la vue de] leur gardien marchant devant eux. Une bête paisible et docile, sauf à l'époque du rut; alors, comme s'il se rappelait les durs traitements [qu'il avait supportés], il mord son gardien, le jette à bas et lui donne des coups de pied; pendant quarante jours il continuera [à se conduire aussi] furieusement puis retournera à sa douceur première. Autour de leurs cous, ils suspendent certaines amulettes encloses dans du cuir et des écrits de leurs dervises[486], pour les défendre contre la malchance et le poison du mauvais œil. Ici nous payâmes cinq médins pour un chameau.

---

[485] « lui (le mâle) sans cesser de pousser ses appels, se précipite sur elle (la femelle) applique son cou sur le sien, l'étreint par le milieu du corps avec les pattes de devant allongées obliquement le long de ses flancs, tandis que son arrière-train qui repose sur le sol fléchit avec les jarrets sur lesquels il est accroupi, jusqu'à ce que la copulation ait lieu ». « Il m'a paru nécessaire de donner ces détails afin de détruire l'assertion erronée, répandue en Europe par PLINE, dans son *Histoire Naturelle,* et reprise jusqu'à nos jours même par des méharistes de métier, que les chameaux s'accouplent dos à dos, sans doute parce qu'ils urinent en arrière en raison de la disposition spéciale du fourreau qui entoure leurs organes », E.J. FINBERT, *La vie du chameau,* Paris, [Albin Michel], 1938, p. 182 et note 69 [486] derviches.

INDEX DES PERSONNAGES HISTORIQUES ET DES GROUPES ÉTHNIQUES

Les numéros figurant dans l'index se réfèrent aux pages des éditions anglaises de 1670 et 1673, et correspondent aux numéros placés en marge, de notre traduction.



INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

INDEX DES MONUMENTS, DES ÉDIFICES DIVERS, ET DES VOIES DE COMMUNICATION

INDEX DES NOMS D'ANIMAUX

INDEX DES NOMS DE PLANTES ET DES TERMES SE RAPPORTANT À L'AGRICULTURE

INDEX DES NOMS DE PIERRES ET D'AUTRES PRODUITS

INDEX GÉNÉRAL

L'ÉGYPTE DES TEMPS PHARAONIQUES

LA RELIGION AU TEMPS DES PHARAONS — PERSONNAGES RELIGIEUX

LE CHRISTIANISME — ASPECTS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE — PERSONNAGES RELIGIEUX

JUDAÏSME — PERSONNAGES DE L'ANCIEN TESTAMENT

ISLAM — ASPECTS DE LA RELIGION MUSULMANE — PERSONNAGES RELIGIEUX

INDEX DES TRAITS DE CIVILISATION

Alimentation

MODES DE DÉPLACEMENT

ADMINISTRATION TURQUE

LA VIE DES FEMMES

ASPECT PHYSIQUE DES HOMMES

DIVERSES FORMES D'ACTIVITÉS

Métiers et professions

Commerce

Produits fabriqués en Egypte

Produits exportés d'Egypte

Fêtes et amusements

INDEX DES NOMS DE PERSONNAGES MYTHOLOGIQUES OU LÉGENDAIRES

INDEX DES NOMS D'AUTEURS CITÉS PAR SANDYS

LE VOYAGE EN ÉGYPTE DE WILLIAM LITHGOW

1612

AVANT-PROPOS

Les données biographiques sur William Lithgow ne sont pas très abondantes. Il naquit à Lanark, en Ecosse, vers 1582. (La date exacte de sa naissance n'est pas connue, mais à la p. 377 de son livre *The Totall Discourse, of The Rare Aduentures, and Painefull Peregrinations,* édition de 1632, il dit qu'en 1615 il avait trente-trois ans, et dans un autre de ses ouvrages — *The present Surveigh of London and England's state,* paru en 1643 — il mentionne qu'en cette année il avait « plus de soixante ans »).

Fils aîné de James Lithgow, bourgeois de Lanark, et de Alison Grahame, sa femme, il fréquenta la « Lanark Grammar School », et, d'après le célèbre écrivain sir WALTER SCOTT (*Somers Tracts, Vol. IV, p. 535, édit. 1810*), Lithgow fut « élevé pour être tailleur ». (Toutefois Scott ne nous indique pas la source de ce renseignement).

Il semble que Lithgow commença ses voyages étant encore très jeune, « ayant une bonne dose de cet esprit de vagabondage particulier à ses compatriotes » (SCOTT, *id.*). Lui-même nous révèle que ni l'ambition, ni la curiosité, ni le désir de la gloire, ne l'incitèrent à s'exposer aux dangers inhérents, en ce temps, aux longs voyages, mais « le tort immérité de Dalida » (*The Totall Discourse*, p. 4). On ignore ce que signifie cette phrase obscure, mais d'après les traditions familiales, Lithgow eut une aventure avec une certaine miss Lockhart, et les quatre frères de cette demoiselle, l'ayant trouvée avec Lithgow, le malmenèrent et lui coupèrent les oreilles, d'où le surnom qu'il porta dès lors dans sa patrie, de « oreilles coupées » (« Cutlugged ») ou de « sans oreilles » (« Lugless »).

Quoi qu'il en soit, en 1609, Lithgow avait déjà visité l'Allemagne, la Bohème, la Suisse, les Pays-Bas et Paris. C'est de cette ville qu'il partit le 7 mars 1609 pour le premier des trois voyages qu'il décrira dans son

ouvrage *The Totall Discourse* et dont fait partie sa description de l'Egypte. Il fera la plus grande partie de ses voyages — 36.000 milles — à pied, et soulignera dans son récit que « ses pieds douloureux » ont ainsi couvert une distance égale à deux fois la circonférence du globe.

C'est au cours de son troisième voyage que lui arrivera la terrible aventure dont il sortira tout mutilé et qui attirera sur lui l'attention du public. Il passait par l'Espagne, en route pour l'empire du « Prêtre-Jean » (l'Abyssinie), lorsque, soupçonné d'espionnage par le gouverneur de Malaga, il fut jeté en prison, interrogé et torturé à plusieurs reprises par le tribunal de l'Inquisition. Il ne fut relâché que sur l'intervention du consul d'Angleterre à Malaga et de l'ambassadeur britannique à Madrid, tous les deux soutenus par quelques navires de guerre britanniques qui, après une expédition à Alger, se trouvaient par hasard à proximité de Malaga.

De retour à Dartford en Angleterre, cinquante jours après avoir quitté l'Espagne, Lithgow, trop faible pour marcher, fut porté sur un lit devant le roi Jacques Ier et toute la cour. Le monarque le réconforta, lui conseilla de réclamer à l'ambassadeur d'Espagne en Angleterre, don Diego Surmento de Gundamore, la restitution des objets confisqués lors de son emprisonnement, et une compensation pécuniaire de mille livres sterling pour les tortures subies injustement; enfin le roi l'envoya à deux reprises, aux frais de la cassette privée, à Bath, où Lithgow se rétablit et put de nouveau marcher. Toutefois son bras gauche resta paralysé, et les os qu'on lui avait brisés le firent souffrir jusqu'à la fin de sa vie. Ayant adressé une demande de dédommagement à l'ambassadeur d'Espagne, il en reçut une réponse favorable : le diplomate promit à Lithgow de lui faire obtenir satisfaction; mais ensuite il oublia, ou éluda sa promesse, et était sur le point de quitter l'Angleterre, lorsque Lithgow le rencontra un jour dans les appartements du roi. L'Anglais reprocha

avec véhémence à l'Espagnol de n'avoir pas tenu parole. Gundamore répliqua vertement, une querelle s'ensuivit et on en vint aux coups. Les deux adversaires furent séparés, et Lithgow fut même félicité pour son courage, mais en même temps on considéra cet esclandre dans le palais royal comme tout à fait déplacé, et Lithgow fut jeté pour neuf mois dans la prison Marshalsea. (Lithgow lui-même dit qu'il n'y resta que neuf semaines, mais le *Calendar of State Papers, Domestic, Vol. CLIII, n° 26,* mentionne qu'il fut enfermé le 2 février 1622 et était encore en prison en octobre de la même année).

Relâché, il présenta en 1624 une requête à la Chambre des Lords, mais l'affaire traîna, et il semble que finalement Lithgow ne reçut rien.

Au printemps de l'année 1627 il quitta Londres pour l'Ecosse.

En 1632 parut la première édition du récit de ses voyages sous le titre *The Totall Discourse,* etc. (Il avait déjà publié en 1614 un court compte-rendu de ses pérégrinations dont une seconde édition parut en 1616. Ces deux éditions sont devenues très rares). La publication de son ouvrage lui suscita tout de suite un certain nombre d'ennemis, probablement à cause de l'influence espagnole, très forte, à cette époque, à la cour d'Angleterre. (Dans son livre, Lithgow décrit en effet, en détail, les tortures subies à Malaga).

Le 16 mai 1637 il quitte l'Ecosse avec l'intention de s'embarquer pour la Russie, mais n'ayant pas trouvé de navire, et l'été étant déjà passé, il décide d'aller à Bréda d'où il rapportera la matière d'un nouveau livre : *A True and Experimentall Discourse upon the beginning, proceeding and Victorious event of this last Siege of Breda,* qui sera publié par J. Okes, pour J. Rothwel, à Londres, en 1637.

Le 24 août 1643 Lithgow part de nouveau pour Londres. A la suite de sa visite dans la capitale il publiera *The present Surveigh of London and England's state.* London. Printed by J.O. 1643. Enfin, en 1645 paraîtra

son dernier ouvrage : *An Experimentall and Exact Relation upon that famous and renowned Siege of Newcastle.* Edinburgh. Printed by Robert Bryson. 1645.

A partir de ce moment on perd toute trace de Lithgow. La date de sa mort et l'emplacement exact de sa tombe sont inconnus; d'après certaines traditions il serait mort à Lanark et aurait été enterré au cimetière de St. Kentigern.

Bibliographie

La Grande Encyclopédie, art. : Lithgow.
Biographie Universelle ancienne et moderne, Michaud, Vol. 24, art. : Lithgow.
Grand Dictionnaire Universel Larousse, art. : Lithgow.
Notice biographique sur Lithgow publiée dans l'édition moderne du « *Totall Discourse* » (MacLehose. Glasgow, MCMVI), pp. xi-xiii.

LE LIVRE

Les nombreuses éditions du livre de Lithgow portent des titres légèrement différents. Comme nous l'avons indiqué dans sa biographie, le premier compte-rendu de ses voyages parut sous forme d'un résumé en 1614, puis en 1616[1].

A must delectable, and true discourse, of an admired and painefull peregrination from Scotland to the most famous Kingdomes in Europe, Asia and Affricke, etc. N. Okes ... sold by T. Archer, London, 1614, 4°.

Exemplaire : British Museum 1045.h.29.

2e édition : Même titre ... N. Okes ... sold by T. Archer, London, 1616, 4°.

Exemplaire : British Museum 790.b.5.

1623

A most delectable and true discourse of an admired and painefull peregrination from Scotland to the most famous Kingdomes in Europe, Asia and Affricke ... Another edition, Newly imprinted and ... inlarged by the author with certain rare Relations of his second and third Travels. N. Okes, London, 1623, 4°.

Exemplaire : British Museum 1045.b.28.

---

(1) Brunet (*Manuel du Libraire,* t. III, p. 64) mentionne encore une autre édition du *Discourse* mais nous n'en avons trouvé nulle trace dans les autres bibliographies que nous avons consultées. Voici ce qu'il écrit :

« Mais il y a des éditions plus anciennes [que celle de 1614. O.V.V.]. M. Dibdin en cite une de 1611, in-4°, dans son *Library Companion,* 1re édition, p. 429, au sujet de laquelle il s'exprime ainsi : [Traduction française de O.V.V.]. « J'allais dire que le livre de Lithgow était aussi commun qu'un petit pain d'un « penny »; et il en est ainsi. Mais un exemplaire de la première édition « non-coupé » et de grand format, tel que celui vendu par Mr. Evans à la vente de la bibliothèque de Mr. Watson Taylor entre 30 et 40 guinées, est plus rare qu'une turquoise sans tache d'un « inch » de circonférence ».

(Cette édition ne devait contenir que la relation du début du premier voyage, puisque Lithgow ne vint en Egypte qu'en 1612 ...).

1625

Voir PURCHAS (S.), PURCHAS *his Pilgrimes,* etc. Pt. 2, 1625, fol.

Exemplaire : British Museum 679.h.12.

1632

Une nouvelle édition, parue en 1632 porte le titre : *The Totall Discourse, of the Rare Aduentures, and painefull Peregrinations of long nineteene Yeares Trauayles, from Scotland, to the most Famous Kingdomes in Europe, Asia, and Affrica. Perfited by three deare bought Voyages, in surueighing of Forty eight Kingdomes ancient and Moderne ; twenty one Rei-publickes, ten absolute Principalities, with two hundred Ilands. The particular Names whereof, are Described in each Argument of the ten Diuisions of this History : And it* (sic) *also diuided in three Bookes ; two whereof, neuer heretofore Published. Wherein is Contayned, an exact Relation, of the Lawes, Religion, Policies, and Gouernment of all their Princes, Potentates, and People. Together with the grieuous Tortures he suffered, by the Inquisition of Malaga in Spaine, his miraculous Discouery and Deliuery thence : And of his last and late Returne from the Northern Iles. Caelum non Animum.* By WILLIAM LITHGOW. Imprinted at London by Nicholas Okes, and are to be sold by Nicholas Fussell and Humphery Mosley at their shops in Pauls Church yard, at the Ball, and the white Lyon. 1632.

pp. 507, 4°, avec frontispice.

Exemplaires : British Museum C 32.g.44; G 6934.

1640

L'édition de 1640, imprimée par J. Okes, 4°, comprend 514 pp.

Exemplaires : British Museum 980.f.1; G 6935; 303.d.23.

1682

LITHGOW'S *Nineteen years Travels through the most eminent places in the habitable world, etc.* London, 1682, 8°.

Exemplaire : British Museum 1046.b.9.

1692

10ᵉ édition. Londres 1692, 8°.

Exemplaire : British Museum 1046.b.10.

1770

Travels and Voyages, ... 11th edition. Edinburgh, 1770, 8°.

Exemplaire : British Museum 10025.bb.27.

1814

12ᵉ édition. Illustrated with notes from later travellers, Leith, 1814, 8°.

Exemplaire : British Museum 10076.bb.16.

1816 (?)

The Travels and Adventures of William Lithgow *in Europe, Asia and Africa, during nineteen years,* Glasgow [1816 ?], 12°.

Exemplaire : British Museum 11621.b.18 (1).

1825

Une autre édition, Falkirk 1825, 12°.

Exemplaires : British Museum 1076.l.12 (5); 12612.aaa.20 (8).

1850 (?)

Une autre édition, pp. 24, Glasgow [1850 ?], 12°.

Exemplaire : British Museum 12269.a.23 (13).

1906

The Totall Discourse of the Rare Adventures and Painefull Peregrinations of long Nineteene Yeares Travayles from Scotland to the most famous Kingdomes in Europe, Asia and Affrica. By William Lithgow, Glasgow, James MacLehose and Sons, Publishers to the University, MCMVI, 8°, pp. xxxi, 1-448.

Exemplaires : British Museum 10024.k.4.; Le Caire: *Société de Géographie* B D 147.

1905-1907

Des extraits de l'ouvrage de Lithgow furent publiés dans: « *Hakluytus Posthmus or Purcha's, his pilgrimes* » (2e édition, Glasgow, 1905-1907, t. X, p. 447-492), sous le titre : « *Relations of the Travels of* W. Lithgow *a Scot, in Candy, Greece, the Holy-land, Egypt, and other parts of the East* » [1].

1928

Rare adventures and Painefull Peregrinations ... Edited (and abridged) by B.I. Lawrence, pp. 287, Jonathan Cape, London, 1928, 8°, (Travellers' Library).

Exemplaire : British Museum O 12208.m.1/36.

Le texte que nous avons traduit est celui de l'édition de 1632, réédité par James MacLehose and Sons, Publishers to the University, Glasgow, *MCMVI*. Cette édition contient un certain nombre de gravures (reproduites par MacLehose). Parmi les plus intéressantes, mentionnons :

« Le portrait de l'auteur ». (The Authors Portracture).
« L'auteur vêtu en Turc ». (The Author in his Turkish Dress).
« L'auteur dans le désert Libyque ». (The Author in the Libyan Desert).
« L'auteur dans les fers dans le palais du gouverneur de Malaga ». (The Author in Irons in the Governour's Palace at Malaga).
« L'auteur sur le chevalet à Malaga » (The Author in the Racke at Malaga).

---

[1] Ces extraits ne contiennent pas la description de l'Egypte.

32

ÉDITIONS ÉTRANGÈRES

Hollandaises

1652

WILLEM LITHGOUWS 19. *Jaarige Lant-Reyse uyt Schotlant, naer de vermaerde koninckrijcken Europa, Asia ende Africa...* Uyt 't Engels overgeset, etc. 2 pts. Amsterdam, 1652, 4°.

Exemplaire : British Museum 1045.b.25.

1653

LITHGOUW, (WILLEM). *Lant-reyse, uyt Schotlant naer de vermaerde deelen des werelts Europa, Asia en Africa.* Amsterdam, J. Benjamin, 1653, in-4° Titre gravé, une planche et six gravures dans le texte.

1656

W. LITHGOUWS *Negen-thien Jaarige Lant-Reyse, uyt...* Den derden Druck, 2 pts., t'Amsteldam 1656, 4°.

Exemplaire : British Museum 10025.b.4.

1669

Den vierden Druck, 2 pts. Amsteldam, 1669, 4°.

Exemplaire : British Museum 10025.b.3.

1705

L'édition de 1705 a pour titre : LITHGOUW, W. 19. *Jaarige landt-reyse uit Schotlandt, naer de vermaerde Koninckryken Europa, Asia en Africa. Voltrokken in drie voyagien. Als mede d'onuitspreekelyke tormenten die den autheur geleeden heeft door d'inquisitie van Mallagom, in Spangien.* Uit't Engels. 3e dr. Amst. Ph. Verbeek. 1705 (6), 187, 98 pages, avec titre gravé et sept gravures dans le texte, in-4°.

Française

PAULITSCHKE (n° 543, p. 58) mentionne une traduction française qui aurait paru à Amsterdam, en 1653.

BIBLIOGRAPHIE

The Cambridge Bibliography of English Literature. Cambridge University Press, 1940, vol. I, p. 783.

P. PAULITSCHKE. *Die Afrika-Literatur in der Zeit von 1500 bis 1750,* nos 149, 158, 543.

J.-Ch. BRUNET. *Manuel du Libraire.* Bruxelles, 1838, t. III, p. 64.

* * *

L'édition de 1632 que nous avons utilisée pour la traduction du passage décrivant l'Egypte, débute par une épître dédicatoire adressée au « Haut et puissant Monarque Charles [Ier] », dans laquelle l'auteur souligne

qu'en rédigeant sa relation, il s'est surtout attaché à décrire « les lois, la religion, les mœurs, la politique, le gouvernement des rois, des royaumes, des peuples, des principautés et des puissances ».

Suit un « Prologue au lecteur », où l'auteur déclare n'avoir décrit dans son livre que les scènes et les faits observés par lui personnellement; ensuite vient un « Panégyrique en vers sur l'auteur et son livre » par un certain Patrick Hannay, plusieurs poèmes adressés à Lithgow par des amis, ainsi qu'une « [Epître] de l'auteur à son [propre] livre ».

Enfin Lithgow commence le récit de ses pérégrinations. Ayant quitté Paris le 7 mars 1609, il arrive, quarante jours plus tard, à Rome. A partir de cette ville, il décrit son voyage en détail. Il visitera successivement plusieurs villes d'Italie, puis les principales îles grecques, Constantinople et la Turquie, Rhodes, la Syrie, la Palestine, l'Egypte, Malte, Naples, la Provence, l'Espagne, et finira son périple, qui constitue son premier voyage, à Paris, en 1612.

Son second voyage pendant lequel il parcourra une partie de l'Europe, l'Algérie, la Libye, Malte, l'Italie, l'Autriche, la Hongrie et la Pologne pour retourner à Londres, durera de 1613 à 1616.

C'est pendant son troisième voyage, de 1619 à 1621, qu'après avoir visité la France et l'Espagne, il subira la question à Malaga, d'où il rentrera en Angleterre.

Le livre contient encore une description de l'Ecosse dans les années 1628 et 1629.

Le style de Lithgow reflète les tendances générales de son temps : la langue commence à se stabiliser, les mots empruntés directement au français (viande, hearbes) deviennent plus rares; l'orthographe se rapproche de celle du XVIIIe siècle (seaventh, trafficke, bignesse). Les descriptions, bien qu'encore prolixes, témoignent du même effort de précision que chez Sandys. Comparées à celles de Sandys, les phrases

de Lithgow se caractérisent par une plus grande simplicité et une construction plus logique.

* * *

LE VOYAGE EN EGYPTE

La relation du voyage en Egypte de Lithgow se trouve dans la septième partie de son livre. Elle est précédée d'une courte poésie (p. 265), sorte d'introduction, où l'auteur mentionne les thèmes qui lui tiennent le plus à cœur : la façon de se nourrir en Egypte, le « crocodile pleurant », le passé glorieux de ce pays, et enfin son ambition de « dissiper les incertitudes les plus enracinées » concernant l'histoire de l'Egypte — promesse qu'il ne tiendra d'ailleurs pas. Fort modestement, il s'empresse d'ajouter que, dans ce domaine, il n'espère pas faire beaucoup mieux que ses devanciers.

Puis vient le récit de son séjour en Egypte. Lithgow ne suit aucun plan, mais nous raconte simplement, au fur et à mesure, ce qui l'a particulièrement frappé ou intéressé — d'où, évidemment, des lacunes regrettables : il ne décrit pas une seule mosquée, ne dit rien de la religion musulmane (à part la prohibition de boire du vin, p. 274). En somme, de même que la relation de Sandys, celle de Lithgow ressemble non à la description systématique et consciencieuse d'un pays, mais simplement à la conversation, à bâtons rompus, d'un homme cultivé.

L'élément humain

Quelques personnes figurent dans le récit de Lithgow, et pour certaines d'entre elles il nous indique le nom. Il vint au Caire avec un groupe de sept Européens dont

il avait fait la connaissance à Jérusalem : trois Allemands et quatre Français (p. 267). Ces Allemands (qui deviennent quelques lignes plus loin « trois Hollandais ») dont il ne nomme qu'un seul — William Diergansk — moururent peu après leur arrivée en Egypte, à la suite de l'absorption imprudente d'une grande quantité de vin.

Dans la capitale de l'Egypte, Lithgow fait la connaissance du consul de France, Beauclair (p. 268), et du consul de Venise, « un certain signor Marco Antonio » (p. 267) avec lequel il aura des démêlés au sujet des bagages ayant appartenu aux Allemands décédés. Lithgow rencontrera le « beglerbeg » (p. 268), ou gouverneur du Caire, et, semble-t-il, quelques coptes, car il nous décrira leur religion (p. 272). Il énumérera les races des gens aperçus dans les rues (p. 271), et mentionnera quelques traits de caractère ou de mœurs des Egyptiens (pp. 272, 273) qu'il trouve « d'humeur joyeuse » et « des compagnons sociables ».

Le milieu physique

La première ville que Lithgow mentionne en arrivant en Egypte est « Saléack » (Salahiyéh ?) (p. 266), d'où il part pour le Caire qu'il atteindra quatre jours plus tard. Dès le début on constate son ignorance de la langue arabe : il estropie tous les noms propres au point de rendre certains d'entre eux complètement incompréhensibles. Nous trouvons ainsi mentionnés Bianstare (?) (p. 266), Saliabsteck (Belbéis ?) (p. 266), Babell Mamsteck (pour Bab an-Nasr) (p. 271), Babeso (pour Bab Zouwaïla) (p. 271), etc. Ses descriptions du milieu physique pèchent soit par l'inexactitude — ainsi il place Bab an-Nasr, « face à la mer Rouge », ce qui n'est pas tout à fait exact, et Bab Zouwaïla, « face au Nil », ce qui est complètement faux — soit par une certaine superficialité : « il n'y a pas de contrée qui puisse rivaliser avec l'Egypte» (p. 273), s'exclame-t-il en parlant de la campagne égyptienne

mais ne nous dit pas un mot des palmeraies, des « chadoufs », des pigeonniers, traits si caractéristiques du paysage égyptien.

En décrivant le Caire qu'il divise en cinq « villes » (pp. 269, 270), il consacre seulement trois lignes à la Citadelle, mais fait un louable effort pour établir les dimensions de la ville en la parcourant à pied, accompagné d'un janissaire à cheval. Les renseignements ainsi obtenus sont d'ailleurs complètement faux, puisque, d'après lui, le Caire aurait 14 milles de large et 28 de long (c'est à dire respectivement 21 et 43 kms. !). (Par parenthèses connaissant un peu la mentalité orientale, nous croyons pouvoir affirmer que cette promenade dont notre Anglais revint les « pieds endoloris », avait dû amuser prodigieusement le janissaire qui se prélassait sur son cheval, tandis que le « Franc » trottait à ses côtés !). Une remarque s'impose ici : les erreurs commises par Lithgow lorsqu'il mesurera les dimensions du Caire ou, plus tard, celles des Pyramides, sont si grossières, qu'on ne peut croire à une simple négligence : ou bien Lithgow a utilisé, pour ses mesures, des « milles » et des « pieds » tout à fait différents de ceux employés couramment, de son temps, en Angleterre, ou bien il a converti, en des mesures anglaises, des mesures de longueur étrangères fournies par un autre voyageur, et, ce faisant, s'est complètement fourvoyé...

Au Caire, il visitera le jardin où croit le baume (p. 274), le nilomètre de Rodah (p. 279), et nous décrira l'aspect général des rues (p. 270). En parlant du Nil, il s'inspirera surtout des auteurs anciens. A deux reprises il s'exprimera d'une façon très élogieuse sur l'eau de ce fleuve (pp. 279, 281) et donnera sa propre explication (qui n'a, d'ailleurs, rien de nouveau) sur les causes de la crue « au sujet de laquelle beaucoup d'érudits et d'hommes savants se trompent ». Il mentionne les 3.000 canaux qui irriguent tout le pays (p. 280), et reproduit les histoires qui attribuent à l'empereur d'Ethiopie le pouvoir de détourner le cours

du Nil. Il fixe à huit, le nombre des embouchures de ce fleuve (p. 281), puis indique les dimensions de l'Egypte (p. 283-284) et les divers noms donnés à ce pays au cours de sa longue histoire (p. 284).

Sur le chemin du retour qu'il fera en bateau, par la branche de Rosette, il nous énumérera — en en déformant les noms — plusieurs agglomérations (p. 284) entrevues sur le rivage, mais toujours sans ajouter aucun détail intéressant. Forcé de s'arrêter une quinzaine de jours à Alexandrie, il aurait pu nous faire une description très détaillée de cette ville... Hélas ! une page et demie lui suffisent pour la décrire — un peu moins qu'il ne consacre à un animal qui le fascine : le crocodile. Nous avons tout de même quelques remarques sur les deux ports (p. 285), sur le Pharos (p. 286), et sur la pauvreté d'Alexandrie, privée du commerce des épices depuis la découverte de la route maritime des Indes (pp. 285, 286).

La civilisation musulmane et l'administration turque

Les renseignements que Lithgow nous fournit sur la civilisation musulmane sont bien maigres. De même que pour les noms géographiques, il estropie les noms des personnes : Nur al-Din devient Noradin (p. 283), Shirkuh est transformé en Saracon (p. 283), et ainsi de suite. Quelques lignes sont consacrées à l'activité commerciale du Caire (p. 271), à la facilité d'y louer des chevaux (p. 271), aux bijoux et aux vêtements des femmes (p. 272). Çà et là son récit nous fournit quelques informations sur l'administration turque : l'absence d'avocats dans les tribunaux (p. 268), le montant de l'impôt versé chaque année par l'Egypte au Grand Seigneur (p. 284). Si l'on ajoute le court résumé, en deux paragraphes (p. 283) de l'histoire de l'Egypte jusqu'à sa conquête par Sélim Ier, on aura fait le tour des renseignements fournis sur la civilisation musulmane par Lithgow dans cette partie de son ouvrage.

L'antiquité pharaonique

Elle n'est pas oubliée, mais, à part les pyramides de Guizeh et le Sphinx, Lithgow ne nous décrit aucun monument antique. Il confond le Vieux-Caire et Memphis (p. 270), soutient que cette dernière fut visitée par Ulysse (p. 270), dit quelques mots des anciens Egyptiens, « inventeurs des Sciences mathématiques, des Lettres et de l'utilisation de l'Ecriture », et leur trouve, en commun avec les Egyptiens de son temps, « une agilité d'esprit particulière ». D'après lui, le mot « pharaon » désignait, simultanément, les pyramides (p. 276) et les rois d'Egypte (p. 282). En décrivant celles-ci, il nous donne les mesures de la grande pyramide (p. 275), mais, de même que pour les « milles », le mot « pied » semble correspondre chez Lithgow à une mesure complètement différente de celle utilisée généralement. Comme hauteur de la pyramide, il indique 1126 pieds, ce qui représenterait 337 mètres (alors qu'elle a en réalité environ 137 mètres !). Et les autres dimensions sont à l'avenant... En décrivant le Sphinx, il lui attribue 815 pieds, c'est à dire 244 mètres de hauteur !

Faune et flore

La faune et la flore de l'Egypte, dont la description tient une si grande place chez d'autres voyageurs — nous pensons à Belon, à Palerne, à Sandys — ne semblait pas intéresser outre mesure Lithgow. A part le crocodile auquel il consacre presque deux pages — l'une (p. 277) racontant la destruction d'un de ces reptiles par un Vénitien, l'autre les démêlés du crocodile avec l'ichneumon (p. 284) — il ne mentionne, comme animaux, qu'un oiseau appelé « Ellock » (p. 285) et « une infinité de créatures vénimeuses grandies dans ce fleuve [le Nil], tels que crocodiles, scorpions (sic), énormes vers [...] et autres bêtes monstrueuses » (p. 280). En fait de plantes, il se borne à une

courte remarque sur l'abondance des fruits et des céréales en Egypte (pp. 266, 271, 273), mentionne, en passant, le blé, le seigle et l'orge (p. 266), et dit quelques mots du baume (p. 274).

Hygiène et nourriture

Notons, enfin, une des préoccupations constantes de Lithgow : la nourriture, et les règles d'hygiène à observer dans les pays chauds pour rester en bonne santé. Dans la petite poésie au début de cette partie de son ouvrage, il parle déja de son « envie pour les pots de viande » de l'Egypte, et semble regretter que la saison trop chaude ne lui permette pas de manger « chevreau, mouton ou des viandes de ce genre »; en même temps il se réjouit d'avance à l'idée de boire du café, boisson qu'il mentionnera de nouveau aux pp. 266-267. La « nourriture remarquable » que lui et ses compagnons reçurent chez un Vénitien du Caire est l'objet d'une mention spéciale. Toutefois — il le souligne à deux reprises — en Egypte il faut suivre un régime très strict, surtout pendant la saison chaude : s'abstenir de boire du vin (p. 267), ne pas manger de fruits, « vivre sobrement, d'un régime modéré » (p. 285). Lithgow s'astreignit à suivre un régime frugal et s'en porta très bien, mais informe ses lecteurs, d'un ton mélancolique, « qu'il était souvent trop frugal à mon goût » (p. 285).

* * *

De même que dans le texte de Sandys, nous avons supprimé quelques mots — indiqués par (...) — qui auraient pu froisser certains de nos lecteurs.

Les mots ou groupes de mots placés entre crochets [ ], ont été ajoutés par nous lorsque la traduction littérale risquait de nuire à la clarté du texte.

Les notes placées au bas des pages ont été ajoutées dans le même esprit que celles de la relation de Sandys. Le lecteur voudra donc bien se référer à ce que nous avons dit à ce sujet dans la préface au texte de Sandys.

Les numéros placés en marge indiquent les pages de l'édition de MacLehose de 1906. De même que pour le texte de Sandys, c'est eux qu'il faut mentionner dans le cas d'une citation.

Ci-joint un tableau indiquant l'équivalence entre les pages des éditions de 1632 et 1906. Ce tableau facilitera le travail des chercheurs qui voudraient consulter le texte anglais.

(Dans la seconde colonne, le chiffre romain indique le « livre » — tout l'ouvrage étant divisé en dix « livres », numérotés de I à X — et le chiffre arabe, la page de cette édition).

Edition de 1906 Pages	*Edition de 1632* Livre et pages
265	VII 299-300
266	VII 300-301
267	VII 301-302
268	VII 303-304
269	VII 304-305
270	VII 305-306
271	VII 306-307
272	VII 307-308
273	VII 309-310
274	VII 310-311
275	VII 311-312
276	VII 312-313

Edition de 1906 Pages	*Edition de 1632* Livre et pages
277	VII 313-314
278	VII 314-316
279	VII 316-317
280	VII 317-318
281	VII 318-319
282	VII 319-320
283	VII 320-321
284	VII 321-323
285	VII 323-324
286	VII 324-325

L'exposé complet

des rares aventures, et pénibles

Pérégrinations durant dix-neuf longues années de voyages, de l'ECOSSE aux Royaumes les plus Célèbres en *Europe,* en *Asie* et en AFRIQUE

Accomplis en trois voyages chèrement achetés,

pendant l'examen de quarante-huit Royaumes, anciens et Modernes; vingt et une Républiques, dix *Principautés* [au gouvernement] *absolu, avec deux cents îles.*

Leurs Noms particuliers sont Cités dans chaque Sommaire des dix Sections de cette HISTOIRE; Et elle est aussi divisée en Trois Livres dont deux n'ont jamais encore été Publiés jusqu'ici.

Ou est Contenue une Relation exacte des Lois, de la Religion, de la Politique et du Gouvernement de tous leurs Princes, Potentats, et Peuples.

Y compris les atroces Tortures qu'il souffrit de l'*Inquisition* de *Malaga,* en ESPAGNE, sa miraculeuse *Découverte* [par quelqu'un] et sa *Libération* de là; Et de son dernier et récent Retour des *Iles du Nord.*

Caelum non Animum.
par WILLIAM LITHGOW

Imprimé à *Londres* par *Nicolas Okes,* et à être vendu par *Nicolas Pussell* et *Humphery Mostley* en leurs boutiques du cimetière de [*St.*] *Paul,* au Ball, et le Lion blanc. 1632.

33



Voici mon portrait, *et mon vêtement* turc
Mon bâton, *mon* écharpe *quand je parcourais à pied l'*Asie,
Me trouvant dans l'ancienne Ilion; *le sceptre captif de* Priam
Le dessin du camp grec; *l'embouchure perdue des* Dardanelles
*Entourée du petit Simoïs. Les sommets de l'*Ida, *un portail*
Deux tombeaux *fatals, un* aigle, *l'Etat de* Troie *pillé.*

The Totall Discourse,

Of the Rare Aduentures, and painefull Peregrinations of long nineteene Yeares Trauayles, from SCOTLAND, to the most Famous Kingdomes in *Europe*, *Asia*, and *AFFRICA*.

Perfited by three deare bought Voyages,

in Surueighing of Forty eight Kingdomes ancient and Moderne; twenty one Rei-publickes, ten *absolute Principalities, with two hundred Ilands.*

The particular Names whereof, are Described in each Argument of the ten Diuisions of this HISTORY: And it alsodiuided in Three Bookes; two whereof, neuer heretofore Published.

Wherein is Contayned, an exact Relation, of the Lawes, Religion, Policies, and Gouernment of all their Princes, Potentates, and People.

Together with the grieuous Tortures he suffered, by the *Inquisition* of *Malaga* in SPAINE, his miraculous *Discouery* and *Deliuery* thence: And of his last and late Returne from the *Northerne Iles*

Cœlum non Animum.

BY WILLIAM LITHGOVV.

Imprinted at *London* by *Nicholas Okes*, and are to be sold by *Nicholas Fussell* and *Humphery Mosley* at their shops in *Pauls* Church yard, at the Ball, and the white Lyon. 1632.

Introduction en vers

[Et] maintenant, salut Egypte, ainsi en dispose notre destin;
Car nous avons envie de tes pots de viande.
Mais (ah !) la saison est trop chaude pour manger
Quelque nourriture que ce soit, chevreau, mouton ou des viandes de ce genre;
Cependant, quant à ton café fait avec de la graine du Coavé [488],

[488] café. *Coffea arabica.* D'après E.W. LANE (*The manners and customs of the modern Egyptians,* London, [Edit.de J.M. Dent], 1914, Everyman's Library, p. 339), le café aurait été introduit en Egypte vers la fin du XVe ou le commencement du XVIe siècle. — Cf. sur l'introduction du café dans les différents pays : J. RAMBOSSON, *Histoire et légendes des plantes utiles et curieuses,* Paris, [Firmin Didot frères], 1871, pp. 97-120. — Sur l'usage du café en Egypte, voir LANE, *op. cit.,* pp. 96, 137, 141, 340. L'auteur mentionne (p. 339) que « kahweh » est un vieux mot arabe pour « vin », et que l'usage du café contribua à diminuer, parmi les Arabes, l'usage du vin. — Cf. MONCONYS (*Journal de voyage de* M. DE MONCONYS, Lyon, [H. Boissat et G. Remeus], MDCLXV, 1re partie, p. 189) : « Leur (des Cairotes) divertissement est de boire du caué, c'est une boisson plus noire et amère que la suye destrempée; neantmoins il n'y a homme ny femme qui n'en boive deux fois le jour, et il n'y a aucune ruë, où pour le moins il n'y en ayt une grande taverne ». BENOÎT DE MAILLET (*Description de l'Egypte composée sur les Mémoires de* M. DE MAILLET par L'ABBÉ LE MASCRIER, Paris, 1735, 2e partie, p. 15) mentionne qu'on a « plusieurs fois essayé de cultiver ici l'arbrisseau qui porte

Nous le boirons avec plaisir, mais nous nous nourrirons de ton pain,
Et nous nous engraisserons avec tes légumes et tes fruits les meilleurs,
Car ils conviennent le mieux à nos eſtomacs affaiblis.
Alors puissant royaume, jadis pays royal,
Où les rois furent pour la première fois, ſtatufiés [et] sont reſtés le plus longtemps,
Et les lettres, les hiéroglyphes, les arts magiques,
L'aſtrologie furent inventés pour la première fois.
Pour merveilles, les pyramides; le Baume [489] encore meilleur!
Le crocodile pleurant, la crue croissante du Nil;
Les momies funèbres de la mort; le cheval marin

---

le Caffé, mais toujours sans succès ». — Cf. J. de Thévenot, *Relation d'un voyage fait au Levant,* Paris, 1665, p. 63. « Ce breuvage (le café) eſt amer et noir et sent un peu le bruslé; on le boit tout à petits traits de peur de se brusler; de sorte qu'eſtant dans un cavehane, (ainsi nomment les lieux où on le vend tout préparé), on entend une assez plaisante musique de humerie ». D'après l'*Encyclopédie de l'Islam,* édit. 1927, art. : Kahwa, le café apparut d'abord au Caire dans le quartier de l'Azhar, par l'intermédiaire de Sufis de l'Yémen qui, avec leurs confrères des deux villes saintes, faisaient leurs dhikr's à la mosquée en usant de café à cette occasion. A plusieurs reprises, il fut interdit au Caire par les autorités religieuses. Pour le commerce du café avec l'Egypte, voir P.S. Girard, *Mémoire sur l'agriculture, l'induſtrie et le commerce de l'Egypte,* dans : *Description de l'Egypte,* Paris, [Panckoucke], 1824, t. XVII, p. 321.

[489] l'auteur fait probablement allusion au baume recueilli près du Caire, à Matariyéh. D'après M. Jullien, S.J., *L'arbre de la Vierge à Matariéh,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1904, p. 25, ce plant aurait été un *Balsamodendron Opobalsamum,* K.

Elevé à Damiette [490]; le Sphinx revêtu de grandeur;
Et où la vile fortune joue à la proſtituée errante,
En faisant grands des hommes méprisables, et les grands hommes, pauvres.
En toi je m'enfoncerai, quoique ton vieux sol soit profond,
Et plus loin là où je puis chercher ou sonder :
Cependant quand les hommes tirent, ô chaque coup porte,
Mais rarement il atteint [exaƈtement] le but; c'eſt assez s'il vient à proximité;
Ainsi je le fais moi aussi; car je n'ose pas prétendre toucher de plus près,
Le meilleur tireur peut manquer son but.
Mais en ce qui concerne le pays tel qu'il eſt maintenant, j'espère que je vais
Dissiper les incertitudes les plus enracinées, et contenter tout le monde;

---

[490] cf. Fermanel (*Le voyage d'Italie et du Levant de* Messieurs Fermanel, Fauvel, Baudouin de Launay et de Stochove, Rouen, 1670, p. 398) : « De toute la rivière du Nil il n'y a qu'à Damiette où l'on trouve des chevaux marins; ils sortent quelquefois de la rivière par troupes de vingt et vingt-cinq, et font grand degaſt par les campagnes voisines, les Grecs les appellent Hypotamos, ils sont deux fois plus gros qu'un cheval... Les habitans de Damiette en prennent souvent par des trappes et des fosses qu'ils font dans la terre, où, eſtant une fois tombez, ils n'en peuvent sortir, à cause que leurs jambes sont courtes, et leurs corps bien pesans ». Voir aussi Villamont (*Voyages du* Seigneur de Villamont, Arras, 1598, p. 560) qui donne une description des « chevaux marins » à Damiette.

266 C'est pourquoi je cherchai [à atteindre] Malte, | les flammes brûlantes
de l'Etna,
La majestueuse Sicile, la plus grande gloire du Gibel [491],
D'où, passant en Italie, je traversai les Alpes,
Et faisant la cour à la France, je dis au Temps, comment j'avais
été balloté.

Voyage de Saléack au Caire

Partant de Saléack [492] et ayant accompli une de leurs étapes qui

[491] l'Etna. Cf. M.-N. Bouillet, *Dictionnaire Universel d'Histoire et de Géographie,* Paris, [Hachette], art. : « Etna ou Gibel, de l'arabe djebel, montagne, célèbre volcan de Sicile ». Cf. le nom de « Mongibello » donné par la population locale à l'Etna. « Mongibello » est un pléonasme formé de « monte » et de « djebel » qui signifient tous les deux « montagne », l'un en italien, l'autre en arabe [492] al-Salahiyéh à 105 km. au nord-est du Caire, à la lisière du désert, sur l'ancienne route des caravanes de Syrie. Voir : *Description de l'Egypte. Atlas géographique,* Feuilles 24 et 30, Paris, [Panckoucke], 1826. Ces cartes montrent une route allant en bordure du Delta de Salhiéh (al-Salahiyéh) à Belbéis, puis, après Belbéis, s'éloignant du bord du Delta pour couper à travers le désert jusqu'à el-Kanqah (al-Khanka). A environ un kilomètre avant el-Kanqah, cette route bifurque; une route passe par el-Kanqah, puis contourne le Birket al-Hagg par l'ouest, l'autre le contourne par l'est, passe par Abousir pour rejoindre la première route de nouveau à environ dix km. au sud de Birket al-Hagg, et se dirige ensuite vers le Caire. Lithgow a dû prendre une autre route traversant le Delta, car les cartes mentionnées ci-dessus ne montrent aucun village des deux côtés de la route. Au sujet de al-Salahiyéh, voir : *Le voyage en Egypte de* Pierre Belon du Mans, Présentation et notes de Serge Sauneron, Le Caire, [Institut français d'archéologie orientale du Caire], 1970, pp. 136 *b,* 137 *b.* Ajoutons, toutefois, que la

correspond à nos douze milles [493], nous rencontrâmes un nombre 266
infini de villages des deux côtés de notre route, tous bâtis sur des canaux artificiels [494] issus du Nil; et ces constructions [sont] faites seulement de briques et de bois, à un ou deux étages. Le chef [de la caravane], à divers moments de notre repos de midi, fut obligé d'acheter de l'eau aux Egyptiens, pour satisfaire la compagnie; oui, et cette même nuit, la première des quatre précédant notre arrivée au Caire, il paya cinq sultans [495] d'or, au village de Bianstare [496],

description d'al-Salahiyéh par Belon (qui l'appelle Salatia) ne rappelle que de loin celle de Saléack par Lithgow. D'après Belon, « il y ha bien quelques petites maisonnettes; mais c'est peu de chose », tandis que Lithgow décrit cette bourgade, à la p. 299 de son livre, comme suit : « [Saléack] consiste en huit cents maisons d'habitation, [est] entourée d'une muraille, pouvant être défendue contre les Arabes, et [est] protégée aussi par un fort et dix escadrons (ou pelotons : *troupes*) de cavaliers, qui sont des Janissaires ». Il est vrai que 65 ans se sont écoulés entre la visite à al-Salahiyéh de Belon et celle de Lithgow. [493] on distinguait en Angleterre deux mesures itinéraires appelées « mille » : le « Statute mile » de 1760 yards (1609, 31 m.) et le « London mile » de 5000 pieds (1523, 97 m.). Douze milles équivaudraient donc à environ 19 km. [494] au sujet des canaux, voir : Prince Omar Toussoun, *Mémoire sur les anciennes branches du Nil. Epoque arabe,* in : *Mémoires de l'Institut d'Egypte,* t. IV, [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale]. (Sans date d'édit.) [495] sultanieh. Cette pièce de monnaie équivalait à un sequin vénitien. Cf. George Sandys, *A relation of a journey begun An. Dom.* 1610, London, 1673, p. 10. En ce qui concerne les monnaies ayant eu cours en Egypte, voir : Thévenot, *op. cit.,* p. 521, chapitre LXXXII. « Des monnoyes et des poids d'Egypte ». A.-B. Clot Bey, *Aperçu général sur l'Egypte,* Paris, [Fortin, Masson et Co.], 1840, t. II, p. 560. J.J. Marcel, *Egypte,* Paris, [Firmin Didot], 1848, 3e partie, *Egypte moderne,* p. 205-206 [496] nous n'avons pas réussi à identifier cette localité.

266 pour nous donner à boire à tous, ainsi qu'aux bêtes, [somme qui représente] trente-cinq shillings sterlings.

Le jour suivant, le 14 mai, nous dirigeant vers une assez grande ville appelée Saliabsteck [497], nous passâmes à travers une plaine fertile pleine d'arbres fruitiers et riche en blé, en seigle, en orge, en train d'être moissonnée. Car c'était leur première moisson, le pays donnant des graines deux fois par an, et la dernière [moisson] est repoussée jusqu'à notre décembre. Ce pays a pour ainsi dire, un été perpétuel, et malgré la chaleur brûlante, il produit toujours en abondance des fruits et des graminées en toute saison de l'année. Si bien que tout le royaume n'est qu'un jardin ayant toujours un fruit prêt à être cueilli et un autre en train de mûrir. Semblable à la meilleure sorte de citronniers [498] qui, alors que certains [plants] sont en train de mûrir, d'autres deviennent verts, d'autres bourgeonnent, et certains sont encore couverts de fleurs. Ainsi est la beauté et la fertilité de toute la Basse-Egypte. Car quoique le pays ne soit pas souvent arrosé par la pluie, l'humidité froide considérable du soir ou la rosée de la nuit, en été, rafraîchit les plantes de tout

[497] Belbéis ? WILKINSON (SIR I. GARDNER WILKINSON, *A handbook for travellers in Egypt*, London, [J. Murray], 1858, p. 209) décrivant en 1858 la route empruntée par les caravanes se rendant du Caire en Syrie et passant par al-Salahiyéh, mentionne que cette route passait à neuf lieues à l'est de Belbéis. L'itinéraire avait-il changé, ou bien Saliabsteck représente-t-il une autre ville que Belbéis ? [498] *Citrus aurantifolia*, en arabe : *Lemoun baladi* (ليمون بلدي). FERMANEL, *op. cit.*, p. 397, mentionne également ces petits citrons « lesquels sont grandement remplis de jus ». Les habitants « les pressent et envoyent le jus dans des barils a tout le reste du païs ».

genre; entre Saliabsteck et le Caire, il y a deux jours de voyage; nous, les Francs, dîmes adieu à l'eau et bûmes chaque jour du coffa [499], fait avec des grains de coavé | toujours bouillant sur 267
des fourneaux dans des pots de terre [et], qui étant pris chaud, combat l'effet, si fréquent ici, de la crudité des fruits et des légumes.

Arrivée au Caire — Mort des trois compagnons de voyage

Arrivés enfin dans ce petit monde, le grand Caire, et ayant dit adieu à notre caravane, les trois Allemands et moi, nous nous installâmes chez un certain signor Marco Antonio, un consul [représentant] là Venise; les quatre autres Français allèrent chez leur propre consul, un Marseillais [500] de naissance, et logèrent là. Ici, avec ce Vénitien, pendant trois jours, nous eûmes, les Hollandais et moi, une nourriture remarquable; mais eux, de plus, absorbèrent chaque jour du vin fort de Chypre [501] sans adjonction d'eau, quoique je

[499] voir note 488 [500] sur la situation des consuls européens en Egypte, voir : W. HEYD, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, Leipzig, [Harassowitz], 1923, t. II, p. 454. D'après R. CLÉMENT, le consul de France au Caire en 1612 était un certain Fernoulx. (R. CLÉMENT, *Les Français d'Egypte aux* XVIIe *et* XVIIIe *siècles*, Le Caire, [Institut français d'archéologie orientale], 1960, p. 52) [501] FERMANEL, *Voyage*, p. 436, voyageant en Egypte en 1631, mentionne qu'il n'y a « aucunes vignes en Egypte, et le vin y est apporté de Cypre, de Candie et d'autres endroits de la Turquie : il y est grandement cher ». Cf. aussi VILLAMONT, *Voyages*, livre 3, p. 576 : « Il s'y en (du vin) apporte de Candie, de Chypre, du mont de Liban, et des Isles de Zante et de Cephalonie, de sorte qu'il n'y manque aucunement ».

267 leur conseillasse instamment de s'en abstenir, mais ils ne voulurent pas m'écouter. La saison étant excessivement chaude [502], et leurs estomacs [étant] surchargés de vin brûlant, le quatrième jour, avant midi, les trois Hollandais étaient tous morts. Et pourtant je pensais qu'ils n'étaient pas malades, la rougeur de leur face restant agréable [à regarder], leurs yeux [étant] fixés sur les miens, et leurs langues normales jusqu'à leur dernier souffle.

Celui qui vécut le plus longtemps et mourut le dernier, était William Diergansk, qui me laissa tout l'or qui lui appartenait et ce que les autres cinq lui avaient laissé; il me remit, en présence du consul, les clés de leurs trois caisses et déclara de vive voix qu'il me faisait héritier unique, [chargé] de s'occuper de tout et [libre de disposer] de tout ce qu'ils avaient là.

---

[502] ce n'est pas l'avis de tous les voyageurs. MONCONYS, *op. cit.*, 1re partie, p. 189, écrit : « Je ne trouve point les chaleurs si excessives qu'on me disoit qu'il faisoit en Egypte ». Cf. à ce sujet : M.J.M.J. COUTELLE, *Observations météorologiques faites au Kaire en 1799, 1800 et 1801*, dans : *Description de l'Egypte*, Paris, [Panckoucke], 1824, t. XIX, p. 451-456. L'auteur souligne que « on doit remarquer qu'en Egypte des observations faites pendant les douze mois qui composent une année, peuvent, à très peu de choses près, servir de règle pour toutes les autres années ». Voir dans le même ouvrage, p. 459; M. NOUET, *Observations météorologiques et hygrométriques faites dans diverses villes de l'Egypte.* Voir également : E. FRANCESCHI, *Le climat d'Alexandrie comparé à celui du Caire*, Le Caire, [Imprim. Delta], 1896. Supplément au no 10, série IV de la Société Khédiviale de Géographie. — D'après notre propre expérience, la chaleur au Caire n'a rien d'excessif, oscillant, en été, entre 30 et 35° C. max., et 22 et 24° C. min. — Voir aussi L.J. SUTTON, *The climate of Egypt*, Cairo, [Schindler], (sans date d'édition).

Démêlés avec la consul vénitien — Recours au gouverneur du Caire

Mais peu après, le perfide consul, sachant que j'étais pour eux un étranger et que nous nous étions rencontrés par hasard à Jérusalem, et qu'ils étaient des gentlemen bien pourvus en or, trouva une [bonne] raison [pour décider] qu'il s'occuperait, à son propre profit, de tout ce qu'ils avaient laissé après eux, sous le prétexte qu'il [en] serait responsable, devant leurs amis, à son retour à Venise. Si bien qu'il ne me restait qu'à les enterrer, et c'est avec beaucoup de difficultés que j'achetai une tombe pour tous les trois dans une chapelle copte [503], où je les enterrai, après avoir payé aux Egyptiens chrétiens pour ces huit pieds de terre, dix sultans [504] d'or, à part les six piastres pour le transport de leurs corps là-bas, dans la ville, à deux milles de la maison du consul. Où, avant que 267

---

[503] nous n'avons pas réussi à identifier la chapelle copte dont il s'agit. MONCONYS, *Journal*, 1re partie, p. 187, mentionne en 1647 : « C'est en ce lieu du Caire vieil que sont toutes les églises des Koftis [Coptes], et où l'on enterre les Francs dans l'une d'elles », et p. 267 : « Il y a aussi une église au Caire vieil où l'on enterre tous les Francs qui meurent au Caire, elle en est esloignée d'un demy quart de lieue ». THÉVENOT, *Relation*, p. 263, écrit que l'on enterre les Francs, au Vieux-Caire, près du monastère des religieuses grecques : « Proche dudit monastère [...] en payant un sequin pour chaque mort ausdites religieuses ». BEAUVAU (*Relation journalière du voyage du Levant faict et décrit par Haut et Puissant* SEIGNEUR HENRY DE BEAUVAU, etc., A Nancy, Par Jacob Garnich, 1615) qui vint en Egypt en 1604, mentionne, p. 160 : « L'autre église est de S. George appartenante (sic) aux Grecs ou tous les Francques mourants en ceste ville sont enterrez, dans une chapelle dediee à ceste fin »

[504] voir notre note 495.

268 je fusse de retour, l'agent vénitien | s'empara de tout, et me fermant la porte au nez, m'envoya [seulement] mes propres bagages. Alors je m'adressai au consul français, Monsieur Beauclair, qui me reçut très aimablement, et après que je lui eus expliqué toute la façon d'agir [de l'agent vénitien] et quel tort on m'avait causé, et comment j'avais été traité injustement par l'autre consul, il envoya chercher immédiatement un médecin juif, son oracle habituel; après quoi, nous étant consultés, nous allâmes tous les trois, et leurs domestiques, de bonne heure, le lendemain, chez le beglerbeg [505] ou gouverneur de la ville.

---

[505] plus exactement : beglerbegi (ou beylerbeyi). Titre turc signifiant « beg des begs », « commandant des commandants ». Comme d'autres titres, il subit un avilissement progressif : à l'origine il distinguait le commandant en chef de l'armée, mais il en vint à signifier « gouverneur de province », et finalement, ne fut plus qu'un grade honorifique. *Encyclop. Isl.* 1960, art. : Beglerbeg. — Pour plus de détails voir : H.A.R. GIBB AND H. BOWEN, *Islamic society and the west*, [Oxford University Press], 1950, vol. I, part I, p. 137 et suiv. — Egalement : A.H. LYBYER, *The government of the ottoman empire in the time of Suleiman the Magnificent*, Cambridge, [Harvard University Press], U.S.A., 1913. Voir l'index au mot : Governors of provinces, — En 1612 le beglerbeg du Caire était Sufi Mehmed (*Précis de l'histoire d'Egypte* par DIVERS HISTORIENS ET ARCHÉOLOGUES, Le Caire, [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale], 1933, t. III, p. 381). — VENTURE (*Passe-temps chronologique et historique ou coup d'œil récréatif sur le règne des khalifes, des rois et des sultans d'Egypte,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1896, Extrait de la *Revue d'Egypte*) précise (p. 229) qu'il s'agit de « Muhammed pacha El-Sofi. Il fit son entrée au Caire le 12 Chaaban l'an 1020 (20 octobre 1611). Il gouverna près de quatre ans ».

Nous présentâmes aussitôt notre plainte et fûmes aussitôt écoutés; 268
on envoie chercher le consul vénitien et il vient; là, devant le juge et plaidant aussi bien que nous [le] pûmes (car il n'y a pas d'avocats [506] en Turquie, chacun parlant pour soi-même), le pacha et son conseiller, voyant dans mes mains les clés de leurs caisses et [entendant] mon exposé (et malgré qu'il était disposé en faveur de l'agent), décide immédiatement que je devais recevoir deux parts [507] de leur argent avec toutes les reliques de Jérusalem, et les vêtements turcs, le Vénitien devant recevoir la troisième partie. Cela réglé irrévocablement, le médecin juif et moi, avec deux janissaires, nous allâmes à la maison de nos adversaires; [après que j']eus donné les clés au juif, les caisses furent ouvertes et l'argent ayant été compté, il s'éleva exactement à 1424 sequins [508] d'or,

---

[506] le même fait est mentionné par l'Allemand JOHANN WILD qui fut esclave en Egypte. Voir : J. WILD, *Reysbeschreibung eines gefangenen Christen. Anno* 1604, (Edition moderne), Stuttgart, [Steingrüben Verlag], 1964, p. 99 [507] c'est-à-dire les deux tiers [508] LITHGOW emploie le mot « chickens » (poulets), mais c'est simplement une déformation du mot « sequin ». Au sujet de la valeur des différentes monnaies employées en Egypte, voir notre note 495 et également VILLAMONT, *Voyages*, livre 3, p. 589 : « Le sequin de Venise s'y mettoit à quarante et cinq maidins, lors que j'y estois, et le maidin en vaut deux de ceux de Tripoly, l'escu de France et d'Espagne y valoyent trente cinq maidins chacun, estans de pois, et la piastre vingt six, deux aspres pour un maidin, et trois grands folleris [thalers ?] pour une aspre, six grands folleris pour un maidin, et douze de petits. Les folleris sont monnoyes de metail semblables aux doubles de France. Voyla les monnoyes qui se despendent ordinairement en Egypte, je ne dy pas que la monnoye Venitienne, et autres n'y ayent quelque cours entre les Chrestiens mais entre les Turcs, elle

à part des bagues et des tablettes. Le juif me remit ma part qui s'éleva à 942 sequins, le reste alla au consul sans conscience, avec la moitié des bagues et des tablettes. Et ayant emballé toutes les reliques, l'argent, les vêtements et les caisses, je louai une mule et les emportai avec moi à la maison de l'agent français. Là, quand nous fûmes arrivés, Monsieur Beauclair, et mes compagnons de pèlerinage, nous fûmes tous heureux que j'eusse si bien réussi, personne de nous ne sachant ce qu'il y avait dans les caisses jusqu'à ce que nous les ayons vues. Et ayant cordialement remercié le consul et donné dix pièces d'or au juif et aux janissaires, je soupai et me reposai jusqu'au lendemain, remerciant Dieu pour la chance que j'avais eue.

Toutefois j'étais très attristé par la disparition de ces braves messieurs, d'un naturel pieux, si affables que, en ce qui concerne la simplicité et l'amabilité, ils étaient les parangons de la noblesse
269 d'esprit | et des modèles vertueux de l'humanité; leur mort m'[affecta à l'égal] de l'Enfer et leur vie [avait fait de ma vie] un Paradis sur terre. [Disons], à leur louange, que je suis incapable de louer, comme il le mérite, leur caractère héroïque, la moindre de leur qualité, [tribut digne de] leur mémoire.

Réflexions sur la mort et la Providence divine

Mais que dirai-je, leur temps était venu, ce que les mortels peuvent regretter, mais le chagrin ne peut pas empêcher la mort dont le pouvoir [tourne une oreille] sourde

---

se perd au change, sinon sur les piastres qui sont les realles [réaux] d'Espagne, de deux, quatre et d'huict ».

à toutes les lamentations humaines. Je ne ferai pas non plus autant 269
cas de ma propre valeur, au point de penser que l'avantage de la prolongation de ma vie avait été mérité par quelque qualité [qui me fût] propre; mais que Dieu puisse montrer d'autant plus Sa bonté incompréhensible en me délivrant de la violence de tels accidents inattendus, afin de contraindre mon âme à être reconnaissante pour Ses bienfaits. Car tous les plans conçus par l'homme viennent de Dieu, et leurs points d'aboutissement sont soit rendus parfaits, soit annulés par Sa décision, et rien de ce que nous possédons ne nous appartient à proprement parler, ou obtenu par nos propres forces, ne nous est donné que par Sa bonté et Sa générosité.

Et tous les espaces de la terre que nous foulons, la lumière dont nous jouissons ou les excellentes facultés dont nous sommes dotés, ou ce que nous pouvons faire, dire ou penser, est seulement suscité, guidé et réparti par le conseil impénétrable de Dieu, Sa volonté et Sa Providence. Mais quoique cet orgueil de notre nature perverse ne Lui rende pas justice, cependant l'action puissante du conseil de Dieu est telle, qu'en elle-même elle fait preuve d'une sagesse éternelle et confond la folie du monde.

Description du Caire — Les différents quartiers

Ce monde incorporé du Grand Caire est la ville la plus admirable et la plus grande [qui] se voie sur terre, de dimensions[509] trois fois aussi grande que Constantinople,

---

[509] pendant longtemps les divers voyageurs qui décrivent le Caire n'arrivent

et aussi peuplée, mais pas aussi bien construite; [elle est] située dans une agréable plaine, au cœur de l'Egypte, touchant au Nil en certaines [510] de ses parties.

La cité est divisée en cinq villes [511], premièrement et surtout Cairo novo, le Nouveau-Caire, [qui est] la partie principale et la plus importante de toutes les autres; [elle est] située au milieu du reste, ayant des murs et des portes; son périmètre est de 22 milles [512],
270 | [elle] contient dans son enceinte toutes les principales places de négoce et de marchés.

La seconde est le Cairo vecchio, le Vieux-Caire [513], appelé auparavant le Caire de Babylonie ou Babylone des Egyptiens, car il y avait deux Babylones, l'une en Assyrie appelée maintenant par les Turcs, Baghdad [514], et l'autre celle qui se joint au Nouveau-

---

pas à se mettre d'accord sur les dimensions de cette ville. Voir les différentes opinions, exprimées à ce sujet, dans notre ouvrage : *Le Caire, 969-1969,* Le Caire, [Publicat. de l'Institut français d'archéologie orientale], 1971, p. 147.

[510] MONCONYS, *op. cit.,* 1re partie, p. 187, écrit en 1647 : « Le Nil en [Le Caire] est à environ à trois quarts de lieue, mais il y a toujours des maisons jusques à Boulak qui est un village qu'il baigne». Au sujet de Boulak, voir notre note 518

[511] BEAUVAU, *Relation,* p. 158, divise le Caire en quatre « villes » : « Boulacque, le nouveau Caire, le vieux [Caire], Caraffa ». Voir dans le même ouvrage une carte (ou vue aérienne) du Caire en 1605, p. 161

[512] BEAUVAU, *op. cit.,* p. 158, donne pour périmètre (il est vrai de *tout* le Caire) « trente mils » [milles]

[513] nom donné actuellement à l'agglomération qui s'élève à 3-4 km. au sud du Caire, à l'endroit où se trouvaient, jadis, les « ancêtres » de la capitale : la forteresse de Babylone, la petite bourgade de Misr, Qasr ach-Cham', al-Foustat

[514] les voyageurs des siècles passés confondaient souvent Baghdad avec

Caire. Elle était appelée jadis Memphis [515] et était l'endroit le plus 270
lointain que visita Ulysse [516] dans ses voyages, si bien rappelés par Homère. Cependant pas un voyage d'une importance aussi grande qu'il ressort du récit du prince des poètes; car ses voyages ne correspondaient pas au quinzième des miens.

La troisième ville est Médine [517], jointe aux arrières du Vieux-Caire, en direction des Pyramides. La quatrième est Boulac [518], qui s'étend sur une grande distance en descendant vers la berge du fleuve, ayant trois places de marchés assez importantes. La cinquième

---

Babylone. Comme on le sait, Babylone était située à 160 km. au sud-est de l'endroit où s'élève actuellement Baghdad.

[515] Memphis était située, en réalité, sur la rive ouest du Nil, à une vingtaine de kilomètres au sud de l'endroit où s'élève actuellement le Vieux-Caire

[516] si l'Egypte est bien mentionnée à plusieurs reprises dans *l'Odyssée* (XIV, 257; XVII, 427; IV, 355) nous n'avons, par contre, trouvé nulle part la mention de Memphis. Cf. M. JOMARD, *Description générale de Memphis et des Pyramides,* dans : *Description de l'Egypte,* Paris, [Panckoucke], 1829, t. V, p. 1. « Le nom de Memphis n'est guère moins célèbre que celui de Thèbes [...] il n'a manqué à sa gloire que d'être chantée par Homère », et p. 2 : « Tous les anciens auteurs qui ont parlé de l'Egypte, poètes, historiens, géographes, *à l'exception d'Homère,* ont célébré les merveilles de Memphis »

[517] Madina, « la ville », en arabe. Nom gardé longtemps par la partie centrale du Caire, correspondant à la ville primitive située approximativement entre Bab an-Nasr, Bab Zouwaïla, la mosquée d'al-Azhar et le Khalig. WILKINSON, *Handbook,* p. 136, mentionne qu'au milieu du XIXe siècle on donnait encore le nom de « al-madinah » à ce quartier

[518] orthographié généralement : Bulaq. D'abord une île, Bulaq se rattache au XVe siècle à la terre ferme (par la disparition d'un bras du Nil), pour devenir d'abord le port du Caire, puis, au XIXe siècle, partie intégrante de la ville.

270 et dernière est la grande ville de Caraffar [519], tournée vers le sud, [et s'étendant] sur plusieurs milles en direction de la mer Rouge. Toutes ne sont que des faubourgs du Nouveau-Caire, et, de plusieurs petites [villes], constituent une contrée, plutôt qu'une cité. Et cependant toutes sont jointes l'une à l'autre, soit à droite, soit à gauche, ou sur les deux [côtés], par d'innombrables rues.

Sa longueur totale, de l'extrémité la plus basse de Boulac jusqu'à l'extrémité sud de Caraffar, est d'après ma consciencieuse observation, de vingt-huit milles anglais, et sa largeur est de quatorze

[519] cimetière. Il y a plusieurs « qarafahs » au Caire : le qarafah al-Afifi, le qarafah al-Wazir, etc. Celui mentionné par LITHGOW est le cimetière qui s'étend au pied de la Citadelle, au sud du Caire, près de Bab al-Qarafah, c'est-à-dire l'actuelle nécropole de l'Imam ach-Chafa'i. La partie nord de cette nécropole, dite qarafah Abou Sibha et aussi qarafah Sidi Galal, est couverte de monuments funéraires connus sous le nom de « Tombeaux des Mamelouks ». *Les guides bleus, Egypte,* Paris, [Hachette], 1971, p. 300. Cf. BEAUVAU, *op. cit.,* p. 160 : « Caraffa, anciennement beaucoup plus grande et plus habitée, mais a présent fort ruynée et despeuplée, ou se voit encor de reste les sept greniers de Joseph ». Ce « cimetière » a toujours eu, en effet, une population de vivants qui résidaient là en permanence. Sur l'emplacement des « greniers de Joseph », voir : *Le voyage en Egypte* de JEAN PALERNE, Forésien, 1581. Présentation et notes de SERGE SAUNERON, Le Caire, [Institut français d'archéologie orientale], 1971, note 545. — GABRIELLE BREMOND (*Viaggi fatti nell'Egitto superiore, et inferiore.* Roma, MDCLXXIX, p. 58) mentionne également « un borgo al presente rovinato, che si chiama Carafàs habitato da pochi e miserabili ». — Cf. IBN BATTUTA, *Voyages,* trad. C. DEFRÉMERY et B.R. SANGUINETTI, Paris, [Anthropos], 1968, t. I, p. 74, qui en fait une partie de Fustat.

[milles] ; pour le vérifier, je marchai un jour à pied du [lever du] soleil jusqu'au [coucher du] soleil, guidé et gardé par un janissaire à cheval, [voyage] qui à cause de mes pieds endoloris par [la marche dans] les rues, fut l'un des voyages de jour les plus douloureux que j'aie jamais faits dans ma vie.

Description du Caire : portes, maisons et rues

Les portes principales du Nouveau-Caire sont Babell Mamsteck [520], faisant face au désert et à la mer Rouge, Bebzavillah [521], face au Nil, et Babell Eutuch [522], face aux champs. Les rues sont étroites, presque toutes couvertes pour les protéger de la chaleur desséchante, avec des ouvertures pour la lumière; et leurs bâtiments sont généralement à deux étages, bâtis soit de boue, soit de briques et [ayant] des terrasses au sommet sur lesquelles ils | ont l'habitude de dormir 271
pour se délecter à l'air frais et rafraîchissant [523]. Leur bazar [524],

[520] Bab an-Nasr, « Porte de la Victoire », l'une des soixante portes de l'enceinte fatimide construite par le vizir Badr al-Gamali à la fin du XIe siècle. Située au nord du Caire, il n'est pas tout à fait exact de dire qu'elle fait « face à la mer Rouge ». Peut-être LITHGOW veut-il dire que c'est à cette porte que commençait la route qui, se dirigeant d'abord vers le nord-est, puis obliquant vers l'est, conduisait à Suez [521] Bab Zouwaïla, porte du Caire, de la même époque que Bab an-Nasr, et s'ouvrant sur le sud. Il est donc faux de dire qu'elle était « face au Nil » [522] Bab al-Foutouh, « Porte de la Conquête ». Porte voisine de Bab an-Nasr et datant de la même époque [523] nous n'avons trouvé que « frais et rafraîchissant » pour traduire : *fresh and cooling* du texte de LITHGOW [524] BEAUVAU, *Relation,* p. 159, décrit ce bazar comme

271 ou [lieu d'] échange, commence à la porte Mamsteck [525] et finit à la place appelée Babeso [526].

Aux coins des rues principales ou des places de marchés, il y a toutes sortes de chevaux déjà sellés et bridés, afin que pour une affaire sans importance ou une courte course, un homme puisse louer [un cheval] et aller à cheval où il veut, soit pour négocier, soit pour contempler cette ville largement étalée, et [puisse] changer autant de chevaux qu'il [le] désire, ayant la possibilité de les faire accompagner par leurs maîtres sur une distance plus ou moins longue, ce qui est d'un grand secours pour des voyageurs fatigués.

Description du Caire : commerce et population

Il se fait ici un commerce actif [527] avec un très grand nombre de nations; grâce à leur concours ici, [la ville] est admirablement peuplée d'un nombre infini [de gens] : car

---

suit : « Le nouveau Caire ainsi appellé à présent, a particulièrement trois grandes rues qui vont respondre au Basar et Cancali [Khan al-Khalili], qui sont en ceste forme. Le premier comme un Palais, et l'autre une place descouverte, et ou a toutes deux se vendent diverses besongnes et marchandises ».

[525] voir notre note 520 [526] probablement une déformation de Bab Zouwaïla. Petite place située devant cette porte. Voir notre note 521

[527] BEAUVAU, *op. cit.*, p. 160, mentionne parmi les produits vendus. « Poyvre, Saffran, Lin, Cyvette, Besoar, et autres choses rares ». FERMANEL, *Voyage*, p. 416, mentionne « toutes sortes de marchandises, et principalement de senteurs, comme du musc, de la civette, de l'ambre-gris, du baume, et quantité d'autres drogues ». Sur les produits en vente au Caire au début du XVIIe siècle, voir : M. CLERGET, *Le Caire. Etude de géographie urbaine et d'histoire économique*, [Schindler], Le Caire, 1934, t. II, p. 340 et suiv.

le pays abonde en [tissus de] soie, céréales, fruits, cire, miel 271
et le souverain baume [528] [qui est] bon pour tous les maux, à part un grand nombre d'autres marchandises [telles que] : coton [529], riches étoffes lamées d'or et d'argent; et les meilleurs satins, damas, taffetas et gourgouran fabriqués dans le monde, sont ici [530].

L'infiniment [grande] population de cette place, et l'extrême

---

[528] voir notre note 489. On considérait le baume comme « un remède souverain pour la guérison des plaies et de quantité de maladies. Les dames en font aussi un cas extraordinaire parce que, mêlé avec un jaune d'œuf et de l'esprit de vin, elles en composent un fard excellent ». On distinguait le baume du Levant (qui venait de l'Egypte et de la Judée), le baume de la Mecque, et le baume du Pérou. J. SAVARY DE BRUSLONS, *Dictionnaire universel du commerce*, Paris, 1723, 3 vol., cité par : P. MASSON, *Histoire du commerce français dans le Levant au* XVIIe *siècle*, Paris, [Hachette], 1897, Appendice, p. XXVII. « Aujourd'hui l'ancien baume du Caire, de Judée, de la Mecque, est considéré comme une térébenthine. Il s'obtient par l'incision de l'écorce du Balsamodendron ou Amyris opobalsamum et Gileadensis Kunth ». MASSON, id. — HEYD., *Hist. du commerce* t. II, p. 576, mentionne que « la production annuelle de baume à Mataréa ne dépassait pas 60 Rotls dans les meilleures années... le poids du Rotl est de deux à trois livres ». (En fait, un « rotl » équivaut à 0,444 kg.)

[529] HEYD, *op. cit.*, reproduit, t. II, p. 438, le témoignage d'EMMANUEL PILOTI CRETENSIS (vers 1440) (*De modo, progressu ac diligenti providentia habendis in passagio Christianorum pro conquesta terrae sanctae tractatus*, dans : *Collection des chroniques belges inédites. Monuments pour servir à l'histoire des provinces de Namur, de Hainaut et de Luxembourg.* Publ. par REIFFENBERG, t. IV, 1846, p. 347). L'auteur y mentionne que le Delta produisait en abondance du coton

[530] HEYD, *op. cit.*, t. II, p. 443 : « Les célèbres ateliers de tissage d'Alexandrie, de Damiette, de Tennis, de Dabik (entre Farama et Tennis) etc., livraient de fines étoffes, également réputées en Orient et en Occident ».

271 chaleur, est cause que la peste est à l'état endémique dans la ville; si bien qu'à certaines époques, dix mille personnes sont mortes en un jour. Bien plus, la ville passe pour être en bonne santé s'il n'en meurt qu'un ou deux mille par jour, ou trois cent mille dans toute l'année. Je veux dire, quand la triste et envahissante pestilence, qui a l'habitude de les visiter tous les trois ans, est ici à son apogée.

Dans cette ville, le voyageur peut toujours trouver heureusement toutes sortes de chrétiens [531], d'Italiens, de Français [532], de Grecs, de Chelfaines [533], de Géorgiens, d'Ethiopiens, de Jacobites [534], de

---

[531] cf. GREFFIN AFFAGART, *Relation de Terre Sainte,* 1533-1534, Paris, [V. Lecoffre], 1902, p. 171 : « Le coumun peuple [au Caire] sont gens amasséz de toutes nations, sectes ou rites qui sont au monde, comme sont Turcs, Mores, Arabes, Persiens, Juifs, Chrestiens latins et Chrestiens grecs, Indiens, Arméniens, Jacobites, Nestoriens et générallement toutes manières de gens sont permys vivre là ung chascun selon sa loy, car c'est une ville de liberté. Il y a dedans le Caire plus de vingt mille Chrestiens et bien autant de Juifs qui sont soubz le tribut du Turc »

[532] la vie des Français en Egypte au XVII[e] siècle était réglementée par les Capitulations signées entre les rois de France et les Sultans de Turquie en 1535, puis renouvelées en 1569, 1581, 1597, 1604. Voir MASSON, *op. cit.,* p. XI et suiv., et CLÉMENT, *op. cit.,* p. 17 et suiv.

[533] Chaldéens ? A la p. 239 de son livre (VI, 269, édit. 1632) LITHGOW mentionne les « Chelfaines de Mésopotamie »

[534] sur les Jacobites, voir : OTTO F.A. MEINARDUS, *Christian Egypt, ancient and modern,* Le Caire, [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire], 1965, p. 403, 408. — REV. MONTAGUE FOWLER, *Christian Egypt, Past, present and future,* London, [Church Newspaper Ltd.], 1901, pp. 44, 115, 189, 221, 289. — E.L. BUTCHER, *The story of the church of Egypt,* London, [Smith], 1897, t. I, p. 331, et AZIZ S. ATIYA, *A history of Eastern Christianity,* London, [Methuen], 1968, p. 167.

Syriens, d'Arméniens, de Nicolaïtes [535], d'Abyssins, de Chypriotes, de Slaves, de charmants Maltais; des Siciliens, des Albanais, des Hongrois [de] haute [taille], des Ragusiens et leurs propres Coptes égyptiens, dont le nombre, pense-t-on, dépasse deux cent mille personnes; en outre un nombre infini de gens d'une autre religion, dont voici les différentes sortes : les Turcs, les Maures basanés, les Maures [536] blancs, les Maures noirs ou nègres, les musulmans, les Tartares, les Persans, les Indiens, les Sabéens [537], les Berdoanes [538],
les Juifs, les Arabes, | les Barbares et les Sarrasins de Tingitane [539] : 272
qui sont tous des mahométans et des païens idolâtres.

---

[535] nous ne savons qui LITHGOW désigne par ce nom. Il ne peut évidemment s'agir des hérétiques mentionnés dans *l'Apocalypse* (II, 6, 15) et chez ST. IRÉNÉE, CLÉMENT D'ALEXANDRIE, EUSÈBE et ST. EPIPHANE. Ces Nicolaïtes-là formèrent une secte gnostique dont on ne peut suivre les activités que jusqu'en AD 200

[536] les voyageurs des siècles passés avaient l'habitude d'appeler « Maures » les habitants des villes, et « Arabes » les habitants du désert

[537] nom qui a désigné deux sectes bien distinctes : 1. les Mandéens ou Soubbas, secte judéo-chrétienne baptiste de Mésopotamie (Chrétiens de St. Jean-Baptiste). 2. Les Sabéens de Harran, une secte païenne. Cf. MAÇOUDI, *Les prairies d'or,* Texte et trad. par C. BARBIER DE MEYNARD, Impr. Nationale, Paris, 1914, t. IV, pp. 61-71, et *Encycl. de l'Islam,* 1934, art. : Al Sabi'a

[538] à la p. 377 de son livre (édit. de 1632) Lithgow mentionne que les Berdoanes sont une tribu de la Libye

[539] Mauritanie. Sous Claude, quand la Mauritanie fut réduite en province romaine, la partie orientale fut appelée Mauritanie Césarienne, et l'occidentale, la Mauritanie Tingitane. BOUILLET, *Dictionnaire,* art. : Mauritanie.

272 Description du Caire : la Citadelle — Vie des femmes

Du seigneurial château [540] où le beglerbeg ou vice-roi a sa résidence, bâtie sur une colline peu élevée, un homme peut avoir une vue complète de la meilleure partie de la ville, des jardins et des villages bordant le Nil, et d'une grande partie des plaines basses de l'Egypte. Leurs lois ici, et la religion (... [541] ...), sont turques et mahométanes, (... [542] ...).

Les femmes de la meilleure classe, ici, et dans tout le royaume, portent des bagues d'or ou d'argent [543] dans le nez, aux deux extrémités de leur bouche, et à leur lèvre inférieure. [Elles] y suspendent de riches perles et des pierres précieuses; [elles] portent aussi autour de leurs bras de beaux bracelets et au bas de leurs chevilles, de larges bracelets d'or ou d'argent. Quand [celles] de la classe basse, ne peuvent se le permettre, elles imitent leurs supérieures avec des bagues, des bracelets de laiton, de cuivre, de plomb, de fer-blanc, et se croient indignes de vivre si elles ne portent pas ces attributs.

Ici aussi, comme on le fait communément dans toute la Turquie, les femmes pissent debout, et les hommes, pour faire la même chose, s'accroupissent [544]. Elles portent ici des pantalons de toile et des

---

[540] c'eſt la Citadelle du Caire bâtie de 1176 à 1207 par Saladin [541] passage supprimé comme ne présentant pas d'intérêt [542] passage supprimé comme ne présentant pas d'intérêt [543] sur les bijoux portés par les femmes égyptiennes, voir LANE, *Manners*, p. 565. Appendix A. Female ornaments [544] au sujet de ces usages intimes, voir VILLAMONT, *Voyages*, livre 3, p. 596 : « Car s'il y en tombe [un peu d'urine sur leur propre corps] ils croyent eſtre

bottes de cuir comme les hommes, et si ce n'était pour leurs figures couvertes, et des robes plus longues, nous pourrions à peine diſtinguer les uns des autres. 272

Les Coptes

En ce qui concerne la religion des Coptes ou chrétiens d'Egypte, ils sont circoncis, d'après la coutume judaïque, toutefois pas après le huitième jour mais après la huitième année [545]. Et on croit qu'ils suivent la religion d'Eutychus [546], admettant une seule nature dans le Chriſt, [doctrine] qui, en ce qui concerne Eutychus, fut soutenue par Dioscore [547] et le concile d'Ephèse. Mais les Coptes eux-mêmes disent qu'ils

---

souillez en péché mortel, pour lequel effacer, il eſt besoin s'aller laver promptement [...] et eſtiment pecher mortellement de manier leurs parties honteuses. [...] Les Chreſtiens qui voyagent et fréquentent avec eux, n'oseroyent faire leur eau debout, ainsi que nous faisons, pource qu'en ce faisant ils les inviteraient à leur jetter des pierres ». HÉRODOTE (II, 35) mentionne déjà cet usage comme particulier aux Egyptiens. [545] cf. M. DE CHABROL, *Essai sur les mœurs des habitans (sic) modernes de l'Egypte*, dans : *Description de l'Egypte*, Paris, [Panckoucke], 1826, t. XVIII, 1re partie, p. 61 [546] hérésiarque du Ve siècle, fondateur de l'Eutychianisme, qui affirmait qu'il n'y avait dans le Sauveur qu'une nature, la divinité ayant absorbé l'humanité. Sous le nom de « monophysisme » c'eſt encore actuellement la doctrine officielle des Arméniens, des Coptes et des Abyssins. Cf. SOZOMÈNE, *Hiſtoire eccléſiaſtique*, liv. VII, ch. 17 [547] sur Dioscore, consulter : M.F. NAU, *Hiſtoire de Dioscore, patriarche d'Alexandrie, écrite par son disciple Théopiſte*, Extrait du *Journal Asiatique*, Paris, [Imprimerie Nationale], 1903.

tiennent leur religion [548] du Prêtre-Jean [549], et cela eſt manifeſte, car il n'y a pas de différence entre l'une et l'autre.

A toutes les réunions, ils font fréquemment aux autres le signe
273 de la | croix, croisant leurs deux premiers doigts, les posant sur le front, puis sur leur poitrine et les baisant, [et ainsi] le salut eſt fait.

Ils ne tolèrent ni images, ni représentations dans leurs églises, et cependant ils ont un autel et une sorte de messe, dite en leur propre langue, avec le sacrifice de l'hoſtie comme étant le véritable corps et sang du Chriſt. Cependant ils rejettent le purgatoire, l'invocation des saints et les prières pour les morts, etc. Néanmoins la confession auriculaire eſt fréquente chez eux : les Grecs font de même sur tous ces points, et [de même font aussi] tous les peuples orientaux.

Caractère des Egyptiens

Les habitants, ici, étaient les premiers inventeurs des Sciences mathématiques, des Lettres et de l'utilisation de l'Ecriture; [ils furent] de grands magiciens et des aſtrologues, et sont encore [maintenant] doués d'une agilité d'esprit particulière (...) [549 a] [ils sont] aussi [d'humeur] joyeuse, de grands chanteurs, des com-

[548] au sujet de la religion des coptes consulter : S. CHAULEUR, *Hiſtoire des coptes,* Paris, [Edit. du Vieux Colombier], 1960. — OTTO F.A. MEINARDUS, *Chriſtian Egypt,* — AZIZ S. ATIYA, *History* [549] sur ce personnage myſtérieux, voir : A. KAMMERER, *La mer Rouge, l'Abyssinie et l'Arabie depuis l'antiquité,* Le Caire, [Société Royale de Géographie d'Egypte], 1929, t. I, 3e partie, p. 273 et suiv. — Cf. aussi notre note 586 [549 a] passage ne présentant pas d'intérêt.

pagnons sociables; et cela n'a rien d'étonnant, le pays étant l'abon- 273
dance même (...) [549 b]. Ils ne vivent pas non plus longtemps, vue la grande chaleur [550] qu'ils ont à supporter. [Le fait que] l'Egypte eſt placée entre les deux tropiques, dans la zone torride, a pour conséquence que rarement quelqu'un atteint l'âge de soixante ans.

Climat et produits de l'Egypte

Dans tout ce pays d'Egypte qui eſt un grand royaume, il n'y a pas de puits intarissable ni de fontaine, à l'exception du Nil. De plus les habitants savent à peine ce que c'eſt que la pluie, car ils la voient très rarement, et si un nuage se dissout par hasard au-dessus d'eux, il apporte à leurs corps d'innombrables maux et maladies. Et cependant, en ce qui concerne l'abondance de grains et de fruits de toute sorte que donne la terre, il n'y a pas de contrée qui puisse rivaliser avec l'Egypte; c'eſt pourquoi elle fut appelée au temps des Romains, de même que la Sicile, le grenier du peuple romain. Et malgré [cela], ce royaume ne produit pas de vin, ni n'eſt planté de vignobles, mais celui dont font usage les étrangers eſt apporté de Candie, de Chypre et de Grèce [551].

[549 b] passage supprimé comme ne présentant pas d'intérêt [550] à ce sujet, voir notre note 502 [551] la conquête musulmane, en prohibant l'usage du vin, fit délaisser la culture de la vigne, qui n'a repris que depuis le règne de Mohammed Ali. Les anciens Egyptiens, eux, consommaient le vin en grande quantité. Voir : P. MONTET, *La vie quotidienne en Egypte au temps de Ramsès,* Paris, [Hachette], 1946, p. 91. Cf. aussi notre note 501.

Ce défaut est dû [au fait] suivant : ces Maures mahométans observant
274 strictement la loi de leur Alcoran, | ne veulent ni planter des vignes, ni tolérer qu'on en plante, considérant comme péché mortel de boire du vin; mais [quant au] café et au sirop, boissons inoffensives, ils en boivent assez.

Matariyéh et le plant de baume

Quant à leur baume, le jardin [552] où il croît est situé au sud du Caire; [il] est entouré d'une haute muraille ayant six milles de circonférence et est gardé tous les jours par des Turcs. Quand j'y allai, conduit par un janissaire, ils ne me permirent pas d'entrer, pas plus qu'à un autre chrétien, encore moins aux juifs; car il n'y a pas longtemps, ceux-ci furent la cause que ce baume fut presque gâté; car ils en ont eu la garde pendant certaines années.

L'arbre lui-même n'a que trois pieds de haut; il est toujours vert, ayant une large feuille à trois pointes; étant incisé trois fois par an dans son tronc et ses branches, [cet arbre] fournit une eau rouge qui tombe par gouttes dans des vases de terre et qui est le baume naturel.

La plaine des Momies

Et non loin de ce jardin, dans un désert sablonneux, est une place appelée Mommeis [553] [qui se compose] d'innombrables cavernes,

[552] c'est le village de Matariyéh, à 10 km. environ au nord-est du Caire. Pour une description du plant de baume, un *Balsamodendron Opobalsamum, K.,* voir Jullien, *L'arbre de la Vierge,* p. 21 [553] cet endroit est

taillées dans le roc, où sont transportés et enterrés les cadavres 274
de la plupart des hommes du Caire. Ces corps morts restent sans se décomposer, et ne dégagent pas d'odeur désagréable. Ce dont on a de nombreux exemples aujourd'hui, grâce aux corps entiers, des mains et d'autres parties qui sont apportés de là maintenant par des marchands, et dont on fait la mummia [554] qu'utilisent les apothicaires. La couleur en est très noire, et la chair adhère aux os.

décrit par la plupart des voyageurs. Cf. Monconys, *Journal,* 1re partie, p. 185, 191, 192, 195, 196; p. 198 il mentionne qu'il y acheta une momie pour trois piastres. — Beauvau, *Relation,* p. 165. Thévenot, *Relation,* p. 257. — Villamont, *Voyages,* p. 585. [554] Savary de Bruslon, *op. cit.,* dans Masson, *op. cit.* Appendice, p. xxx, recommandait de choisir « la momie la moins luisante, bien noire, d'une bonne odeur, et qui, brûlée, ne sente point la poix ». Il avertit également que l'on vendait une contrefaçon, « une momie pour ainsi dire factice », préparée avec des cadavres que l'on avait fait sécher au four après les avoir traités avec « la poussière de myrrhe, l'aloès cabalin, le bitume de Judée, de la poix noire et d'autres gommes ou communes ou mauvaises ». ... On donnait aussi le nom de momie à une sorte de goudron minéral, le pisasphalte, qui venait de la Perse. « C'est une liqueur minérale qui découle naturellement d'un rocher, dans la province de Laer ». En ce qui concerne les vertus médicinales de la « mumie », Savary écrit : (Masson, *op. cit.,* p. xxx) : C'est « un cordial excellent qui répare les débilités du cœur, les crudités d'estomac. C'est un contre-poison merveilleux. Elle rétablit les forces abattues. Une de ses principales vertus est de rejoindre promptement les os cassés ». Sur le commerce de la « mumie », voir Heyd, *op. cit.,* t. II, p. 635-636. L'auteur mentionne les deux produits (le goudron minéral et la matière extraite des cadavres) et dit qu'il était difficile de les distinguer l'un de l'autre. Cf. aussi. Belon, *Voyage* édit. IFAO, note 591 *a.*



Les pyramides de Guizeh

Maintenant, ayant vu et revu ce microcosme du plus grand monde, les quatre pèlerins français et moi, nous engageâmes un janissaire pour nous conduire aux grandes pyramides, surnommées les merveilles du monde. Elles sont à une distance de quatre lieues du Caire, se dressant à côté ou près des rives du Nil; étant arrivé là, je vis que leur forme était quadrangulaire, devenant de plus en plus petite vers le sommet, et [qu'elles étaient] construites avec des pierres énormes et grosses[555], la plupart de celles-ci ayant
275 cinq pieds de largeur ou | à peu près, et neuf de longueur, et [elles] sont de marbre pur.

Tous les historiens qui ont jamais écrit au sujet de ces merveilles, n'ont pas décrit leur admirable grandeur d'une façon si détaillée, que peut le faire, [grâce à son] expérience [personnelle], celui qui les a vues et qui peut témoigner de leur grandeur et hauteur extraordinaires. La première[556] dont nous nous approchâmes, située le plus à l'Est, est la plus haute et selon la description précise de nos drogmans, s'élève à mille cent vingt-six pieds. La base, ou son fond, a mille deux cents pas de circonférence, en comptant trois cents pas pour chaque carré des quatre faces, et chaque pas, deux pieds et demi.

---

[555] pour la description des pyramides de Guizeh, voir I.E.S. EDWARDS, *The pyramids of Egypt,* England, [Penguin books], 1965. Aux pages 299-311 l'auteur donne une longue bibliographie sur ce sujet [556] c'est-à-dire la pyramide de Chéops.

Chaque pyramide a à l'extérieur, pour l'ascension (quoique 275
actuellement pour la plus grande partie démolies), trois cents quatre-vingt-neuf marches ou degrés, chaque degré ayant trois pieds de haut et deux pieds et demi de large. D'après cette estimation elles correspondent en hauteur à la description donnée ci-dessus, en comptant pour chaque pied douze inches. Enfin, après être montés par le côté Sud au sommet de la plus grande pyramide, et ceci avec difficulté à cause des degrés brisés çà et là, je fus enchanté de voir une grande plateforme carrée, toute d'une seule pierre qui couvre le sommet; chaque côté s'étendant sur dix-sept pieds, d'après ma mesure.

C'est un grand [sujet d']étonnement pour moi, [lorsque je pense] à l'engin grâce auquel ils ont pu l'amener à une telle hauteur[557] en toute sécurité. Mais comme je me le représente, ils étaient certainement obligés de l'élever et de le monter avec eux au fur et à mesure qu'ils avançaient dans leur travail, autrement ni l'ingéniosité ni le pouvoir de l'homme n'auraient pu le mener à bien. En vérité, plus je contemplais cet étrange ouvrage, plus j'étais frappé d'admiration. Car avant que nous eussions fait l'ascension de cette pyramide, ou que nous nous en fussions approchés, son sommet me paraissait être aigu comme un diamant pointu. Mais quand nous fûmes

---

[557] à part l'ouvrage de EDWARDS (voir notre note 555) qui consacre le ch. VII à l'exposé des méthodes employées pour la construction des pyramides, voir : J.P. LAUER, *Comment furent construites les Pyramides ?* dans : *Historia,* n° 86, Janvier 1954, pp. 57-66.

37

montés là-haut, nous le trouvâmes si large qu'à mon avis, il aurait pu contenir cent hommes.

A sa base nous trouvâmes une grande cavité, et [à partir de] là [nous pénétrâmes], par un long et étroit passage, dans une pièce
276 quadrangulaire; là étaient les restes | d'un énorme et ancien tom-
beau [558] qui renfermait probablement le [corps du] premier fondateur de cette pyramide. Du sommet de cette pyramide notre janissaire tira de toutes ses forces une flèche en l'air, pensant qu'elle retomberait sur le sol; mais lorsque nous descendîmes vers le bas (*sic*), nous trouvâmes la flèche gisant sur les marches, à mi-chemin à peine du sol. De là nous allâmes à la pyramide du milieu [559] qui, vue de loin, semblait un peu plus haute que les deux autres, mais quand nous arrivâmes à sa base, nous ne le trouvâmes pas ainsi, car l'ouvrage [la pyramide elle-même] en pierre est considérablement plus bas, mais la hauteur [paraît] plus grande seulement à cause de l'élévation du terrain sur laquelle elle se dresse.

Elle est de la même forme que la première, mais n'a pas de marches pour en faire l'ascension; ni la troisième pyramide [560] n'en a point non plus, [car] toutes sont usées et démolies à cause de leur ancienneté; cependant c'est un ouvrage admirable; [c'est merveilleux] de contempler de telles masses et des montagnes érigées entièrement en beau marbre. La raison pour laquelle elles

[558] c'est le sarcophage en granit qui se trouve encore actuellement dans la « Chambre du Roi ». BEAUVAU, *Relation*, p. 164, le décrit comme étant en « marbre thebaicque ». « La pierre en est si fine, que touchant dessus avec un (*sic*) autre, elle sonne clair comme cloche » [559] celle de Khéphren [560] celle de Mykérinos.

furent d'abord élevées a été conjecturée par beaucoup d'anciens 276
auteurs de façons si diverses, que je ne veux pas me mêler de cela. Elles étaient d'abord appelées Pharaons [561].

Cependant la première et la plus grande passe pour avoir été bâtie par Chéops qui, en l'espace de vingt ans, employa 100.000 hommes pour ce travail. En ce temps, les frais pour l'ail [562], les tubercules et les oignons s'élevèrent à 1.600 talents d'argent; la circonférence de base couvrait soixante acres de terrain. Il est mentionné par Josèphe [563] et conjecturé par beaucoup de témoins dignes de foi, que les briques [564] que les enfants d'Israël étaient forcés de fabriquer, furent en partie employées à l'intérieur de ces pyramides, dont l'extérieur était orné de marbre; je ne puis non

[561] le mot « pharaon », provenait d'un mot égyptien « *pr* ʿꜣ », signifiant « grande maison » et servait initialement à désigner le palais royal, mais non pas une pyramide. J.D. DOUGLAS, *The new Bible Dictionary*, London, [The Inter-Varsity Fellowship], 1962, art. : Pharaoh [562] ail, en arabe : *toum* (ثوم); oignon, en arabe : *bassal* (بصل). On connaît environ 70 espèces d'ail et d'oignon. L'ail que l'on trouvait en Egypte déjà avant Moïse était probablement l'ail commun, *Allium sativum, L.*, ou bien l'échalote, *Allium ascalonicum,* L. DOUGLAS, *op. cit.*, art. : Plants. Cf. aussi H.N. MOLDENKE, *Plants of the Bible,* 1952; W. WALKER, *All the plants of the Bible,* 1957. *L'Allium ascalonicum* est décrit dans G.E. POST, *Flora of Syria, Palestine and Sinai,* Beirut, [Syrian Protestant College], 1883, p. 789 [563] *Ant. Jud.*, liv. II, c. 9, 1 : « Pyramidibus etiam exstruendis homines nostros adhibentes deterebant, cogendo eos varias artes ediscere et laboribus ferendis assuescere » [564] voir photographie d'une brique fabriquée en Egypte en 1290 av. J.C. et portant le cartouche de Ramsès II, dans DOUGLAS, *op. cit.*, planche III, fig. b.

plus oublier le procédé de ce Chéops efféminé qui, à la fin, manquant d'argent, prostitua sa fille [565] à tous les passants, et [à l'aide de] ce détestable procédé finit son ouvrage; [quant à] elle, à part l'argent dû à son père dénaturé, [elle] demanda pour elle-même, de chaque homme qui avait usé de son corps, une pierre; elle en eut tant qu'avec elles, elle bâtit la deuxième pyramide, presque égale à la première. A part ces trois grandes pyramides, il y en a nombre
277 de | plus petites, dont quelques-unes furent transportées à Rome [566] au temps de sa suprême domination.

Le Sphinx Entre la plus grande pyramide et le Nil, je vis un colosse [567], ou la tête d'une idole, d'une grandeur merveilleuse, toute d'un seul bloc de marbre, érigée sur un roc [de forme] arrondie. Son hauteur (sans compter la colonne) dépasse 815 pieds, et sa circonférence, 68. Pline [568] lui donna le nom de Sphingo, et fournit beaucoup de renseignements au sujet de sa grandeur, sa largeur et sa longueur; et combien qu'il ait pu errer dans sa description, d'après moi, il [le Sphinx]

[565] Hérodote, II, 126 [566] nous n'avons pu trouver trace de pyramides transportées d'Egypte à Rome. Celle qui se trouve à côté de la porte St. Paul, la pyramide de Cestius, fut construite à Rome même pour servir de tombeau à Caius Cestius, en l'an 12 av. J.C. Peut être Lithgow veut il parler des obélisques dont plusieurs ont été, en effet, transportés à Rome. Voir à ce sujet : M. Stracmans, *Les obélisques de Rome,* dans : *La Revue du Caire,* octobre 1952, vol. XXIX, n° 153, p. 377 [567] le sphinx de Guizeh [568] Pline, liv. XXXVI, 17, 1.

est si volumineux que le monde n'en présente pas de pareil; (il est 277
d'une seule pièce) et il peut être compté parmi les merveilles les plus rares. Quelques-uns disent qu'anciennement c'était un oracle qui, aussitôt que le soleil se couchait, donnait une réponse aux Egyptiens sur tout ce qu'ils lui demandaient.

La mise à mort d'un crocodile Sur notre chemin de retour notre drogman nous montra [l'endroit] (sur les rives du Nil), où un crocodile fut tué l'année dernière par le moyen ingénieux d'un négociant vénitien, autorisé [à le faire] par le pacha. On n'en avait jamais vu, dans le fleuve, de pareil par la grandeur et la longueur; son corps avait vingt-deux pieds de long et le tour des épaules, huit pieds, et il fut tué ainsi : pendant quatre ans cette bête se tint toujours au même endroit du fleuve, à sept milles en amont du Caire [569]. Là, sur une distance

[569] Monconys, *Journal,* 1re partie, p. 188, écrit : « Les Crocodiles n'approchent pas à plus de deux journées d'ici, néantmoins on en a veu au dessous de Boulak, et l'on fait bien ici le conte du talisman qui les empesche de passser ». D'après Fermanel, *Voyage,* p. 411, les crocodiles ne descendaient pas le Nil au-delà du Caire parce que « la commune opinion est que cet animal y commence à sentir l'eau de la marine, ce qui fait qu'il ne passe pas plus avant ». Villamont, qui vint au Caire en 1590, *Voyages,* p. 575, mentionne qu'au moment où il était au Caire on prit un « cocodrille » vivant au port de « Boulacque ». Diodore, I, XXXV mentionne que « les Egyptiens pêchaient anciennement ces animaux avec des hameçons amorcés avec de la chair de porc; plus tard on les prit tantôt comme des poissons dans les filets épais, tantôt

d'un mille, il n'y avait ni culture, ni pâturage qui ne fût laissé désert par crainte du crocodile; et néanmoins il avait dévoré plus de quarante-six personnes. Il avait l'habitude de sortir du fleuve chaque matin vers huit heures; et alors il restait aux aguets çà et là, attendant sa proie jusqu'à dix [heures], car il ne pouvait rester plus longtemps [loin] de l'eau.

Ce Vénitien, ayant laissé son vaisseau à Alexandrie [et] étant venu au Caire, fut informé par le consul, mon adversaire, des ravages causés par cette bête; et sur ce, généreusement, il entreprit de la tuer, le vice-roi l'y autorisant; sur quoi, étant allé à son vaisseau, il amena de là au Caire son canonnier et une pièce d'artillerie.

278 | Le lendemain, l'après-midi, lui [-même] accompagné de vingt janissaires, monta sur un bon cheval, et la pièce [d'artillerie] fut transportée à la place où le crocodile apparaissait d'habitude. Là on abattit aussitôt un âne et on le suspendit à deux arbres droits et un arbre placé comme une traverse, le ventre [de l'âne] ouvert dans la direction de l'eau, et [le cadavre suspendu] à une distance d'environ deux cent quarante pas. Derrière ce cadavre, à quelques deux cent quarante pas plus loin, était placée la pièce [d'artillerie], pointée sur le cadavre, et chargée de ferraille; et une traînée de poudre [fut placée] autour de la lumière; et, au-dessus d'elle,

---

en les harponnant avec des projectiles lancés d'un bateau sur la tête de l'animal ». Cf. EDRISI, *Description de l'Afrique et de l'Espagne,* trad. R. DOZY et M.J. DE GOEJE, Leiden, [Brill], 1968, p. 174, sur le talisman qui empêche le crocodile d'être nuisible au niveau d'al-Fustat.

[on construisit] un abri pour la nuit pour préserver la traînée de 278
poudre de l'humidité du soir; un chien [de fusil] y était relié, contenant une mèche allumée (*sic*), à laquelle une ficelle était attachée. Puis à quarante pas derrière la pièce [d'artillerie] un fossé fut creusé pour cacher le canonnier; il y fut placé, tenant à la main le bout de la ficelle, et sa tête dissimulée par une paroi de bois.

Après cela, et environ vers minuit, les cavaliers se retirèrent [à une distance] de deux milles. Le matin vient, et le temps [est] favorable. Le crocodile touche la terre; lorsqu'il y vit le cadavre, il y vint en grognant, et, posant ses deux pattes de devant sur le milieu du cadavre, se mit à dévorer les entrailles; sur quoi, le canonnier, regardant de biais [et] voyant son temps [venu], tira la ficelle, et fit feu; la pièce [d'artillerie] partit, et le coup frappa le crocodile en trois endroits; eh bien, il est mortellement blessé et a fait un terrible bruit; le canonnier resta caché et n'osait pas bouger. Entre-temps, la bête essayant de rejoindre l'eau, se fatigua et, couchée à plat ventre, mourut sur place.

Après le coup [de canon], les cavaliers s'approchèrent, et trouvant la bête tuée, prêtèrent aide au canonnier et apportèrent avec eux cette monstrueuse créature au Caire, où sa peau est maintenant suspendue dans la salle [d'entrée] du consul; je la vis là pendant mon séjour dans cette maison. Pour ce service, le négociant fut grandement complimenté et dédaigna de prendre de la ville, comme récompense pour sa peine, 500 sultans [570]

---

[570] voir notre note 495.

d'or qu'on lui offrit spontanément, [et] qu'il refusa aussi spontanément.

Le Nil : sa crue — Le nilomètre de Rodah

Maintenant parlons du Nil; sa crue [571] irrigue toutes les plaines basses du
279 pays, une fois l'an, et | l'inondation commence généralement [pendant] les derniers jours de juillet et continue jusqu'à la fin d'août. Ceci fournit de l'eau à tous les habitants, car c'eſt la seule boisson de l'Egyptien du petit peuple, et la vertu [de cette eau] [572] eſt telle, que lorsque Pescennius Niger [573] vit ses soldats murmurer [à cause du manque] de vin, il [leur]

[571] au sujet des diverses explications données sur la crue du Nil, voir : DANIELLE BONNEAU, *La crue du Nil, divinité égyptienne,* Paris, [Klincksieck], 1964. — SÉNÈQUE, *Queſtions naturelles,* liv. IV, A, II, 17. — DIODORE DE SICILE, I, 37-38. — HÉRODOTE, II, 20-26

[572] la qualité de l'eau du Nil eſt déjà mentionnée par DIODORE, I, 40. En ce qui concerne la composition chimique de l'eau du Nil, voir : J. BESANÇON, *L'homme et le Nil,* Paris, [Gallimard], 1957, p. 131; — H.E. HURST, *Le Nil,* Paris, [Payot[, 1954, p. 261; — A. AZADIAN. *Les eaux d'Egypte,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1930, t. I. — FERMANEL, *op. cit.,* p. 412 souligne que cette eau « eſt extrêmement bonne à boire » et qu'elle eſt « la plus médicinale du monde » car elle fait sortir les mauvaises humeurs

[573] général romain que les légions de Syrie proclamèrent empereur après le meurtre de Pertinax (A.D. 193), mais il fut défait par Septime Sévère et tué en A.D. 195. Il était connu pour son attachement aux anciennes formes de la discipline militaire et interdit à ses soldats de boire du vin, les obligeant à apaiser leur soif avec de l'eau et du vinaigre.

dit : « Quoi, vous murmurez [à cause du manque] de vin, ayant l'eau 279
du Nil à boire ». Et maintenant, comme beaucoup d'érudits et d'hommes savants se trompent, en toute simplicité, au sujet de la crue du Nil, je montrerai à la fois la manifeſtation et la qualité ou la cause de la crue, et ce sera ainsi. Il y a un étang asséché appelé Machash [574], creusé tout près du bord du fleuve; en son milieu se dresse un pilier haut de dix-huit coudées, égal à la profondeur du fossé, grâce auquel on connaît son [du fleuve] accroissement, et si l'année suivante on aura abondance ou disette.

Maintenant, entre le fleuve et cet étang il y a six passages ou tuyaux creusés à travers le rivage. Là, quand le fleuve commence à monter, il se précipite immédiatement par le passage inférieur

[574] c'eſt le Nilomètre (al-Miqyâs, « la mesure ») bâti en 715 sur l'extrémité sud de l'île de Rodah, et deſtiné à mesurer les crues du fleuve. Il a été décrit par la plupart des voyageurs : SANDYS, *op. cit.,* p. 75; MONCONYS, *Journal,* 1re partie, p. 193. Cf. aussi : DR. O. ABBATE PACHA, *L'île de Rodah,* dans : *Aegyptiaca,* Le Caire, [F. Votta], 1909, p. 498; MAHMOUD BEY, Aſtronome de Son Altesse le Khédive, *Le syſtème métrique actuel d'Egypte, comparé au syſtème français, les nilomètres tant anciens que modernes et les antiques coudées de l'Egypte,* Copenhague, [Imprimerie Bianco Luno, par F.S. Muhle], 1872, p. 22. Voir également MARCEL, *Egypte, op. cit.,* p. 56 et pl. 15. — MARCEL, *Mémoire, op. cit.,* pp. 387-582. — LUCAS, *Voyage,* t. II, pp. 66-69, avec gravure « Veüe du Mikias » et « Plan du Mikias ». — ST. LANE-POOLE, *A hiſtory of Egypt in the Middle Ages,* London, [Methuen], 1914, p. 62, gravure. — EDRISI, *Description de l'Afrique,* trad. R. DOZY et M.J. DE GOEJE, Leiden, [Brill], 1968, p. 173. KAMEL OSMAN GHALEB PACHA, *Le Mikyas ou Nilomètre de l'île de Rodah,* in : Mémoires de l'Inſtitut d'Egypte, t. 54, (1951).

279 dans l'étang, et lorsqu'on découvre cela, certains prêtres appelés derviches [575], viennent du Caire accompagnés d'une centaine de janissaires, et plantent leurs tentes autour de ce fossé quadrangulaire. Et tout le temps, pendant l'inondation, ils font de grands festins, des solennités remarquables [576], avec des danses, des chants, des battements de timbales, [faisant] sonner les trompettes et [le tout accompagné] d'autres manifestations de joie.

Maintenant comme l'eau augmente dans le fleuve et déborde ainsi, elle croît aussi le long du pilier élevé dans cet étang, et ce pilier est marqué de la base au sommet avec du cuivre, à petits intervalles, un pied, un empan, et un inch. Et ainsi s'il arrive que l'eau ne monte que de dix [divisions de] cuivre, cela présage que

---

[575] plus exactement : darwish ou darwesh, communément expliqué comme dérivant du persan et signifiant « chercheur de portes », c'est-à-dire mendiant. Mais la variante « daryosh » est contraire à cette explication, et l'étymologie véritable est en réalité inconnue. Dans la plus grande partie du domaine de l'islam, ce mot est usité au sens de membre d'une confrérie religieuse. *Encycl. Islam.,* 1965, art. : Darwish. — Voir dans Monconys, *Journal,* p. 270, une visite de l'auteur chez des derviches. Au sujet des différentes sectes de derviches, voir : Wilkinson, *Handbook,* p. 152; Lane, *Manners,* les pages indiquées à l'index après les mots : Darweeshes, Eesaweeyeh;—Baedeker, *Egypte et Soudan,* 1914, p. xci. — L. Massignon. *Annuaire du monde musulman,* Paris, [Presses Universit. de France], 1955, pp. 274, 426 [576] on pourra trouver une description de ces solennités chez Sandys, *op. cit.,* p. 75, 76; Lane, *op. cit.,* p. 495; Fermanel, *Voyage,* p. 410, avec la description d'« achabas », bateaux plats « qui ne servent que pour cette réjouissance publique », — Thévenot, *Relation,* II, p. 465.

l'année suivante il y aura une grande disette, la peste et la famine. Et si elle monte de douze coudées, l'année suivante sera quelconque. Et si elle monte jusqu'à quinze [divisions de] cuivre, alors l'année suivante sera fertile et prospère, et toute chose abondera. Et s'il arrive qu'elle s'élève jusqu'au sommet, dix-huit [divisions de] cuivre, | alors le pays d'Egypte est en danger d'être submergé 280
et détruit.

Le Nil : les canaux d'irrigation — L'inondation de la campagne

Maintenant, [à partir] du Nil lui-même, ont été creusés trois mille canaux [577] à travers la plaine, et sur ces fossés sont bâtis tous les bourgs et toutes les villes; et par ces canaux, le fleuve se répand dans tout le royaume. Quand ils sont récurés et [nettoyés] de la boue et des vers, et l'eau devient claire, chaque maison ouvre sa citerne [578] et reçoit autant d'eau qu'il lui en faudra jusqu'à la nouvelle inondation. Jamais et nulle part le fleuve ne coule pardessus la berge, car si cela arrivait, il submergerait tout le royaume.

Çà et là tous les canaux communiquent de nouveau pour se rencontrer avec le Nil lui-même et ses branches. Maintenant, des

---

[577] voir notre note 494 et M. d'Anville, *Mémoires sur l'Egypte ancienne et moderne,* Paris, [Imprimerie Royale], 1766, p. 41 [578] les citernes sont mentionnées par Sandys, *op. cit.,* p. 92; Meshullam ben R. Menahem, voyageur juif du xve siècle qui vint à Alexandrie en 1481, (Elkan Nathan Adler, *Jewish travellers,* London, [Routledge], 1930, p. 160) précise que dans cette ville chaque maison avait deux citernes, l'une pour l'eau nouvelle, l'autre pour la vieille eau.

280 sots entêtés avancent l'opinion qu'il inonde toute la surface du pays; [s'il en était ainsi] que deviendraient, je vous prie, leurs maisons, leurs bestiaux, leurs grains et leurs fruits ? Car la caractéristique des courants violents est de défigurer, de déplacer et de détruire tout ce qu'ils envahissent, laissant après leurs brèches, de la vase, de la boue et du sable, et c'est pourquoi une telle inondation ne peut être appelée bienfaisante.

Il y a une infinité de créatures vénimeuses grandies dans ce fleuve telles que crocodiles, scorpions, serpents d'eau, vers difformes [et] malfaisants, et autres bêtes monstrueuses qui tourmentent souvent les habitants et ceux qui commercent sur l'eau. Cette fameuse inondation [affecte un territoire qui a], en longueur, presque trois mille milles, et commence sous la ligne de l'équinoxe à partir des monts de la Lune [579], mais plus exactement du lac Zembria [580], dans l'Ethiopie intérieure, d'où il apporte toute son [eau] en bas en Egypte, et dans une place des hautes montagnes éthiopiennes extérieures appelée Catadupa [581]. La chute et le

[579] ce sont probablement les monts Ruwenzori. Cf. J. Ball, *Egypt in the classical geographers,* Cairo, [Government Press, Bulaq], 1942, p. 101 [580] autre nom du lac Tsana, d'où sort le Nil bleu. Fermanel, *op. cit.,* p. 407, l'appelle lac de Zanibara [581] grande cataracte du Nil. (N. Bouillet, *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane,* Paris, [Belin-Mandar], 1841, art. : Catadupe). « Elle était à douze lieues au sud-est de Primis Parva ». Cf. Pline, liv. V, 10, 4. « Il [le Nil] roule ses eaux impétueuses jusqu'au lieu d'Ethiopie qu'on appelle Catadupe; et dans cette dernière cataracte, au milieu des écueils qui l'arrêtent, il semble, non pas couler, mais se précipiter avec un horrible fracas ». Primis est l'actuel Qasr Ibrim, et la

grondement du Nil rend sourd les gens qui vivent à proximité [582].

Le Nil : cause de la crue

La cause infaillible par suite de laquelle le Nil monte ainsi chaque année, à ce moment et [pour une] telle durée, est uniquement la suivante : quand le soleil descend [en direction] du nord vers le Cancer, et réchauffe avec sa face pleine de vigueur les pentes septentrionales | de ces montagnes de Cynthie [583], la neige abondante fond; de 281
là, se dissolvant en torrents [elle coule] au lac Zembria [584], [et] elle nourrit le Nil aussi longtemps que les éléments descendent.

« grande cataracte » est celle qui se trouve près de Wady Halfa et qu'on désigne généralement par « 2e cataracte ». [582] « Stadisis, où le Nil se précipitant, enlève par son fracas l'ouïe aux habitants ». Pline, liv. VI, 35, 5. C'est sans doute en pensant à ce passage que Lobo écrivait (*Voyage historique d'Abissinie* (*sic*) du R.P. Jérôme Lobo, Paris, 1728, p. 108) : « A cinq lieues de là [du lac Dambéa] en traversant la terre d'Alata, il [le Nil] tombe du haut d'un rocher en bas, et fait la plus belle et la plus agréable nappe d'eau que l'on puisse voir: c'est la première cataracte[...]. Comme cette rivière tombe de fort haut elle fait un si grand bruit qu'on l'entend de très loin; *mais je ne me suis point aperçu que les peuples des environs soient sourds* ». Lobo ajoute dans une note : « Alfonse Mendez dit que c'est la seconde [cataracte] ». Qu'il s'agisse de la première ou de la seconde cataracte, la distance de cinq lieues est évidemment fausse. Stadisis est la ville de Tasitia placée sur la carte de Ptolémée à proximité des « Cataractes Major » du Nil, « en Ethiopie » (*sic*). C'est l'actuelle Samne (ou Semne) à proximité d'une chute d'eau. La 2e ou grande cataracte en est éloignée d'environ 60 km [583] c'est-à-dire : monts de la Lune (voir note 579). Lithgow emploie une périphrase, Diane, déesse lunaire, était appelée Cynthienne (Horace, Odes, III, 18, 12) [584] voir notre note 580.

281 Pour profiter de ce fleuve, le Grand Turc eſt forcé de payer annuellement un tribut de cinquante mille sultans d'or[585] au Prêtre-Jean[586], afin qu'il n'obſtrue pas et ne détourne pas le cours du Nil vers la mer Rouge[587], et ainsi ne plonge pas l'Egypte dans

[585] nous n'avons pu trouver trace de cet événement, ainsi que de celui mentionné quelques lignes plus loin (guerre infligée par Amurath). Le premier fait eſt peut-être une version déformée de l'événement qui eut lieu sous le règne du roi David Ier d'Ethiopie (1382-1411). David, pour défendre la cause du patriarche copte du Caire, persécuté par des extrémiſtes, aurait eu l'intention de mener ses forces au Sennaar pour détourner les eaux du Nil : « sur quoi, le Sultan, pour l'apaiser, lui aurait envoyé de très précieuses reliques, un morceau de la Vraie Croix et une icône du Chriſt couronné d'épines, qui sous le nom guèze de Kouérata-Reésou, allait devenir, jusqu'au XVIIIe siècle, le palladium des armées impériales. Certes, ces présents furent bien envoyés, mais en d'autres circonſtances ». J. DORESSE, *Hiſtoire de l'Ethiopie,* Colleċt. *Que sais-je ?,* Paris, [Presses Universitaires de France], 1970, p. 50. — Le second événement eſt peut-être une version déformée de la défaite infligée aux Turcs par le Bahr-Nagash Yetshaq, lorsque les Turcs, inſtallés à Massaoua, essayèrent d'occuper la péninsule de Bour, événement qui eut lieu sous le règne de Amurath (Murad) III (1546-1595), ou peut être une allusion à la défaite des Turcs par l'empereur Sartsa-Denguel en 1578. Le pacha commandant les Turcs eſt tué à Addi-Qoro, et la forteresse de Débaroa eſt démantelée. DORESSE, *op. cit.,* p. 67 [586] mentionné également par BEAUVAU, *Relation,* p. 162. Sur l'origine de la légende faisant du Prêtre-Jean un souverain d'Abyssinie, voir : *Grande Encyclopédie,* art. : Prêtre-Jean; — [P. AVRIL, S.J.], *Voyage en divers Etats d'Europe et d'Asie, entrepris pour découvrir un nouveau chemin à la Chine,* Paris, [Chez Claude Barbin, Jean Boudot, George et Louis Josse], 1692, p. 184 et suiv. — Voir aussi : J.M. NEALE, *A hiſtory of the Holy Eaſtern Church,* London, [J. Maſters], 1850, p. 114, et notre note 549 [587] à ce sujet, voir les deux faits rapportés par SAVARY et BRUCE sur les

la désolation. La cause et la raison [de cette convention sont à rechercher] dans une guerre désespérée infligée par Amurath aux Ethiopiens[587a]; il fut contraint de la cesser en retour de cette convention et par l'intérêt [qu'il portait au] Nil. 281

Le Nil : ses divers noms

Le fleuve Nil avait plusieurs noms[588], car Diodore le nomma

prétendues tentatives des Abyssins aux VIIIe et XIIe siècles de détourner le cours du Nil au moyen de digues, et l'ambassade envoyée à cette occasion par les Egyptiens, in : LE PÈRE AÎNÉ, *Mémoire sur la vallée du Nil. Description de l'Egypte,* t. XVIII, 1re partie, Paris, [Panckoucke], 1826, p. 573. — Cf. aussi le passage de GILLEBERT DE LANNOY (1422) : « Le Soudan ne laisse nul chrétien passer en Inde par la mer Rouge, ni par la rivière Nil, vers le Prêtre-Jean, pour la peur que les chrétiens ne traitent à lui à ce que cette rivière leur soit ôtée, ou autre chose à lui contraire, car les chrétiens et le Prêtre-Jean, de par delà, lui font souvent la guerre. Le Soudan ne pourrait deſtourber le cruchon de cette rivière du Nil, mais le Prêtre-Jean le ferait bien et lui donnerait autre cours s'il voulait ». Cité par KAMMERER, *Mer Rouge,* t. I, 3e partie, p. 296. — Cf. aussi VILLAMONT, *Voyages,* p. 575 : « La commune opinion eſt que le grand Preſtre-Ian peut empescher le Nil de courir par l'Egypte, qui eſt cause que le Grand Turc luy paye tous les ans un certain tribut, afin qu'il ne deſtourne le fleuve de son cours ordinaire ». [587a] voir notre note 585
[588] cf. LOBO, *op. cit.,* p. 209 : « Hesychius prétend que le Nil s'appelloit d'abord Egypte, et que c'eſt ce fleuve qui a donné son nom au pais... Egypte neanmoins n'eſt pas le premier nom sous lequel il a été connu; d'abord il s'appelloit Oceanus, ensuite Aetus ou Aquila, puis Aegyptus, et de là on l'appelle Triton, a cause de ces trois noms... Le Père Pays et le Père Lobo disaient que les Abissins l'appellent Abavi, le père des eaux; et selon Pline même il prend le nom de Syris en passant par le païs de Syene », et p. 208 : « [Les

281 Actos[589] (*sic*), c'est-à-dire Aigle, à cause de sa course rapide par-dessus les hauteurs Catadupiennes[590]. Il fut aussi appelé Aegyptus, d'après un roi ainsi nommé qui lui communiqua [ce nom], ainsi qu'à [tout] le pays.

Festus dit qu'il était appelé Mélos[591], et Plutarque le nomma Méla[591a]; Epiphane l'appela Chrysoroas[592], c'est-à-dire charriant

---

Egyptiens] ils l'ont adoré sous le nom d'Osiris ». — Cf. PLUTARQUE, *Sur la dénomination des fleuves et des montagnes et sur ce qui s'y trouve. Œuvres complètes*, trad. V. BÉTOLAUD, Paris, 1870, t. V, p. 174. — PLUTARQUE mentionne les noms suivants qui furent donnés au Nil : Mélas, Egyptus, Nil. — cf. aussi notre note 595, et IBN BATTUTA, *Voyages*, t. I, p. 68, où l'auteur cite « un poète » qui appelle le Nil « Cauther » (fleuve du Paradis) et (t. I, p. 77) « Yemm ».
[589] en fait : Aétos, aigle. DIODORE, I, 19 [590] voir notre note 581
[591] nous n'avons pas pu consulter l'ouvrage de SEXTUS POMPEIUS FESTUS, mais le fait est mentionné également par J.J. MARCEL (*Mémoire sur le Meqyas de l'île de Roudah*, in : *Description de l'Egypte*, Paris, [Panckoucke], 1826, t. XV, *Etat moderne*, p. 42) qui en indique la référence : (p. 104) : « *De Verborum significatione*, p. 235 », et cite le passage, (p. 570) : « FESTUS in Alumento Melo pro Nilo vocatum fuisse scribit à priscis Romanis, nondum assuetis graecae linguae, ut pleraque alia » [591a] voir notre note 588 [592] « et species ab India venientes illic in Thebaidem diffunduntur, aut ad Alexandrinorum civitatem, per Chrysorœn fluvium, Nilum, inquam, qui et Geon in Scripturis appellatur, et amplius ad omnem Aegyptiorum terram, et ad Pelusium feruntur, et sic in alias regiones per mare penetrantes hi, qui ab India veniunt, ad Romaniam perveniunt ». SANCTI EPIPHANII EPISCOPI, Constantiae Cypri, *Contra octoginta haereses opus, Panarium, sive Arcula, aut Capsula Medica appellatum, continens libros tres, et tomos sive sectiones ex toto septem.* Lutetiae Parisiorum MDCXII, Contra Haereses Libri II, t. I, p. 517. Contra Manichaeos, haeresim LXVI.

ou entraînant de l'or. Les Saintes Ecritures l'appelaient Schichor 281
ou Shichor[593], c'est-à-dire Trouble, à cause du grand bruit qu'il apporte avec lui en Egypte; et les mêmes Saintes Ecritures l'appellent Guihon ou Pischon[594]. Les Egyptiens avaient l'habitude de l'appeler Nospra[595], et maintenant, à notre époque, les Abyssins et les habitants de l'Egypte le nomment Abanhu[596], c'est-à-dire Fleuve au cours long.

---

[593] Schichor (*Bible, Jos.*, XIII, 3) et Shichor (*Bible, I Chron*, XIII, 5) proviendraient de l'égyptien š-ḥr : eaux de Horus, ou de l'hébreu shahor, noir. Ce seraient soit le Nil (la *Bible* française, trad. SEGOND, *Esaïe* XXIII, 3, porte : Nil, tandis que la *Bible* anglaise, KING JAMES VERSION, donne pour le même passage : Sihor; Cf. aussi *Jérem.* II, 18 : *Bible* franç. : Nil; *Bible* angl. : Sihor), plus précisément la branche pélusiaque. (Cf. aussi : *Jos.* XIII, 3 : *Bible* franç. : Schichor. *Bible* angl. : Sihor; I *Chron.*, XIII, 5 : *Bible* franç. : Shichor; *Bible* angl. : Shihor), soit le Wadi al-Arish (*Jos.*, XIII, 3). Selon BRUGSCH c'était d'abord le nom d'un canal sur la frontière orientale de l'Egypte, parallèle à la branche pélusiaque. H.S. GEHMAN AND J.D. DAVIS, *The Westminister Dictionary of the Bible*, London and New-York, [Collins Clear-Type Press], 1944, art. : Shihor. — DOUGLAS, *Dictionary* art. : Egypt, River of [594] Guihon, (*Genèse*, II, 11, 13), fleuve du Paradis, a été identifié successivement avec l'Oxus, l'Araxes, le Gange, le Nil. On l'a identifié avec le Nil parce qu'il est dit qu'il « entoure tout le pays de Cusch » (*Gen.*, II, 13) identifié avec l'Ethiopie. DOUGLAS, *op. cit.*, art. : Gihon. Cf. aussi : E.A. SPEISER, *The rivers of Paradise*, [Festschrift Johannes Friedrich], 1959, pp. 473-485; CAMINOS, *Late Egyptian Miscellanies*, 1954, pp. 74, 78; GARDINER, *Journal of Egyptian Archaelogy*, V, 1918, pp. 251, 252 [595] peut-être une déformation de Nehr Metsraym, nom donné au Nil par les Hébreux. Sur les différents noms (et surnoms) donnés au Nil (p. ex. : Iar, Takazé, Tagazé, Nehl Metsraym, Nuhul, Câli, Asqouf, etc.), voir : J.J. MARCEL, *Mémoire sur le Meqyas etc., op. cit.*, p. 32, et notre note 588 [596] probablement « Abaoui,

281 Le Nil : ses embouchures — Vertu de son eau

Ce fleuve forme l'île du Delta en Egypte; et de la même façon, [il forme] en Ethiopie cette île de Méroé[597] si célèbre. Les anciens auteurs ne pouvaient se mettre d'accord en ce qui concerne les embouchures du Nil; car Melo, Strabon, Diodore et Hérodote en mettent sept[598]; Ptolémée[599] et d'autres, neuf; et Pline, onze[600]. Et quelques auteurs modernes affirment qu'il n'en a que quatre, comme le soutiennent Tyrre et Behou[601], se divisant à deux lieues en aval du Caire en quatre branches, dont les deux les plus importantes sont celles de Damiette et de Rosette. Mais ceci est faux, et il en est ainsi de l'opinion de tous les autres, car il a maintenant huit embouchures[602]

qu'on écrit et qu'on prononce vulgairement Abay et que les auteurs arabes ont écrit Abay (أباى) ». MARCEL, *Mémoire sur le Meqyas etc., op. cit.*, p. 51. [597] le territoire limité par le Nil et l'Atbara (l'Astaboras des anciens) considéré comme une île par les géographes grecs et latins. Cf. PLINE, liv. V, 10, 4; DIODORE, liv. I, 33 [598] STRABON, liv. XVII, 18; DIODORE, liv. I, 33; HÉRODOTE, liv. II, 10, en met cinq, et non sept comme l'écrit LITHGOW. Quant à l'ouvrage de MELA POMPONIUS, *De situ orbis,* nous n'avons pas pu le consulter [599] CLAUDII PTOLEMAEI, *Geographia Tabulae XXXVI*, A CAROLO MULLERO instructae, Parisiis, [Editoribus Firmin-Didot et sociis], MDCCCCI, Libyae, Tab. III. Cyrenaica-Aegyptus. — Cf. J. BALL, *Egypt* p. 105, pour la localisation des différentes embouchures [600] PLINE, liv. V, 11, 5. En fait, PLINE mentionne douze bouches [601] nous n'avons pas pu établir à qui LITHGOW fait allusion. Les deux mots semblent d'ailleurs être des abréviations [602] BEAUVAU, *Relation,* p. 162, dit qu'il y a sept bouches. De même PALERNE, *Voyage,* p. 58. — Pourquoi LITHGOW dit-il qu'il y en a

différentes et autant de branches issues de son cours principal.

L'eau du Nil est merveilleusement douce[603], [plus douce] que [celle de] tous les autres fleuves du monde, et cela provient de 282 l'extrême ardeur du soleil qui la frappe continuellement [de ses rayons] et la rend plus légère, plus pure et plus simple; et cela provient aussi de tant de terres [qu'elle parcourt] et de son long cours.

Et en vérité, c'est admirable de voir ce fleuve grandir, quand tous les autres diminuent, et de le voir diminuer quand tous les autres montent; ce n'est en tout cas pas extraordinaire que la nature de ce fleuve change ainsi, quand, même ici, et chez nous, le fleuve Rhône présente le même changement; et en même temps [il passe] par la ville de Genève, et arrive de la même manière jusqu'à la mer Méditerranée : leurs commencements sont les mêmes, dus à l'impétuosité des pluies et à la fonte des neiges.

Aperçu de l'histoire de l'Egypte

L'Egypte fut d'abord habitée par Misraïm, le fils de Chus, d'où les Arabes [ont tiré] le nom du pays Misre[604],

huit ? Peut-être compte-t-il pour une huitième embouchure celle du canal mentionné par LUCAS (*Voyage du* SIEUR LUCAS, Rouen, 1724, t. II, p. 18) et dont fait état D'ANVILLE (*Mémoires*) p. 50 : « Un voyageur moderne [LUCAS] nous fournit une circonstance particulière dans cet intervalle qui est qu'au débouché du canal de Damiette un bas-fond comme il s'explique, ou un canal séparé de la mer par une longue plage l'a conduit au cap de Brulos [Burollos] ». LUCAS lui-même comptera « dix-sept canaux du Nil qui se jettent dans la mer ». LUCAS, *Voyage,* p. 19. [603] cf. notre note 572 [604] « on sait qu'un nom familier dans l'usage du pays, et autorisé par une

282 dans la langue hébraïque Misroiae [605]. Elle était aussi nommée Oceana [606], de Oceanus, son deuxième roi. Troisièmement Osiriana [607], de Osiris; et maintenant Aegyptus, de Aegyptus [608], le surnom de

---

ancienne tradition, est Mesr ou Misr, en rapportant ce nom à l'auteur de la nation Misraïm, fils de Cham. Les Turcs, qui ne prononcent pas volontiers deux consonnes de suite dans une même syllabe, prononcent ce nom de Misr comme s'il était écrit Missir, en faisant sentir l's dure, ou le *sad,* employé dans le nom de Misr ». D'ANVILLE, *Mémoires,* p. 35. LITHGOW, par erreur, fait de Misraïm le fils de Chus (ou Cusch) alors qu'en réalité il en était le frère. (*Genèse,* X, 6 et I *Chroniques,* I. 8). [605] plus exactement : Misraïm. C'est le nom hébreu habituel pour l'Egypte. Il apparaît pour la première fois au XIVe siècle av. J.C. sous la forme de « mṣrm » dans des textes cananéens, et de « miṣri » dans les tablettes d'Amarna. DOUGLAS, *Dictionary* art. : Egypt [606] « pour les Egyptiens, l'Océan est le Nil, où, selon eux, les dieux ont pris naissance, parce que de tous les pays du monde, l'Egypte est le seul qui ait des villes bâties par les dieux mêmes ». DIODORE, I, 12. « Le nom le plus ancien de ce fleuve [le Nil] est Okéanés qui signifie en grec Océan ». ID., I, 19 [607] peut-être une réminiscence du texte de PLUTARQUE (*De Iside et Osiride,* XII-XX) : « Osiris, étant devenu le roi de l'Egypte... » [608] « ensuite [on avait appelé le Nil] Aegyptus du nom d'un roi du pays ». DIODORE, I, 19. En réalité « Egypte vient du grec Aigyptos (lat. Aegyptus). Ce nom est probablement une transcription de l'égyptien *H(wt)-k'-Pt(h)* prononcé Hakuptah, comme on le voit par la transcription cunéiforme Hikuptah dans les tablettes d'Amarna, vers 1360 av. J.C. « Hakuptah » est l'un des noms de Memphis, l'ancienne capitale égyptienne sur la rive ouest du Nil... Cette origine du nom « Egypte » fut d'abord avancée par BRUGSCH en 1857, et récemment par SIR ALAN GARDINER. Si cette explication est correcte, alors le nom de la cité avait dû être utilisé pars pro toto pour l'Egypte en général, à part Memphis, par les Grecs, à peu près comme aujourd'hui le Caire et Egypte se disent tous les deux Misr en arabe ». DOUGLAS, *op. cit.,* art. : Egypt.

Ramsès, jadis un roi de grande puissance. Elle touche à l'Ethiopie 282
et aux confins de la Nubie, au sud. Au nord [elle touche] à la Méditerranée : les ports principaux sont Damiette et Alexandrie. Vers l'occident, elle se joint au grand lac Bouchiarah [609], et un dangereux désert qui l'avoisine et qui est supposé faire partie de Cyrène. Si plein de bêtes sauvages et vénimeuses que [cela] rend la partie ouest inaccessible. Et à l'est [elle avoisine] l'Isthme et les confins de l'Arabie désertique et une partie de la mer Rouge, que le peuple d'Israël traversa.

Le pays était d'abord gouverné par des rois, et plus longtemps que toutes les autres nations. A partir d'Osiris (sans compter ses ancêtres royaux), au temps duquel Abraham [610] descendit en Egypte, lui et ses successeurs furent tous appelés Pharaons. De ceux-ci Amasis [611] est le seul digne d'être mentionné; il institua pour les anciens Egyptiens des lois si intelligentes qu'il mérite d'être considéré comme le fondateur de ce royaume.

---

[609] le Buhairat Maryut, nom donné au moyen âge au lac Maryut. *Enc. Isl.,* 1936, art. : al-Nil. — Cf. VILLAMONT, *Voyages,* 2e édit. 1607, p. 476. « [Le] grand lac de Bouchiara, dit autrement Maréotis, distant d'Alexandrie d'environ une demi-lieue », cité par A. BERNAND, *Le delta égyptien d'après les textes grecs,* I, *Les confins libyques,* I, Le Caire, [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire], 1970, p. 104, note 7. — Au sujet du lac Marioût « à travers les âges », voir l'excellent article de E. COMBE, *Le lac Marioût,* dans Bull. de la Soc. Roy. de Géographie d'Egypte, vol. XVI, 1928, p. 269 [610] D'aprés ALBRIGHT et DE VAUX, Abraham aurait vécu entre 1900 et 1700 av. J.C. D'aprés ROWLEY, entre 1800 et 1600 av. J.C., et d'aprés GORDON vers la fin du XIVe siècle av. J.C. DOUGLAS, *op. cit.,* art. : Abraham, V, Chronology [611] Amasis (578-525 av. J.C.). Roi de la XXVIe dynastie.

La race continua jusqu'à ce que Cambyse[612], le deuxième
283 monarque persan, | fit de l'Egypte une partie de son empire; et [il le] resta ainsi jusqu'à Darius Nothus[613], le sixième roi persan, contre lequel ils se révoltèrent, se choisissant des rois eux-mêmes. Mais dans la dix-huitième année [du règne] de Nectanebos[614], le septième roi [qui vint] après, l'Egypte fut reconquise par Ochus[615], le huitième empereur de Perse.

A la fin, Darius étant vaincu, et Alexandre[616] roi de ce pays, [l'Egypte], après sa mort, tomba en partage à Ptolémée[617] fils de Lagus, d'après lequel les rois d'Egypte furent longtemps appelés Ptolémées, [et] dont la reine Cléopâtre fut la dernière[618]; après son suicide, [l'Egypte] fut annexée pour de nombreuses années à l'empire romain, et ensuite à celui de Constantinople; ils se révoltèrent contre son joug insupportable et devinrent tributaires pendant quelque temps de Haumar[619], troisième calife de Babylone.

Ensuite, [comme ils étaient] opprimés par Alméric[620], roi de Jérusalem, Noradin[621], un roi turc de Damas envoya, pour les

---

[612] roi de Perse de 529 à 522 av. J.C. Conquit l'Egypte en 525 av. J.C. [613] surnom de Darius II qui régna de 424 à 406 av. J.C. [614] régna de 359 à 341 av. J.C. [615] Artaxerxès III Ochus, roi de Perse de 359 à 338 av. J.C. Conquit l'Egypte en 345 [616] Alexandre le Grand. Conquit l'Egypte en 333 av. J.C. [617] Ptolémée Ier Soter (305-285 av. J.C.) [618] en 30 av. J.C. [619] il s'agit en fait de 'Omar ebn al-Kattab, second calife (634-644) et qui ne vécut pas à Babylone (c'est-à-dire Baghdad, qui ne sera fondée qu'en 762) mais à Médine. C'est lui qui autorisa 'Amr ebn al-'As à entreprendre la conquête de l'Egypte [620] Amaury Ier, roi de Jérusalem de 1162 à 1174 [621] Nur al-Din Abu'l-Kasim Mahmud b. 'Imad al-Din Zengi, surnommé

aider, Saracon[622], un vaillant guerrier, qui se rendit maître absolu 283
de tout le pays; ses descendants (dont l'un fut Saladin[623], le glorieux conquérant de l'Orient) lui succédèrent jusqu'à Melechsala[624], qui fut tué par ses propres soldats, les Mamelouks; c'étaient les gardes des sultans, comme les janissaires sont ceux du Grand Turc, qui récemment, Anno 1662, ont fait presque les mêmes changements dans l'empire turc[625] que les Mamelouks avaient faits dans l'[empire] égyptien.

Ils se firent eux-mêmes sultans, et par eux la race des Mamelouks se perpétua de l'année 1250 jusqu'à l'année 1517, lorsque

---

al-Malik al-'Adil, atabeg de Halab et de Damas (1118-1174). En 1168 Amaury Ier repousse une armée qui attaque l'Egypte, mais lorsqu'il voulut s'emparer lui-même de ce pays, le gouverneur Shawar appela à son secours son ennemi Nour al-Din et Amaury dut se retirer. [622] en fait : Shirkuh (Abu'l-Harith Asad al-Din Shirkuh) oncle de Saladin. D'abord général de Nur al-Din, prince d'Alep et de Damas, puis vizir du dernier calife fatimide al-'Adid ; en cette dernière qualité il porta le surnom honorifique de Malik Mansur. Appelé par le calife al-'Adid lorsque les Francs assiégeaient le Caire, il devint vizir après l'assassinat de Shawar, mais mourut deux mois plus tard, le 23 mars 1169 [623] de son vrai nom Salah ad-dounya-wa'd-Dine Youssouf ibn Ayyoub, sultan d'Egypte de 1169 à 1193 [624] en fait : Al-Malik al-Salih Nadjm al-Din Ayyoub (1240-1249). Il ne fut pas assassiné par les Mamelouks. C'est son fils, al-Mu'azzam Turan shah qui, après quelques mois de règne, fut assassiné par les Mamelouks [625] LITHGOW fait allusion à la révolte des janissaires à Constantinople en mai 1622. Le sultan Othman II ayant été fait prisonnier par les janissaires fut exécuté le 20 mai sur l'ordre de Dawud Pasha. *Enc. Isl.*, 1936, art. : Othman II.

Tonembius[626] et son prédécesseur Campson Gaurus[627] furent vaincus par Sélim Ier[628]. Par lui l'Egypte fut transformée en une province de l'empire turc, et continue ainsi [à l'être] jusqu'à maintenant.

Description de la Basse-Egypte — Les divers noms de l'Egypte

La longueur de ce royaume eﬅ de quatre cent cinquante milles anglais et la largeur de deux cents; son siège principal eﬅ le Grand Caire, diﬅant de Jérusalem de seize journées de voyage, [chacune représentant le] parcours journalier d'une caravane, [le trajet total] s'élevant à deux cent quarante de nos milles. Certains soutiennent que l'espace de terre qui s'étend entre les deux bras de Damiette
284 et de | Rosette était appelé Basse-Egypte; maintenant [il] eﬅ appelé Delta, d'après la forme de la lettre triangulaire grecque.

La pointe de ce grand Delta où le Nil se divise, était appelée Heptapolis ou Heptanomia[629], et le Delta lui-même était appelé,

[626] Al-Malik al-Ashraf Tumanbay, dernier sultan d'Egypte; il fut pendu par Sélim Ier à Bab Zouwaïla en 1516 [627] Al-Malik al-Ashraf saif al-Din Kansuh al-Ghuri, sultan d'Egypte de 1501 à 1516 [628] Sélim Ier, surnommé Yavouz (le Féroce), sultan Ottoman de 1467 à 1520. Conquit l'Egypte en 1517 [629] Heptanomide ou Heptapole : province centrale de l'Egypte, entre le Delta au nord et la Thébaïde au sud. Elle fut ainsi nommée parce qu'elle contenait les sept nomes principaux. Vers le temps de la division du diocèse d'Egypte en sept provinces, elle fut nommée Arcadie, en l'honneur d'Arcadius. Cf. aussi D'ANVILLE, *Mémoires*, p. 31-32.

par les Romains, Auguﬅamia[630]; l'Egypte, à part les noms cités 284
plus haut, avait [reçu] diverses épithètes de divers auteurs : car Apollodore l'appela la religion (*sic*) [région] de Mélampodes[631], à cause de sa fertilité; et Plutarque lui donna le nom de Chimia[632], à cause des saintes cérémonies des Egyptiens quand ils rendaient un culte à leurs dieux. Dont l'étymologie, [comme] le fait remarquer avec juﬅesse Ortelius, dérive de Cham, le fils de Noé; si bien que certains avancent que les Egyptiens provenaient de Misraïm[633], (car l'Egypte était ainsi appelée), le fils de Chus, qui descend de Cham, le fils de Noé. Le périmètre du Delta ou de la Basse-Egypte eﬅ supposé être de 3.000 de leurs ﬅades, ce qui fait cent lieues espagnoles.

[630] une des six provinces qui formaient au ve siècle l'Egypte. Voir *Notitia Dignitatum et Adminiﬅrationum omnium tam civilium quam militarium*, (document qui date de Valentinien III, 425-455) dont les extraits concernant l'Egypte ont été publiés par le PRINCE YOUSSOUF KAMAL dans : *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*, vol. II, part. 2, p. 305-307, Leyden, 1932. Le *Synecdemus* ou *Compagnon de voyage* du grammairien HIÉROCLÈS, ouvrage en grec qui date de 535, décrit la division de l'Egypte en éparchies, parmi lesquelles figurait la 1re Auguﬅa qui comprenait la partie nord-eﬅ du Delta jusqu'à la frontière syrienne un peu au-delà de Rhinocolura (al-Arich), et la 2e Auguﬅa au sud de la 1re Auguﬅa et s'étendant jusqu'à la mer Rouge et Clysma (Suez), BALL, *Egypt*, p. 160, 163 [631] *Bibliothèque* D'APOLLODORE L'ATHÉNIEN, trad. E. CLAVIER, Paris, Delance et Lesueur. An XIII-1805, t. I, p. 123 (Livre I, ch. 1, par. 4). « Bélus plaça Danaüs en Libye, et Aegyptus en Arabie. Ce dernier ayant soumis le pays des Mélampodes, lui donna son nom » [632] PLUTARQUE, *De Isis et Osiris*, XII-XX : « Comme la terre d'Egypte eﬅ d'une couleur très noire et aussi foncée que la prunelle de l'œil, ils [les prêtres égyptiens] donnent à cette terre le nom de Chemia » [633] voir notre note 604.

284 Revenus de l'Egypte

Au temps des Ptolémées, les revenus de ce royaume étaient de 12.000 talents, de même qu'au temps des Mamelouks; mais maintenant, à cause du gouvernement tyrannique et l'interruption du trafic à travers la mer Rouge, le Turc ne reçoit pas plus de trois millions[634] par an. L'un d'eux eśt pour lui, en entier; les deux autres sont diśtribués pour maintenir la charge du pacha, son vice-roi, et la garnison de soldats [qui] eśt de 12.000 janissaires, à part leurs milliers de Timariotes[635] qui protègent l'Egypte des incursions et de la tyrannie des Arabes.

---

[634] cf. MONCONYS, *Journal,* p. 186 qui donne le chiffre de « cinq casenats, qui valent 1.200.000 escus, qui font six millions d'or » (en 1647). Voir dans le même ouvrage, p. 254, d'autres détails sur ce tribut, et à la p. 279 la description de la caravane le transportant. Voir aussi FERMANEL, *Voyage,* p. 125, (en 1631) qui donne le chiffre de « six cens mille sequins en or ». (Le même chiffre eśt répété, p. 404). Cette caravane, « la cavalcade du Hazna » eśt aussi décrite par THÉVENOT, *Relation,* II, p. 277 [635] de Timar, dotation domaniale (bénéfice) militaire ou, plus exactement sorte de fief turc dont la possession entraînait pour le feudataire l'obligation d'aller à la guerre (sefere eshmek) à cheval et de fournir des soldats (ou des marins) en nombre proportionné au revenu de son apanage (dirlik). Le feudataire ou « timariote » s'appellait « timar sahibi » ou « ehl-i timar » ou « timar eri » ou « timar sipahisi » ou simplement « sipahi », c'eśt-à-dire cavalier, d'où, pour le timar, le nom populaire de « sipahilik ». *Enc. Islam.,* édit. 1934, art. : Timar. Voir dans les *Voyages du* MARQUIS DE NOINTEL (1670-1680), par ALBERT VANDAL, Paris, [Plon], 1900, p. 94, la description de l'armement de ces soldats.

Départ du Caire — Voyage en bateau jusqu'à Alexandrie

Je reśtai au Caire douze jours, 284
et ayant pris congé de Monsieur Beauclair, le consul qui avait courtoisement pourvu à mon entretien, les quatre autres pèlerins français et moi-même nous nous embarquâmes à Boulacque[636] dans un bateau. Et comme nous descendions le fleuve, les villes principales que nous vîmes étaient celles de Salmona[637], Pharsone[638], Fova[639] et Abdan[640]. Je me

---

[636] voir notre note 518 [637] probablement Salamoun al-Ghobar, village sur le Nil à 22,5 km. au nord de Kafr al-Zayat. Voir A. BOINET, *Dictionnaire géographique de l'Egypte,* Le Caire, [Imprimerie Nationale], 1890, p. 477. Il y a un autre Salamoun à 7 km. au sud de Kafr al-Zayat, qui se trouve déjà mentionné sur la carte des bassins de la province de Béhéra D'ABOUL HASSAN AL-MAKHZOUMI de 1203, reproduite dans TOUSSOUN, *Mémoire sur les anciennes branches, op. cit.,* pl. IV. Une de ces bourgades eśt mentionnée par BEAUVAU, *Relation,* p. 157 : « Nous passâmes devant un lieu appelle (sic) Salomon qui eśt un village juśtement à moitié chemin de Roussette [Rosette] au grand Caire, et dela en avant ne se voient plus, ni de si beaux villages, ni de si belles campaignes, jusques à six mils (sic) de Boulacque ». Ces deux bourgades figurent sur la carte du Survey au 1.250.000. Salamoun al-Ghobar sur la feuille I-E (d V) et l'autre Salamoun (sous le nom de Kr. Salamun) sur la feuille 2-E (a V). Le second Salamoun eśt également mentionné par BOINET, *op. cit.,* p. 477. (Les diśtances que nous donnons, ainsi que celles indiquées dans les notes 638, 639 et 640 sont calculées à vol d'oiseau) [638] peut-être Fareśtaq; comparer VILLAMONT [1590], p. 271 a [639] Fouah, village à 25 km. au sud de Rosette. Cf. BOINET, *op. cit.,* p. 197 [640] il n'y a pas de localité de ce nom sur le Nil. LITHGOW a transcrit ainsi soit Edfina, village à 15 km. de Rosette (BOINET, *op. cit.,* p. 176), soit Dibi à

souviens [que] notre bateau était garni sur ses flancs d'une double [rangée] de pointes de fer fourchées, par crainte des crocodiles, qui ont l'habitude de sauter sur les bateaux, et d'emporter le passager, la tête la première, dans le courant; et cependant ces bêtes elles-mêmes sont dévorées par un rat d'eau [641], avec lequel elles aiment s'amuser, et jouent [avec lui], en ouvrant la gueule
285 | toute grande; le rat court dans sa bouche, l'autre, de joie, l'avale, et le rat, par dedans, sort par le côté large de son ventre, laissant le crocodile mort.

Dans ces régions, il y a une pierre appelée Aquiline [642], qui a la vertu de libérer une femme des douleurs lors d'un accouchement. Sur tout le chemin, le plus grand plaisir que j'aie eu fut de regarder la rare beauté de certains oiseaux, appelés par les Turcs, Ellock [643]; leurs plumes, embellies par la diversité des plus rares couleurs, offrent, [vues] de loin un spectacle très agréable à celui qui les regarde; [ils] ont aussi cette particularité, que plus un homme s'approche d'eux, plus la beauté de leurs plumes diminue, par suite de la crainte qu'ils éprouvent de voir un homme.

Le troisième jour nous abordâmes à Rosette et allâmes par voie de terre, avec un groupe de Turcs, à Alexandrie distante de 50 milles.

12,5 km. de Rosette (BOINET, *op. cit.*, p. 172) soit Ebiana, presque en face de Dibi (BOINET, *op. cit.*, p. 175). [641] c'est le *Herpestes ichneumon*, ou mangouste, appelé aussi « rat des pharaons » [642] c'est de l'aétite, peroxyde de fer hydraté, ou ocre jaune. Voir BELON, *op. cit.*, note 148 [643] al-loqloq, (لقلق) ? la cigogne blanche, *Ciconia Ciconia*.

Description d'Alexandrie — Son passé

Alexandrie [644] est le second port 285
de toute la Turquie. Jadis c'était une ville des plus célèbres, qui fut bâtie par Alexandre le Grand [645], mais maintenant elle est considérablement délabrée, comme il apparaît des grandes ruines qui s'y [trouvent]. Elle a deux ports [646], dont l'un est

---

[644] voir carte d'Alexandrie dans BEAUVAU, *Relation*, p. 168. La même carte, augmentée de quelques détails qui ne se trouvent pas sur celle de BEAUVAU (personnages, chameaux, navires, mosquée du centre avec cinq minarets alors que celle de BEAUVAU n'en a que quatre) se trouve dans l'ouvrage célèbre connu sous le nom de *Atlas de Jansson* (*Civitatis orbis terrarum*, Amstelodami, ex officina J. JANSSONII, 8 vol. in-folio, 1657) et porte le titre : *Alexandria, vetustissimum Aegypti Emporium 1619*. Elle est reproduite par G. JONDET, *Atlas historique de la ville et des ports d'Alexandrie*, in : *Mémoire de la Société Sultanieh de Géographie*, Le Caire, [Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale], 1921. Or BEAUVAU vint en Egypte en 1605 et son livre ne parut qu'en 1615. Comment a-t-il pu y publier une carte, légèrement simplifiée, il est vrai, mais qui ne sera imprimée qu'en 1619 ? Il faut supposer qu'aussi bien BEAUVAU que JANSSON ont copié leurs cartes sur une autre carte imprimée avant 1615, et qui est perdue ou que JONDET n'a pas connue. A moins que BEAUVAU ne soit l'auteur de la carte qui se trouve dans son ouvrage et que JANSSON ne l'ait copiée... [645] Sur la fondation d'Alexandrie, voir: E. BRECCIA, *Alexandrea ad Aegyptum*, Bergamo, [Istituto Italiano d'arti grafiche], 1914, p. 16, 17. — P. JOUGUET, *La naissance d'Alexandrie*, dans : *La revue du Caire*, 2e année, n° 8, Mars 1939, et surtout A. BERNAND, *Alexandrie la grande*, Paris, [Arthaud], 1966 [646] le port Est (Grand port des anciens) et le port Ouest (port d'Eunoste des anciens), appelé par LITHGOW : Porto Vecchio. Voir aussi les 54 cartes d'Alexandrie, depuis le XVe siècle jusqu'en 1920, réunies par JONDET, *op. cit.*

285 puissamment fortifié par deux châteaux[647], qui défendent à la fois la ville et le Porto Vecchio[648]. Les champs alentour de la ville sont sablonneux, [ce] qui produit un air pestilentiel, surtout au mois d'août, et c'est pourquoi les étrangers deviennent victimes de flux de sang et d'autres maladies graves.

Pendant mon séjour ici, je reçus le conseil du consul de Raguse de garder mon estomac au chaud, de m'abstenir de manger des fruits, et de vivre sobrement, d'un régime modéré. Je m'efforçai avec soin d'observer cette règle de conduite; de même dans tous mes voyages, je suivis le même système de régime frugal, et qui était souvent trop frugal à mon goût, [mais] grâce à quoi (Dieu soit loué) je ne tombai jamais malade jusqu'à mon retour en France.

Cette ville s'est considérablement appauvrie depuis qu'[a cessé] le commerce des épices[649] apportées en Egypte par la mer Rouge

---

[647] il s'agit de deux forteresses qui figurent sur les cartes de Beauvau et de Jansson (v. note 644) et sont placées sur les deux pointes du port Est. La forteresse sur la pointe orientale porte, chez Beauvau, le nom de « Tour de la Garde », celle de la pointe occidentale n'a pas de nom. Sur la carte de Jansson, la forteresse de la pointe orientale s'accompagne des noms « Pharus » et « Guardia », et celle de la pointe occidentale s'appelle « Garophalo ». (Ces cartes sont renversées : le nord se trouve en bas, le sud en haut, l'orient à gauche et l'occident à droite). Le fort de la pointe occidentale est le fort Qayt-Bay. Au sujet du fortin de la pointe orientale, voir : E. Combe, *Notes de topographie et d'histoire alexandrine,* dans : *Bulletin de la Société Royale d'Archéologie d'Alexandrie,* n° du Cinquantenaire, Années 1943-1944, n° 36, 1946, p. 131 [648] voir notre note 646 [649] sur les changements produits dans le commerce d'Alexandrie après la découverte de la route des Indes par le Portugais Vasco de Gama (1497-1499), la destruction de la flotte arabe

et de là par [voie de] terre jusqu'à Alexandrie et son port de mer; de là les Vénitiens les distribuaient dans toute la chrétienté; maintenant elles sont apportées chez nous par l'arrière de l'Afrique, par les Portugais, les Anglais et les Flamands, ce qui cause du tort aussi bien | à Venise qu'à Alexandrie, par manque 286 de leur négoce de jadis et le commerce dans ces régions méridionales; par suite de quoi Venise devint la mère nourricière de toute l'Europe en ce qui concerne ces produits; mais maintenant [elle est] privée de ceux-ci, et ruinée par nos entreprises en occident, [nécessitant] un plus long parcours jusqu'à ces terres indiennes.

Cette ville était un centre de grande [activité] commerciale et fut élevée par le Concile de Nicée[650] [au rang] d'un des quatre sièges patriarcaux. Les trois autres sont Antioche, Jérusalem et Constantinople. Ici à Alexandrie était cette fameuse bibliothèque, que Ptolémée Philadelphe remplit de 700.000 volumes; c'est aussi lui qui enjoignit aux 72 traducteurs de traduire la Bible. En face d'Alexandrie est la petite île de Pharos où, pour la commodité

à Din (1580), la fondation de l'empire portugais des Indes par Albuquerque (1513-1515) et le remplacement d'Alexandrie par Lisbonne comme entrepôt des épices, voir : A. Kammerer, *Mer Rouge,* t. II, 1re partie, p. 5-172 [650] en fait, le 6e canon, par. 69, du Concile de Nicée (325) « établit que déjà au début du IVe siècle la juridiction patriarcale était ancienne dans les trois Eglises de Rome, d'Alexandrie et d'Antioche; il statue en effet que, conformément à l'antique coutume (*mos antiquus, vetusta consuetudo*), l'évêque d'Alexandrie continuera à exercer son autorité sur les évêques d'Egypte, de Libye et de la Pentapole ». Sésostris Sidarous, *Des patriarcats,* Paris, [Rousseau], 1907, p. 7.

286 des marins, le roi mentionné ci-dessus bâtit une tour de garde de marbre blanc[651] [qui] était d'une hauteur si merveilleuse qu'elle fut considérée comme l'une des sept merveilles du monde, les autres six étant les Pyramides, le Tombeau de Mausole que la reine de Carie fit bâtir à Halicarnasse en l'honneur de son époux; [en outre on compte parmi elles] le temple d'Ephèse, les murs de Babylone, le Colosse de Rhodes et la statue de Jupiter Olympien ayant 60 coudées de haut, à Elis[652] en Grèce, [statue] faite par Phidias, un excellent artisan, passé maître dans le travail de l'or et de l'ivoire.

Séjour à Alexandrie et départ pour la « Chrétienté »

Forcés d'attendre pour notre passage quinze jours à Alexandrie, les Français et moi nous dûmes supporter une grande chaleur, si bien que pendant le jour nous ne faisions rien que nous asperger avec de l'eau[653]

---

[651] sur le célèbre phare, voir: E. Breccia, *Alexandrea,* p. 90-94 qui contient une courte bibliographie concernant le phare, ainsi que : H. Thiersch, *Pharos, Antike Islam und Occident,* Leipzig und Berlin, Teubner, 1909
[652] c'est la moderne Kaloscopi
[653] cf. le moyen encore employé au début du xxe siècle, avant l'invention des appareils d'air conditionné, pour obtenir un peu de fraîcheur, décrit par Russel Pacha (Sir Thomas Russel Pasha, *Egyptian service,* 1902-1946, London, [Murray], 1949, p. 48) : « One of our methods of getting some sleep on the worst of these nights was to go out on a long mounted night patrol, to return tired out at two or three in the morning, to swallow off a good inch of whisky in

dans une chambre basse, et toute la nuit nous restions couchés 286
sur le toit ou terrasse de la maison pour avoir de l'air; ayant enfin souhaité bonne nuit à notre hôte grec, nous nous embarquâmes sur un bateau slave qui appartenait à Raguse, et nous nous dirigeâmes vers le nord, vers la Chrétienté; dans ce bateau je fus traité aimablement et chrétiennement, aussi bien [en ce qui concerne] la nourriture que [les conditions du] voyage. Les vents nous favorisant un peu au commencement, nous levâmes les ancres et nous nous dirigeâmes tout droit vers la mer, laissant à l'ouest la côte de Cyrène, située entre l'Egypte et la Numidie ou royaume de Tunis.

---

a glass of tepid water, soap one's face and hands and cover them while still wet with Keating's insect powder, sluice the hot bed down with a jug of water and drop off into an exhausted slumber inside one's muslin net before things had time to dry ».

41

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

Les numéros figurant dans l'index se réfèrent aux pages de l'édition MacLehose de 1906, et correspondent aux numéros placés en marge de notre traduction.

INDEX DES NOMS GÉOGRAPHIQUES

INDEX DES ÉDIFICES ET DES VOIES DE COMMUNICATION

INDEX GÉNÉRAL

Aspects de la civilisation pharaonique

Judaïsme

Aspects du christianisme oriental

Aspects de la religion et de la civilisation musulmanes

INDEX DES NOMS D'ANIMAUX

INDEX DES NOMS DE PLANTES

INDEX DES NOMS DE PIERRES ET DE MATIÈRES DIVERSES

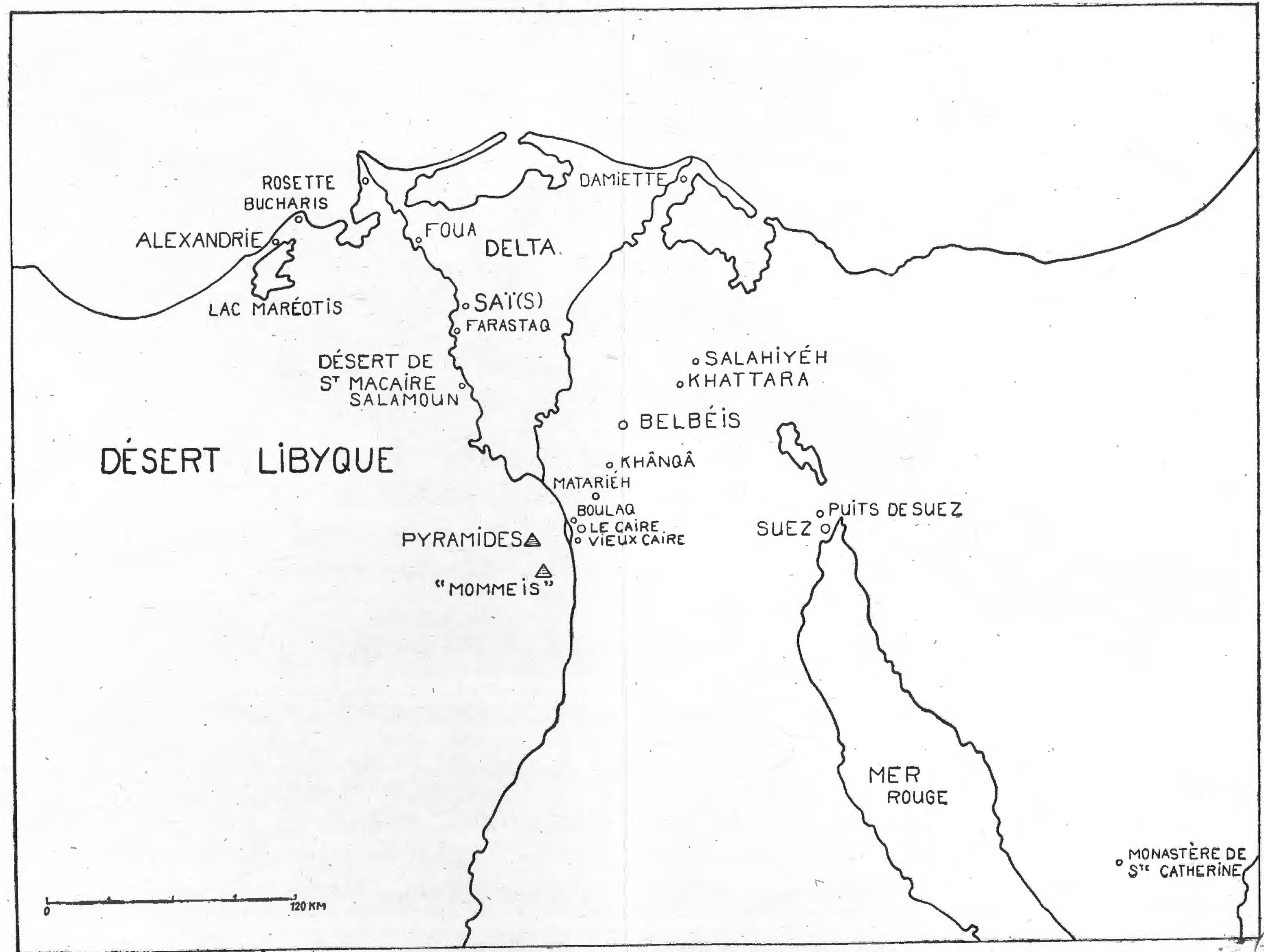
INDEX DES TRAITS DE CIVILISATION

MÉTIERS, PROFESSIONS ET FONCTIONS

ALIMENTATION

TABLE DES MATIÈRES


BORDEAUX



Sites mentionnés par les voyageurs de ce recueil.

Pour mieux dégager les étapes de cette lente redécouverte, l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire a entrepris, sous la direction de Serge Sauneron, de republier, de ces multiples récits, la part qui concerne l'Egypte et de la traduire, quand il y a lieu, en langue française.

A travers la variété des circonstances et des caractères, ce sont, naturellement, des images de l'Egypte éternelle qui apparaîtront bien souvent. Mais nous aurons aussi l'intérêt de découvrir les phases d'*une quête,* au cours de laquelle les Occidentaux, cherchant un contact avec un pays « exotique » et déroutant, sont amenés à analyser plus clairement leur propre façon d'être. Ces récits marquent en tout cas *une démarche,* un essai d'analyse, de compréhension, l'intuition d'une fraternité possible au-delà des différences. Documents d'histoire et de civilisation, ces voyages constituent ainsi également les premiers pas d'un échange au niveau des hommes.

Inspirés souvent par la curiosité, ou l'intérêt, et parfois le hasard, ces voyages ont développé la possibilité d'une meilleure compréhension et d'une amitié. C'est à la chaleur, à la continuité de cette amitié entre les nations d'Europe et l'Egypte, que nous dédions cette nouvelle série d'ouvrages.

ifao

447